16e année
chaque
mois

nº 180
décembre 1968

FICTION

autres
éditions :
anglaise,
allemande,
espagnole,
japonaise.

ROMAN

NOUVELLES

RUBRIQUES

Couverture de Raymond Bertrand

Pour la première fois en édition-club

un monument de la littérature fantastique

De multiples versions cinématographiques ont popularisé la figure fameuse du comte Dracula, prototype de tous les vampires. Mais, de même que pour le personnage mythique de Frankenstein, il s'agissait dans bien des cas d'une adaptation déformée ou caricaturale.

Dracula, tel qu'il se présente dans sa version romanesque d'origine, c'est avant tout le héros d'un très grand chef-d'œuvre littéraire. Ce livre qui a fait date fut écrit par son auteur en 1871. Depuis, maintes traductions (en général défectueuses et tronquées) en avaient été faites en France.

Celle que nous avons utilisée retranscrit le texte intégral, y compris le chapitre « L'invité de Dracula » supprimé dans l'édition originale anglaise. Nous avons également reproduit l'importante introduction écrite par Tony Faivre, l'un des spécialistes reconnus en ce qui concerne le mythe de Dracula.

Pour une édition de cette envergure, nous avons recherché une présentation particulièrement soignée. Ce volume de 440 pages, à tirage limité et numéroté, sera relié pleine soie noire décorée de fers argent, avec tranche argentée. Il comportera en outre une double garde illustrée ainsi que huit dessins hors texte de Philippe Druillet.

Considéré par le public anglo-saxon comme l'un des "grands" de la S.F. moderne et regrettablement méconnu en France, Philip K. Dick est l'auteur depuis 1953 de plus de quinze romans. Le premier d'entre eux, **Loterie solaire,** a récemment été découvert par les lecteurs de notre collection **Galaxie-Bis.** Dans les plus récents, il se hausse à un niveau de qualité et d'invention qui pourrait faire de lui, s'il fallait le qualifier, le van Vogt des années soixante.

Ce sont deux de ces romans récents que nous vous présentons aujourd'hui : EN ATTENDANT L'ANNEE DERNIERE et A REBROUSSE-TEMPS.

Leurs titres indiquent déjà leur teneur : Dick, comme beaucoup de ses prédécesseurs, jongle avec le temps. Mais il le fait à sa manière, très personnelle. Et les paradoxes temporels ne sont qu'un aspect de ses romans. Ceux-ci contiennent bien d'autres choses, bien d'autres thèmes qui s'entrecroisent et d'idées qui s'entrechoquent. Leur action est complexe, imprévisible. Et leurs personnages ont une véracité qui les rend étrangement convaincants.

Voir annonce au dos de la couverture

Bon de commande page suivante

Au prochain sommaire de "Galaxie"

Après "Le jour du grand cri" et
"A la recherche de la Tour Noire",
un nouvel épisode du cycle géant
du "Monde du Fleuve"

PHILIP JOSÉ FARMER

La quête de la vérité

CORDWAINER SMITH

Pensez bleu, comptez deux

Une émouvante chronique du temps
des Seigneurs de l'Instrumentalité
et des voiliers interstellaires.

PIERS ANTHONY

Dans les crocs du danger

Une expédition chirurgicale dans les
profondeurs d'une bouche singulière.

Précédents titres disponibles dans la collection Galaxie-Bis :

3 - ISAAC ASIMOV - Les courants de l'espace
4 - A.E. VAN VOGT - La maison éternelle
5 - CLIFFORD D. SIMAK - Les fleurs pourpres
6 - JAMES BLISH - Semailles humaines
7 - PHILIP K. DICK - Loterie solaire
8 - DANIEL F. GALOUYE - Simulacron 3

Titres à paraître :

10 - PHILIP JOSÉ FARMER - Le faiseur d'univers
11 - PHILIP K. DICK - Le dieu venu du Centaure
12 - JACK VANCE - La machine à tuer
13 - HENRY KUTTNER - Mutant
14 - JAMES H. SCHMITZ - Agent de Véga
15 - PHILIP JOSÉ FARMER - Les portes de la création

Pour commander les précédents titres ou pour s'abonner aux titres à paraître, voir page suivante.

GALAXIE-BIS : BULLETIN D'ABONNEMENT

à adresser aux Editions OPTA, 24 rue de Mogador, Paris (9e)

NOM : ....

Prénom : ....

Adresse : ....

Je souscris un abonnement aux six prochains volumes à paraître dans la collection Galaxie-Bis, contre la somme de 32 F (Etranger : 33,50 F). Mon abonnement devra débuter avec le numéro : ......

Je règle par : mandat-poste
chèque bancaire joint
virement au C.C.P. Paris 1848-38
(rayer les mentions inutiles)

Pour la Belgique : FB 335
M. Duchâteau, 196, Av. Messidor
BRUXELLES 18 - C.C.P. 3500-41

Pour la Suisse : FS 33,50
M. Vuilleumier, 56, bd St-Georges
GENEVE - C.C.P. 12.6112

GALAXIE-BIS : BON DE COMMANDE

à adresser aux Editions OPTA, 24 rue de Mogador, Paris (9e)

NOM : ....

Prénom : ....

Adresse : ....

Je désire recevoir le ou les volumes suivants, parus dans la collection Galaxie-Bis :

☐ 3 — ISAAC ASIMOV - Les courants de l'espace
☐ 4 — A.E. VAN VOGT - La maison éternelle
☐ 5 — CLIFFORD D. SIMAK - Les fleurs pourpres
☐ 6 — JAMES BLISH - Semailles humaines
☐ 7 — PHILIP K. DICK - Loterie solaire
☐ 8 — DANIEL F. GALOUYE - Simulacron 3
☐ 9 — ROBERT SHECKLEY - Oméga

(Chaque volume : 6 F. Cocher d'une croix la case correspondant au titre désiré.)

Je règle par : mandat-poste
chèque bancaire joint
virement au C.C.P. Paris 1848-38
(rayer les mentions inutiles)

Au prochain sommaire de "Fiction"

La fin du roman de

JOHN CHRISTOPHER

Le petit peuple

Le château de Killabeg devient le théâtre d'une lutte singulière et terrible entre les humains et les mystérieux petits êtres qu'ils ont découverts.

GABRIEL DEBLANDER

Le manteau de Joa

Ils vivaient avec elle... étroitement liés à elle. Mais quels étaient ces monstres et de quoi se nourrissaient-ils ?

JOHN WYNDHAM

L'Eve éternelle

Après la mort de la Terre, le nouveau départ de l'humanité sur une planète nouvelle.

Textes déjà parus des auteurs de ce numéro

THEODORE STURGEON

Dans la chambre sombre

Les admirateurs de Sturgeon vont être comblés : ses deux superbes romans, **Cristal qui songe** et **Les plus qu'humains**, jadis publiés au **Rayon Fantastique** et devenus introuvables, vont être réédités en 1969 par le Club du Livre d'Anticipation. A les relire, on n'en mesurera que mieux la perte que nous avons faite depuis que Sturgeon n'écrit plus (car ses activités littéraires sont devenues rarissimes). Depuis des années, de pénibles échos en provenance des Etats-Unis nous alarment à son sujet. Sturgeon serait victime de dérèglements psychiques qui contrecarreraient gravement sa carrière. En souhaitant que l'avenir démente ces rumeurs, il nous reste heureusement la possibilité de puiser dans ses nouvelles anciennes encore inédites en France, comme ce remarquable récit de la lutte contre un monstre que l'on pourrait qualifier de « succube mental ».

LA fin du monde est arrivée lors de cette soirée chez Beck. Si seulement la Terre avait sombré dans le Soleil ou heurté une comète, je me serais fait une raison. J'aurais été capable de regarder le type à côté de moi chez le coiffeur ou la fille sur l'écran de la TV, en m'écriant : « Eh bien, ça y est, c'est la fin ! » Et l'autre m'aurait adressé un coup d'œil hagard en éprouvant la même chose que moi.

Mais c'était pire. Infiniment pire. Le centre du monde, c'est le point où vous êtes, votre poste d'observation. Tout ce que vous voyez orbite autour de vous ; *vous* êtes le centre de tout. Les gens que vous connaissez tournent, eux aussi, autour du pivot que vous êtes. La seule personne qui partage avec vous ce point central, c'est la femme que vous aimez. Tel est votre univers. Et puis, un beau soir, vous allez chez des amis et la femme que vous aimez disparaît avec une espèce de bellâtre aux paroles suaves. Vous regardez partout, ils ne sont plus là, vous vous rongez tout en continuant d'animer la conversation avec brio. Et puis ils réapparaissent, et le bellâtre vous appelle « mon vieux » en se montrant trop poli et trop enjoué ; quant à elle, elle fuit votre regard. Alors, d'un seul coup, le centre de l'univers n'est plus qu'un vide

douloureux, un néant complet. C'est la fin du monde. De votre monde à vous. Et l'univers, avec ce vide en son centre, vacille légèrement.

Bien sûr, je me suis dit que de tels soupçons étaient délirants ; Tom Conway, tu es fou. Ce genre de choses arrive mais pas à nous. Il y a des femmes qui font ça à leur mari. Mais Opie ne peut pas me faire ça à moi. N'est-ce pas ? *N'est-ce pas ?*

Nous sommes partis dès que j'ai pu m'arranger pour m'éclipser sans avoir à pousser Opie dehors. La soirée continuait, bruyante, et je me rappelle en particulier un éclat de rire tonitruant qui me fit l'effet d'un affront personnel, bien que ne m'étant destiné en rien. Dehors, il faisait noir, et nous fûmes obligés de tâter le bord de l'allée de la pointe de la semelle avant que nos yeux s'accoutument à l'obscurité. Nous gardions le silence. Il me semblait sentir physiquement l'angoisse intérieure et contenue qui déchirait Opie et je savais qu'elle devinait la douleur qui me dévorait, moi. Chacun devinait toujours ce que l'autre éprouvait.

Je me disais : il s'est produit quelque chose. Eh bien, il faut que je lui demande quoi. Je suis sûr que je vais lui demander de m'expliquer ce qui s'est passé, pensais-je avec un soudain sursaut d'espoir. Je lui demanderai si c'est ce qu'on peut imaginer de pire, elle me répondra « non », alors je lui demanderai si c'est la chose arrivant à la deuxième place dans l'ordre de gravité, et je continuerai jusqu'au moment où je pourrai me dire que, après tout, ce n'est pas tellement dramatique.

Je rompis donc le silence. « Ce type et toi, est-ce que vous avez... » etc. Rien que des mots courts. Je sais quand même gré à Opie de n'avoir même pas attendu une seconde pour me répondre.

Elle dit : « Oui. »

Et ce fut la fin du monde.

La fin du monde, c'est trop colossal pour qu'on puisse la décrire en détail. Trop colossal pour qu'on s'en souvienne nettement. Après, je me rappelle seulement le contact du gravier sous mes pieds et les bruits de la réception face à moi, et puis Opie se mettant à courir derrière moi et me dépassant pour me forcer à m'arrêter.

— « Où vas-tu ? » fit-elle d'une voix haletante.

— « Je retourne là-bas, » répliquai-je. « Pour le tuer. »

— « Pourquoi ? »

Je ne répondis pas. Je n'étais pas préparé à cette question. Elle poursuivit :

« Il n'a pas agi à sens unique, Tom. Je suis probablement plus fautive que lui. Tue-moi, moi. »

Je baissai les yeux sur la vague tache de pâleur qui m'indiquait où était son visage. « Je ne veux pas te tuer, Opie, » fis-je en chuchotant. Parce que ma voix était incapable de s'élever au-dessus du soupir.

— « Tu as encore moins de raisons de le tuer, lui, » dit-elle avec une lassitude infinie. « Viens. Rentrons... » Je crus qu'elle allait ajouter « chez nous » et tressaillis mais elle réalisa à son tour que c'était une formule qui ne signifiait plus rien. « Rentrons, » répéta-t-elle.

La fin du monde, cela ne se produit pas d'un seul coup. Ça revient, ça recommence, parfois deux ou trois fois en l'espace d'une minute, parfois à des mois d'intervalle mais cela dure alors des jours entiers. Ça me reprit car il y a un trou dans mes souvenirs. Ce que je me rappelle ensuite, c'est le volant entre mes mains. A côté de moi, un coussin vide à la place qui était celle d'Opie. Rien d'autre. Et Opie accotée à la portière de droite là où il y avait normalement une place vide.

Tout à l'heure, dans le jardin, elle m'avait posé une question à laquelle je n'étais pas préparé à répondre. Subitement, il n'y eut plus rien d'autre que ce point d'interrogation et le mot fusa de mes lèvres comme doué d'une volonté autonome :

— « *Pourquoi ?* »

Elle conserva le silence. J'attendis jusqu'au moment où il me fut impossible de patienter davantage et la regardai. La lueur d'un réverbère passa comme une fugace caresse d'or pâle sur son visage. Ses traits étaient parfaitement impassibles mais ses yeux étaient trop écarquillés et je compris que c'était volontaire, qu'elle les gardait ouverts pour que ses prunelles se dessèchent et lui fassent mal. « Je t'ai demandé pourquoi, » fis-je sur un ton cassant.

Elle répondit avec douceur : « J'ai entendu. J'essaye de réfléchir. »

— « Tu ne sais pas pourquoi ? »

Elle secoua la tête.

« Tu dois le savoir. On ne se lance pas tête baissée... on n'agit pas ainsi sans avoir une raison. »

— « Eh bien, si. » Une indicible fatigue perçait dans sa voix. Je n'avais rien à ajouter et comme Opie s'enfermait dans son mutisme, nous en restâmes là.

Deux jours plus tard, Hank fit irruption dans mon bureau. Il referma la porte, ce que les gens font rarement, et s'assit à demi sur ma table, balançant la jambe.

— « Qu'est-il arrivé ? » me demanda-t-il.

Hank est mon patron. C'est un type bien. Et il est le frère d'Opie.

— « Qu'est-il arrivé à qui ? » fis-je du tac au tac, avec circonspection.

Hank hocha sa tête massive. « Inutile de jouer au plus fin, Tom. Que s'est-il passé ? »

Je renonçai à feindre. « Alors, c'est ça ? Elle est retournée chez maman, hein ? »

— « Te souciais-tu vraiment de savoir où elle est ? »

— « Je t'en prie, Hank ! La grande scène du style « Qu'est-ce que tu as fait à ma sœur, espèce de salaud ? » ça ne te va pas. »

— « Tu sais bien qu'il ne s'agit pas de ça. Opie et toi, vous êtes des adultes qui vous comportez en général comme des adultes. »

— « Et ce n'est plus le cas maintenant ? »

— « Je l'ignore. Je ne cherche pas à la défendre contre toi. Je vous connais trop bien tous les deux. »

— « Alors, qu'est-ce que tu cherches ? »

— « Je veux simplement savoir ce qui s'est passé. »

— « Pourquoi ? » fis-je sur un ton sec. Encore pourquoi, pourquoi, pourquoi.

Il se gratta le crâne. « Pas pour me lancer dans des effusions larmoyantes. Je veux le savoir parce que j'estime qu'Opie et toi constituez les plus remarquables spécimens d'individus susceptibles de faire un couple parfait. Je suis un esprit logique, vois-tu ? Une suite de faits alignés, ça donne un résultat. Quand tu connais tous les faits, tu peux prévoir ce résultat. Or, je prétends connaître depuis des années tous les faits qui vous concernent l'un et l'autre — les faits importants. Et cette histoire... ne cadre pas avec les faits, voilà tout. Qu'est-il arrivé, Tom ? »

Il commençait à m'embêter et je lançai : « Demande-le à

Opie. » Ma réplique avait quelque chose d'un peu odieux. Et alors? Toute cette affaire était odieuse.

Balançant toujours la jambe, Hank me dévisagea et je compris brusquement qu'il était malheureux. « Je le lui ai demandé, » dit-il d'une voix étranglée.

J'attendis.

« Elle m'a tout raconté. »

J'accusai le coup. « Qu'est-ce qu'elle t'a raconté ? »

— « Ce qui s'est passé. Samedi soir chez Beck. »

— « Elle te l'a dit ? » Je n'en revenais pas. « Qu'est-ce qui a bien pu la pousser à parler ? »

— « Moi. Elle a résisté longtemps et il m'a fallu lui arracher les mots un par un. »

Je me levai d'un bond et tonitruai : « Alors, tu sais tout et tu viens me couiner aux oreilles : « Qu'est-il arrivé ? Qu'est-il arrivé ? » Si tu es au courant, pourquoi cet interrogatoire ? »

— « Tu m'as mal compris, Tom. » Il parlait avec tant de douceur que je m'arrêtai de crier. « Oui, je sais ce qu'elle a fait. Ce que je veux savoir, c'est ce qui l'a poussée à faire ça. »

Je ne bronchai pas.

« As-tu mis quelqu'un dans la confidence ? »

Je fis signe que non.

Il écarta les bras. « Dis-moi tout. »

Devant mon mutisme, il se pencha. « Dis-moi, Tom... »

— « Tout ce que j'ai à te dire, c'est que j'ai du travail. Le nouveau numéro du magazine doit sortir. Notre temps appartient à la maison, n'oublie pas. »

Il se leva. Vous est-il déjà arrivé d'entendre s'éloigner quelqu'un sans le regarder et de deviner au seul bruit de ses pas qu'il est blessé et en colère ?

Il ouvrit la porte, hésita. « Tom... si tu n'as rien de spécial à faire ce soir... appelle-moi. J'arriverai tout de suite. »

Je lui décochai un regard fulminant. « Il n'y a pas de risque ! »

Il n'ajouta rien. Il se retira. Je restai un moment immobile à contempler la porte ouverte. Voilà un type qui se vantait de me connaître de A à Z. Qui pensait que je l'appellerais, que je lui parlerais...

Il n'y avait pas de risque !

Je ne l'appelai pas. Du moins pas avant huit heures passées.

La sonnerie grésilla une seule fois. Il devait être planté, la main sur le téléphone.

— « Allô... Hank ? »

— « J'arrive. » Et il raccrocha.

Les verres étaient prêts. En entrant, il lança comme le premier imbécile venu : « Comment vas-tu ? »

— « Je suis mort. » Ce qui était la stricte vérité. Deux nuits que je ne dormais pas. J'étais épuisé. Mort. La maison vide. Mort. Mort à l'intérieur.

Hank ne répliqua pas. Je passai la main sur ma figure. « Il y a sans doute des tas de gens à qui ça arrive, » murmurai-je en me balançant d'avant en arrière. « De voir leur femme coucher avec un autre. Cela en brise certains, d'autres non. Comment ceux qui ne sont pas brisés font-ils pour vivre ? »

Il se contentait de jouer avec le briquet de bureau. J'empoignai mon verre vide et me mis à le contempler. Soudain, le pied se cassa en deux. Le sang jaillit. Hank poussa un cri sourd et s'approcha de moi, son mouchoir à la main. Il le serra si fort autour de mon poignet que cela me faisait mal. « Pourquoi est-il si important que nous reprenions la vie commune, Opie et moi, Hank ? Pourquoi est-ce si important à tes yeux, je veux dire... »

Il m'adressa un regard étrange et passa dans la salle de bains. Je l'entendis fouiller dans l'armoire à pharmacie. « Cela dépasse votre problème personnel, Tom, » cria-t-il. Il réapparut avec des pansements. « Tu es tellement obnubilé, j'imagine, que tu ne vois rien d'autre. Mais il n'y a pas que cela au monde, tu sais. »

— « Tu as sûrement raison mais le reste ne compte pas. »

— « Attention... Ça va faire mal. » Il passa un tampon de teinture d'iode sur ma coupure. Cela brûlait terriblement. J'aurais souhaité que toutes les douleurs fussent aussi faciles à supporter.

« Il se passe des choses inouïes chez Beck, » reprit-il. « Depuis quand le connais-tu ? »

— « Depuis des années. »

— « Et tu le connais bien ? »

— « Aussi bien qu'on peut connaître un type avec qui on a été en classe, avec qui on a partagé la même chambre, à qui on a prêté de l'argent et avec qui on a déjeuné quatre fois par semaine pendant huit ou neuf ans. »

— « Tu n'as jamais rien remarqué de bizarre dans sa conduite ? »

— « Non. Ce n'est pas le genre. C'est le prototype même du garçon dont on peut prédire les faits et gestes. Il est Républicain de tendance de droite, il porte des cravates unies, il a une fortune personnelle, il boit du vermouth-soda quand il fait chaud et ne touche pas le plus petit verre avant quatre heures de l'après-midi. Il aime avoir des gens autour de lui, des gens de toutes sortes. Et plus ils sont loufoques, plus il est content. Mais il n'a jamais rien fait, dit ou pensé de loufoque de toute son existence. »

— « Jamais ? »

— « Jamais. Excepté... »

Je regardai ma main. Le pansement était parfait. « Je pensais à sa tanière. Je n'ai jamais compris ce qui a bien pu le pousser à installer cette pièce comme il l'a fait. J'ai failli tomber en syncope quand je l'ai vue pour la première fois. »

— « Pourquoi ? »

— « Y es-tu entré ? »

Il eut un hochement de tête affirmatif. Quelque chose palpitait au fond de ses yeux. Ce regard me rappela à tel point Opie que je poussai un grognement comme quelqu'un qui heurte dans l'obscurité la flèche d'une charrette. Je bus une solide rasade (il m'avait servi un verre) et, serrant les dents, continuai de parler. « Eh bien, puisque tu la connais, trouves-tu que ce soit un décor qui corresponde à un garçon pour qui, toute sa vie durant, le style Reine Anne était le fin mot du modernisme ? »

— « Rien ne peut être plus « moderne », en effet, que cette pièce. »

Je la revoyais. « Chrome et mousse de caoutchouc. Cheminée en marbre noir. Tables en formica noir satiné. Tous les murs tendus. Des tapis aux motifs non figuratifs. Des rampes fluorescentes encastrées. Une bibliothèque qui ressemble à un bar et un bar qui ressemble à un escalier. »

— « Peut-être est-ce un masochiste qui s'acharne à se rendre malheureux en meublant sa maison d'une façon qu'il déteste. »

— « Non, Beck n'est pas un masochiste, à moins de mettre sur le compte du masochisme la pénible compagnie de certains des inquiétants personnages qu'il reçoit. Et il ne vit pas dans un décor directement inspiré de la science-fiction. Toute la maison est soit dans le style Chippendale chinois, soit dans ce fameux style Reine Anne dont je parlais à l'instant. A l'exception de cette seule et unique pièce ultra-moderniste. J'ignore quelle mouche l'a piqué. Ça a dû lui coûter une petite fortune. »

— « Tu peux dire une grosse, » jeta-t-il à l'emporte-pièce. « J'ai les chiffres. »

Du coup, j'émergeai de mes réminiscences. « Sans blague ? Pourquoi ce brûlant intérêt pour Beck et le décor où il vit ? »

Hank se leva. Il s'étira, puis se rassit et se pencha en avant. Son air était si grave, son expression si intense que je reculai. « Ecoute, Tom... ce qui t'es arrivé... à propos d'Opie, je veux dire... Suppose que je puisse te prouver que ce n'était absolument pas de sa faute ? »

Je réfléchis et finis par murmurer entre mes dents : « Si tu réussissais vraiment à le prouver, je connais un type qui n'aurait plus qu'à recommander son âme à Dieu ! »

— « Je ne veux pas t'entendre répéter ça, » répliqua-t-il sur un ton cassant. Je lui jetai un coup d'œil furtif et décidai de ne pas protester. Il parlait sérieusement. « Il faut que tu comprennes exactement ce que je veux dire, » enchaîna-t-il. Il s'interrompit comme pour ruminer ses mots avant de les lâcher. « Je ne veux pas te donner des espoirs insensés. Je serais bien incapable de prouver qu'Opie n'a pas... fait ce qu'elle a reconnu avoir fait samedi dernier. Elle l'a fait... un point, c'est tout. Non, Tom, tais-toi ! Ne dis pas ça ! Pas devant moi. C'est ma sœur. Crois-tu que je suis à la noce ? » Quand ma colère se fut un peu calmée, il poursuivit : « Je pense parvenir simplement à te prouver que la situation était hors de son contrôle, qu'elle est innocente en termes d'intention même si elle est coupable en termes d'action. »

— « Ce serait merveilleux, » m'exclamai-je. « Je ne demanderais pas mieux. Toutefois, il est malaisé de prouver ce genre de choses. » Je me ressaisis et lui demandai rageusement : « Où veux-tu en venir ? Tu penses qu'on l'a hypnotisée ? »

— « Nullement, » répondit-il, catégorique. « Même sous hypnose, personne n'aurait pu la contraindre à faire ce qu'elle refusait, et mon hypothèse de départ est qu'elle refusait de faire ce qu'elle a fait. »

— « Alors ? On l'a droguée ? »

— « Je ne crois pas. As-tu eu cette impression ? »

Je m'efforçai de rassembler mes souvenirs. « Non. D'ailleurs, je n'ai jamais entendu parler d'une drogue capable de modifier aussi rapidement le comportement d'une femme sans laisser de traces. »

— « Il n'en existe pas et, même s'il en existait une, on ne s'en est pas servi. »

— « Assez de devinettes ! Dis-moi ce qui s'est produit ! »

Il me regarda et son expression changea. « Excuse-moi, Tom, je ne peux pas. Je ne le sais pas. Mais j'ai l'intention de le découvrir. »

— « J'aimerais que tu sois plus explicite, » fis-je, désorienté. « J'ai perdu le fil. »

— « Sais-tu où a été arrêté Klaus ? »

Je sursautai. « L'espion atomique ? Non. Mais que vient-il faire là-dedans ? »

— « Il se peut que cette affaire ait une grosse importance. Ce n'est qu'une intuition. Toujours est-il qu'il s'est fait capturer chez Beck. Lors d'une soirée. »

— « Ça alors ! Première nouvelle... »

— « Presque personne n'est au courant. Silence et discrétion... Il y avait un agent de la C.I.A. parmi les invités. Klaus est allé le trouver et s'est mis à table. L'autre l'a immédiatement appréhendé. On a vérifié. Son histoire collait de bout en bout. Connais-tu *Cry for Clara* ?

— « Si je connais ? Hélas ! Dix-sept semaines au hit-parade, toutes les radios qui débitent cet air-là à longueur de journée, sans compter tous les électrophones et tous les juke-box de la création ! Si je connais ! »

— « Sais-tu qui a écrit cette chanson ? »

— « Non. »

— « Un dénommé Willy Simms. Il n'en avait jamais composé une seule avant, il n'en a jamais composé une seule après. »

— « Et alors ? »

— « Il a écrit le premier jet de *Cry for Clara* à une soirée de Beck. »

— « Je ne vois pas quel rapport... »

Il m'interrompit. « C'est chez Beck que le visage de Marie Munro, assuré un million de dollars, a été lacéré à coups d'ongles. Par une institutrice, une vieille fille parfaitement inoffensive au demeurant, qui n'avait jamais vu un film de Munro et ne lui avait même pas adressé la parole de la soirée. L'homme qui... »

— « Attends un peu, attends un... » Mais il resta sourd à mes supplications.

— « L'homme qui a tué le prédicateur de Webb Street, il y a quinze jours — tu te rappelles ? — s'est servi d'un pique-feu appartenant à Beck qu'il a lancé comme un javelot depuis la

fenêtre de la fameuse pièce. Et cette histoire hilarante — je t'ai toi-même entendu la raconter — du jardinier pédéraste qui coupait la queue des belles-de-nuit... »

Là, je ne pus m'empêcher de sourire.

— « Tu ne vas quand même pas me dire que celle-là est née chez Beck ! »

— « Si, précisément. Quelqu'un avait fait observer qu'on ne savait jamais d'où venaient les histoires salées. Et crac ! Celle-là est née. « Il ajouta après un temps d'arrêt : « C'est Lila Falsehaven qui l'a inventée. »

— « Lila ? Cette bonne vieille aux cheveux blancs qui écrit des livres pour enfants ? » C'était trop beau ! « Où veux-tu en venir, en définitive, Hank ? »

Il se tirailla le lobe de l'oreille. « Les divers événements que je viens de te rapporter sont tous différents et les gens impliqués étaient, eux aussi, tous différents. Je crois cependant qu'il existe un lien entre eux : le plus petit dénominateur commun. »

— « Tu me l'as déjà dit : chaque fois, l'événement a eu lieu chez Beck. »

— « Quelque chose *agit* de telle sorte qu'il ait lieu chez Beck. »

— « Allons donc ! C'est une coïncidence... »

— « Tu me fais rigoler avec tes coïncidences ! » gronda-t-il. « Ne peux-tu te mettre dans la tête qu'il y a longtemps que je suis au courant du phénomène. Je ne suis pas en train de t'expliquer que j'ai brusquement établi un lien entre tous ces événements depuis la soirée de samedi : je dis que la conduite d'Opie est un nouvel exemple du phénomène en question. »

Je poussai un grognement songeur. « Le point le plus frappant que toutes ces personnes ont en commun, c'est qu'elle n'ont rien de commun ! »

Hank eut un coup de menton approbateur. « C'est juste. Il semble que ce soit le principe de Beck : mélanger ses invités. Un type riche, un type qui a du talent, un type insolite, un abruti... »

— « Et puis après ? Pourquoi se torturer tellement la cervelle à propos de Beck ? Il invite qui il veut, c'est son affaire. Il se passe des choses étranges chez lui ? Tu peux être tranquille qu'il s'en passerait aussi chez toi si tu bourrais ta maison d'originaux ! »

— « Je vais répondre à ta question. Je voudrais que tu retour-

nes là-bas et que tu détermines la nature de ce dénominateur commun. »

— « Pourquoi ? »

— « Pour faire un papier pour la revue, peut-être. Ça dépendra. En tout cas, mon vieux, c'est une enquête dont je te charge. »

— « Rien à faire. Je ne remettrai plus les pieds chez Beck. »

— « Il ne sert à rien de s'énerver, Tom, » dit-il d'un ton égal. « J'aimerais beaucoup savoir pour quelle raison tu ne veux pas retourner chez lui. Est-ce parce que tu ne peux pas souffrir sa maison ou parce que tu crains d'y rencontrer Opie ? »

— « Sa maison, je m'en moque, » répondis-je de mauvaise grâce.

Sa satisfaction me sidéra. « Dans ce cas, tu peux y retourner. Opie n'ira jamais plus chez Beck. »

— « Tu me sembles bien affirmatif. »

— « En effet. Il arrive des choses aux gens lors des soirées que Beck organise. Mais ceux à qui il arrive quelque chose n'y retournent plus. »

— « Je ne comprends pas. »

— « Moi non plus. Mais cela fait partie des faits sur lesquels je désire que tu enquêtes. »

— « C'est démentiel, Hank ! »

— « Tout à fait de ton avis. Tu es exactement l'homme qu'il faut pour cette mission. »

— « Tiens ? Et pourquoi donc ? »

— « Parce que personne ne connaît Beck aussi bien que toi. Parce que tu as un intérêt personnel dans cette affaire. Parce que tu es un bon reporter. Et... oui !... parce que tu es normal comme il n'est pas permis ! »

Je ne me sentais pas du tout normal. « Si tu te passionnes tellement pour Beck et ses petites sauteries, pourquoi ne te lances-tu pas toi-même dans cette enquête ? Tu m'as l'air de savoir quoi chercher. »

Comme il ne répondait pas, je levai les yeux. Il me tournait le dos. Enfin, il laissa tomber au bout d'un moment : « Je fais partie de cette catégorie de personnes qui ne *peuvent* pas retourner là-bas. »

Je ruminai là-dessus. « Tu veux dire qu'il t'est arrivé quelque chose ? »

— « Oui, il m'est arrivé quelque chose, » fit-il d'une voix

tranchante avec un geste de colère. « Mais il faut que tu te fasses une raison : ça ne te regarde pas. »

Je commençai par Lila Falsehaven. Son éditeur me donna son adresse sans difficulté et, quand je l'appelai, elle m'invita à prendre le thé. Du thé, pas moins. Moi. Tom Conway... Du thé ! C'était l'image même de bonne-maman de carte postale : des lunettes à monture d'acier aux verres plus épais en bas qu'en haut, des fausses dents éblouissantes, parfaites et égales, une voix qui faisait penser à une pile de beignets tout chauds dressés sur un plateau d'argent. Et, sur la table qui nous séparait, il y avait un plateau d'argent débordant de beignets tout chauds.

— « Lait ou citron, Mr. Conway ? »

— « Sec. Je veux dire... ni l'un ni l'autre, merci. Cette demeure ressemble exactement à celle où doivent naître les livres de Lila Falsehaven. »

— « Vous êtes très aimable. » Elle me tendit une tasse de porcelaine toute en arabesques que j'aurais facilement pu faire tomber du manteau de la cheminée à quarante pas rien qu'en éternuant. « On m'a déjà dit que mes livres, ma maison et mon apparence sont ceux de la grand-mère idéale. Je n'ai jamais eu d'enfants, vous savez, mais je crois que j'ai plus de petits-enfants qu'aucune grand-mère n'en a jamais eus. » Elle exhala un rire évoquant le lacis d'une dentelle ancienne. « Mais que puis-je faire pour vous ? Cet affreux magazine pour lequel vous travaillez n'envisage certainement pas de publier un conte signé Lila Falsehaven. Ni même un article sur moi. »

— « Ce n'est pas un affreux magazine. Ce que nous disons est la vérité. Rien que des histoires réelles. »

— « Il y a des vérités qu'il est préférable de ne pas montrer au grand jour, » répliqua-t-elle doucement.

— « Mais le monde ne ressemble pas à ce que les petits enfants lisent dans vos livres. »

— « Mon monde à moi est comme cela, » dit-elle avec conviction.

Ma visite avait un but précis et le moment était venu d'entrer dans le vif du sujet. Je hochai la tête. « Pas entièrement. Il y a aussi, dans votre monde à vous, des jardiniers et des belles-de-nuit. »

Elle ne dit rien. Elle ferma les yeux et je vis sa peau usée et

satinée prendre une teinte ivoire, puis devenir blanche comme un linge. J'attendis. Enfin elle rouvrit les yeux. Elle me regarda fixement, leva un bras, puis l'autre, et les posa sur les accoudoirs sculptés de son fauteuil. Je contemplai ses mains. Tour à tour, elles se détendirent comme cédant à un farouche effort de volonté. Son regard me propulsa littéralement hors de mon siège. Tout au fond de ses yeux brûlait une flamme aussi ardente, aussi pure que l'étincelle d'un arc électrique.

— « Mr. Conway, » fit-elle d'une voix à la fois très faible et très distincte. « Mr. Conway, je crois à la vérité comme je crois à l'innocence et à la beauté. Aussi ne vous mentirai-je point. Je comprends maintenant que vous êtes venu me voir pour savoir si j'étais vraiment l'auteur de cette ignoble histoire. J'en suis l'auteur. Mais si votre intention était de découvrir pourquoi je l'ai inventée ou ce qui, en moi, m'a poussée à l'inventer, je ne puis vous être d'aucun secours. Je regrette. Si je le savais, si seulement je le savais, je vous le dirais peut-être. A présent, il serait préférable que vous vous retiriez. »

Je constatai alors que la flamme claire qui brillait tout au fond de ses yeux avait une vertu de répulsion de même qu'elle avait un pouvoir d'attraction. J'étais déjà devant la porte, mon chapeau à la main. Je bredouillai : « Je suis dés... » mais la façon dont elle me dévisageait sans bouger m'imposa silence. Je ne pouvais ni parler, ni m'incliner, ni rien faire d'autre. Sinon déguerpir. Je savais que je ne remettrais plus jamais les pieds chez elle et le déplorais. C'était une dame charmante. Sa maison était charmante.

Tout était gâché et je me sentais moche. Très moche !

Ma carte de presse me permit de toucher le colonel Briggs, et le souvenir du jour où je l'avais tiré d'affaire quand il y avait eu une descente de police dans un endroit mal famé fit le reste. Sans cela, je n'aurais jamais vu Klaus. Il était presque aussi difficile de pénétrer dans le quartier des condamnés à mort que d'en sortir.

On m'accorda l'autorisation d'avoir une entrevue de dix minutes avec lui tête à tête bien qu'un gardien fût de faction à un endroit stratégique d'où il pouvait le surveiller. Klaus n'aurait manifestement pas préparé le service à thé des grands jours en mon honneur, même s'il en avait eu un. Quand j'entrai, il

se contenta de prononcer dans sa barbe le nom du magazine. De telle façon qu'il donnait l'impression de cracher quelque chose de répugnant. Je m'assis sur la couchette à côté de lui et il se leva d'un bond. Je restai muet et, au bout de quelque temps, mon silence finit par lui porter sur les nerfs. Je suppose que personne ne l'avait jamais traité comme ça.

— « Eh bien, qu'est-ce que vous voulez savoir ? » me demanda-t-il enfin avec hargne.

— « Vous ne le devinerez jamais. »

— « Si je suis coupable ? Oui. Si je savais ce que je faisais ? Oui. S'il est vrai que mon plus ardent désir est de voir cette pouilleuse humanité disparaître dans les plus brefs délais de la surface de la planète ? Oui. Si j'ai des regrets ? Oui : je regrette d'avoir été pris. C'est mon seul remords. » Il haussa les épaules. « Voilà mon histoire. Vous la connaissez, tout le monde la connaît. On m'a pressé comme un citron, jusqu'à la dernière goutte. Pourquoi ne pouvez-vous pas me ficher la paix ? »

— « Il y a encore quelque chose que j'aimerais savoir. »

— « Vous ne lisez pas les journaux ? A partir du moment où je me suis fait arrêter, je n'ai plus eu de secrets. »

— « Ce type, Stevens... » Stevens était l'agent de renseignements qui l'avait capturé.

— « Ouais, Stevens, » fit-il avec un reniflement méprisant. « Notre grand héros. Grâce à moi, sa photo ne fait pas seulement la une des journaux : elle s'étale aussi sur les boîtes de céréales. Il faut être un vrai héros pour avoir droit aux boîtes de céréales ! »

— « Ce n'étais pas un héros. Il ne vous connaissait ni d'Eve ni d'Adam et vous n'avez commencé à éveiller son intérêt que lorsque vous vous êtes confessé à lui. »

Klaus s'arrêta d'arpenter sa cellule de long en large et, lentement, se tourna vers moi.

— « Vous croyez réellement ce que vous dites ? »

— « Pourquoi pas ? C'est ce qui s'est passé. »

Il vint s'asseoir sur le lit et me regarda comme si je m'étais métamorphosé en girafe à deux têtes.

— « Voyez-vous, j'ai raconté ça à quelque six millions de personnes et vous êtes la première à le croire. Rappelez-moi votre nom, voulez-vous ? »

— « Conway. »

— « Je suis content que vous soyez venu. » Pour lui, c'était vraiment quelque chose.

— « Pourquoi avez-vous fait ça ? »

Devant son regard furieux, je me hâtai d'ajouter : « Je ne parle pas des secrets atomiques : je parle de vos aveux. »

Son expression rageuse s'effaça mais il garda le silence. Je le poussai un peu : « C'est la seule erreur que vous ayez commise. Jamais, jusque-là, quelqu'un n'avait opéré avec autant de discrétion et d'ingéniosité. Personne au monde ne vous soupçonnait et, pour autant que je le sache, personne n'aurait eu l'idée de vous soupçonner. Et puis, un beau jour, vous vous rendez à une soirée à laquelle est également présent un agent du contre-espionnage, vous allez le trouver et vous vous mettez à table. Pourquoi ? »

Il avait l'air pensif. « C'était une agréable soirée, » dit-il au bout d'un moment. « J'imagine que j'ai pensé que ce petit jeu avait assez duré, c'est tout. »

— « Vous n'en croyez pas un mot ! »

— « Vraiment ? »

— « Pas un mot ! » répétai-je, catégorique. « C'est une explication que vous avez fabriquée *a posteriori*. Ce que je veux savoir, c'est ce qui s'est passé dans votre tête... avant. »

— « Vous en savez long sur mes pensées, » jeta-t-il avec dédain.

— « Bien sûr. Ce n'est pas vrai ? »

— « Si, » grommela-t-il, un peu calmé. Il ferma les yeux pour mieux réfléchir. « La question que vous me posez est la seule à laquelle je suis incapable de répondre. J'étais tranquillement assis et je m'amusais. Et, d'un seul coup, j'ai entraîné cette espèce d'andouille dans un coin pour lui raconter ma vie coupable. Sur le moment, cela me semblait être une excellente idée. »

Le garde entra pour me reconduire.

« Merci d'être venu, » fit Klaus.

— « Vous êtes sûr de ne rien pouvoir me dire ? »

— « Oui, j'en suis sûr. »

— « Et si je revenais ? Peut-être que si vous réfléchissez... »

Il secoua la tête. « Ça ne servirait à rien, croyez-moi. Je n'ai guère pensé à autre chose depuis. Mais je suis quand même heureux de savoir que quelqu'un me croit. »

— « Au revoir. Envoyez-moi un mot si vous avez une illumination. »

J'ignore s'il en a eu une. Il est passé à la chaise électrique quelques jours plus tard. Je n'ai pas reçu de lettre.

Je choisis un autre nom sur ma liste. Willy Simms, compositeur.

J'entrai chez un disquaire et demandai s'il y avait encore un enregistrement de *Cry for Clara*. Le vendeur me regarda de l'air du type qui s'aperçoit que sa bouteille de cognac contient de la limonade.

— « Encore ? » répéta-t-il d'une voix mourante avec une sorte de lassitude étonnée. Et il alla chercher le disque.

— « Voyez-vous, » lui dis-je, « à mon avis, c'est la pire des guimauves qui ait jamais été pressée. Il n'est pas dans mes habitudes d'étaler mes états d'âme devant autrui, mais je ne peux pas supporter l'idée que quelqu'un, même un parfait inconnu, puisse penser que j'aime ça. »

Il se pencha sur le comptoir et fit sur un ton beaucoup plus amical : « Saviez-vous que Sinatra l'enregistre cette semaine ? »

Je partageai un bon moment son émerveillement las, puis quittai le magasin.

Un million sept cent cinquante mille disques déjà vendus et cela continuait. Pourtant, Willy Simms habitait toujours un quatrième sans ascenseur. Je restai quelques instants adossé à la porte pour reprendre mon souffle. Quand je cessai de voir des taches devant mes yeux, je frappai. Un petit bonhomme ridé m'ouvrit.

— « Mr. Willy Simms est-il là ? »

Il m'étudia et son regard se posa sur la pochette que je tenais à la main. « Qu'est-ce que c'est ? » fit-il.

— « *Cry for Clara.* » Il s'empara du disque et demanda combien il m'avait coûté. Je le lui dis. Maintenant la porte ouverte avec son pied, il prit une poignée de monnaie sur une étagère à livres dépourvue du moindre livre, compta la somme, me mit l'argent dans la main, puis brisa le disque en deux sur son genou, recommençant ensuite la même opération avec les morceaux qu'il jeta pour finir dans la cheminée.

— « Je suis Willy Simms, » m'annonça-t-il alors. « Entrez. »

J'obéis mais restai debout devant le seuil, ne sachant pas ce que ce personnage imaginerait de faire par la suite.

— « Je m'appelle Tom... »

— « Posez votre chapeau. » Il se dirigea vers le fond de la pièce.

— « Je suis juste passé pour... »

— « Vous buvez quelque chose ? »

Comme je n'ai jamais répondu par la négative à une question de ce genre et que je n'avais pas besoin de dire oui, car il était déjà en train de remplir un verre, je me contentai d'attendre.

Il s'approcha en souriant, le verre tendu. « C'est du bourbon. Une boisson d'homme. Dès que je vous ai vu, j'ai deviné que vous étiez un buveur de bourbon. »

Je préfère de beaucoup le rye. « Une fois de temps en temps... »

— « Bien sûr. Rien ne se compare au bourbon. Asseyez-vous. »

— « Mr. Simms... »

— « Dites Willy. Personne ne m'a jamais appelé « mister ». Il paraît que je n'étais pas assez bon pour ça, dans le temps. Maintenant, c'est le « mister » qui n'est plus assez bon pour moi. » Un chaud sourire servait de porte-respect à sa modestie. « Peut-être pensez-vous que je n'aurais pas dû casser votre disque ? »

Je souris. « Effectivement, j'ai trouvé cela un peu bizarre. »

— « Je n'en ai pas un seul ici et je ne veux pas qu'un seul entre chez moi, » dit-il sèchement en levant en forme de V deux doigts desséchés qui avaient l'éclat de l'os. « D'abord parce que je n'aime pas cette chanson. Ce que je n'aime pas, en particulier, c'est la façon qu'ont les gens de m'obliger à m'asseoir et à l'écouter pendant qu'ils s'extasient, cette phrase-ci est sensationnelle, celle-là est une merveille, et comment l'idée m'est-elle venue de reprendre la sous-dominante en mineur altéré ? Ouais... il y en a même un qui m'a demandé ça. »

— « Je me rappelle le passage. C'est... »

— « En second lieu, chaque fois que je casse un disque, la personne va en acheter un autre. Ce n'est pas seulement la question des droits d'auteur, vous comprenez ? Il y a le nombre d'exemplaires vendus. Il paraît que j'en suis à un million deux cent cinquante mille. »

— « Un million sept cents... »

— « Finissez votre verre. » Il me le prit des mains et le remplit. J'aurais vraiment préféré du rye. Je le levai et bus une gorgée.

— « Willy... » commençai-je.

— « Je n'avais jamais écrit de chansons avant. »

— « Oui. C'est pour ça que je... »

— « Et je vais vous dire quelque chose que je n'ai encore jamais dit à personne. A vous, je vais le dire. D'ailleurs, à partir de maintenant, j'ai décidé de le dire à tout le monde. »

Il se pencha en avant, l'air surexcité, et je me rendis compte qu'il était saoul. Instinctivement, je pressentais que cela ne changeait en rien son comportement : il se conduisait sans doute de la même façon à jeun.

« Vous serez donc le premier à qui je le dirai. Je n'écrirai plus jamais d'autres chansons. Voilà ! »

— « Mais vous venez de commencer à... »

— « Et pour une bonne raison. Je n'écrirai pas d'autres chansons parce que j'en suis incapable. Pas parce que je ne sais ni lire ni écrire la musique. D'autres compositeurs à succès étaient dans le même cas, à ce qu'on raconte. Ni parce que je ne veux pas. Au contraire : je voudrais bien. La véritable raison est ailleurs. » Il fit une pause théâtrale. « Je n'ai pas d'oreille. Est-ce que vous avez vu un piano, ici ? Ou même un harmonica ? »

— « Voyons ! Jamais quelqu'un qui n'a pas d'oreille aurait pu écrire... »

Il me coupa la parole pour laisser tomber d'une voix grave : « C'est comme la foudre qui ne tombe qu'une seule fois au même endroit. Elle a frappé, c'est tout. Tout au fond de moi, il y avait une unique petite pépite qui s'appelait *Cry for Clara*. La foudre l'a fait sortir. Mais il n'y en avait qu'une seule. Maintenant, il n'y a plus rien. »

— « Allons donc ! Peut-être que... »

— « Il est d'ailleurs possible que je me trompe aussi sur ce point, » poursuivit-il, morose. « Je ne crois même pas que la pépite était là. En fait, j'ai fait quelque chose d'infaisable. Infaisable pour moi, en tout cas. Comme si un homard se mettait à écrire un livre. Comme si une pizza posée sur un phono se mettait à jouer de la musique. Comme si nous ne reprenions pas un verre de plus. »

Il fit la démonstration de l'impossibilité de cette dernière éventualité.

— « Il y a certaines choses qu'un homme peut faire, » dis-je, « et certaines choses... »

— « Comme si je retournais à une soirée chez Beck. Des trucs comme ça, ça n'existe pas ! Ce n'est pas pensable ! » Soudain, il me décocha un regard fulminant. « Vous n'êtes pas un ami de ce

Beck, par hasard ? A cause de ce type, j'en suis arrivé à me détester. »

— « Moi ? Mais je... »

— « Si vous étiez de ses amis, vous avez beau être costaud, je vous flanquerais en bas de l'escalier, ça ne traînerait pas ! » Il se pencha en avant et j'eus vraiment peur, l'espace d'une seconde. C'était un de ces individus à qui il suffit de penser à la colère pour se mettre en colère, avec les veines qui saillent sur les tempes, les yeux qui se rétrécissent et toute la gamme. Mais il se détendit et retrouva son désarmant sourire.

J'ouvris la bouche et repris avec hésitation : « Je suis simplement passé pour... » Comme je m'interrompais il m'adressa un signe d'encouragement. « Pour découvrir... » Ma phrase demeura encore en suspens.

— « Je reçois tout le monde, » me confia-t-il. « A présent, il y a des gens qui font le tri, qui choisissent les personnes qu'ils voient. Pas moi. Je... eh ! où allez-vous ? »

J'étais déjà devant la porte, mon chapeau à la main.

— « Merci pour le bourbon... »

— « Mais ne vous sauvez pas comme ça ! »

Je cherchai farouchement le seul mot qui pût m'être utile. « Au revoir, » lui jetai-je en me ruant au-dehors.

— « Beck, je voudrais te voir. »

C'était au téléphone.

— « Parfait. Tu viens samedi, n'est-ce pas ? »

— « Euh... oui. Mais je veux te voir avant. »

— « Il faudra que tu patientes, » répondit-il paisiblement.

— « Non, ça ne peut pas attendre. »

Il devait y avoir quelque chose de particulier dans mon ton car il me demanda de quoi il s'agissait.

— « Je ne sais pas, » répondis-je avec sincérité. « C'est-à-dire qu'il y a effectivement quelque chose mais j'ignore quoi. » J'eus une idée subite. « Est-ce que je peux amener quelqu'un à la réception ? »

— « Bien entendu, Tom. Qui tu voudras. »

— « Mon beau-frère, Hank. »

Il y eut un long silence à l'autre bout du fil. Enfin, Beck reprit la parole. Je notai une légère tension dans sa voix quand il me demanda :

— « Pourquoi lui ? »

— « Pourquoi pas lui ? »

Nouveau silence. Puis, comme pris d'une subite inspiration, il répondit tranquillement :

— « Pas de raisons spéciales. S'il veut venir, amène-le. »

— « Merci. J'en reviens à mon propos. Il faut que je te voie avant samedi. Ce soir, c'est possible ? »

— « Ce serait avec plaisir, Tom, mais je suis pris. Il faudra que tu attendes samedi. »

— « Non. Demain ? »

— « Demain, je ne serai pas en ville. Je suis navré, Tom. »

— « C'est au sujet du plus petit dénominateur commun, » fis-je à brûle-pourpoint.

— « Pardon ? »

— « Tes soirées, » expliquai-je patiemment. « Les gens qui y assistent. »

Il éclata de rire. « La seule chose qu'ils ont en commun, tu sais bien, c'est de ne rien avoir de commun. »

— « Ça, je le sais. Ce à quoi je pensais, c'est aux habitués de ces réunions qui cessent brusquement d'y venir. »

Le moment de silence qui suivit fut beaucoup plus court, cette fois.

— « Je suis en train de regarder mon agenda. J'arriverai peut-être à trouver quelques minutes à te consacrer demain. »

— « Quelle heure ? » dis-je en faisant en sorte que mon sourire sans joie ne passe pas dans ma voix.

— « Disons à quatorze heures. Chez Kelly, ça te va ? »

— « Je t'attendrai au bar. Merci. »

Après avoir raccroché, je me grattai le menton. Le plus petit dénominateur commun...

C'était l'expression qu'avait employée Hank. Celui qui m'avait branché sur cette bizarre histoire. Qui m'avait dit que, quand il vous arrivait quelque chose chez Beck, on n'y remettait plus les pieds. Et qui avait ajouté que, pour sa part, il n'y remettrait jamais plus les pieds.

Sans m'expliquer pourquoi.

Eh bien, si cela dépendait de moi, il y remettrait les pieds !

Opie, Lila Falsehaven, Klaus, Willy Simms, Hank. Chacun d'eux avait fait quelque chose qu'il n'aurait pas dû faire — qu'il ne *pouvait* pas faire : le mot correspondait peut-être mieux à la réalité. Et aucun d'eux ne voulait — ou ne pouvait ? — retourner chez

Beck. Parfois c'était quelque chose d'idiot comme l'histoire poivrée racontée par Lila Falsehaven. Parfois quelque chose de suicidaire comme la bourde délirante de Klaus.

Il conviendrait d'avoir une petite conversation avec Hank.

Cette fois-là, ce fut moi qui vins le trouver dans son bureau dont je refermai la porte. A ma vue, il prit son téléphone. « Sue, laissez cette affaire en suspens jusqu'à ce que je vous en reparle... Je sais, je sais. Mais ça m'est égal. Dites-lui d'attendre. » Il raccrocha, se carra dans son fauteuil et me regarda.

— « Hank, cette enquête dont tu m'as chargé... Jusqu'où es-tu prêt à m'aider ? »

— « Jusqu'au bout. »

— « Bon. Tu as un rendez-vous samedi soir. »

— « Moi ? Où ça ? »

— « Chez Beck. »

Il se redressa, ses yeux braqués sur les miens. « Non. »

— « C'est ça que tu appelles m'aider jusqu'au bout ? » fis-je avec placidité.

— « Oui, je t'apporterai toute l'aide possible mais aller là-bas ne t'aiderait en rien. D'ailleurs, Beck ne serait pas d'accord. »

— « Il m'a dit de t'amener. »

— « Tu parles ! »

— « Ecoute, Hank, quand je t'affirme... »

— « Bon, bon... Calme-toi un peu, veux-tu ? Je ne te traite pas de menteur. » Il se tirailla la lèvre. « Répète-moi exactement ce que tu lui as dis et ce qu'il t'a répondu. Et essaie de te rappeler aussi fidèlement que possible votre conversation. »

Je réfléchis. « Je lui ai demandé si je pouvais amener quelqu'un. Il m'a répondu : « Bien entendu ». J'ai alors mentionné ton nom et il a... marqué une hésitation, en quelque sorte. J'ai voulu savoir pourquoi il se montrait réticent et il a aussitôt jeté du lest. « S'il veut venir, amène-le, » a-t-il dit.

— « Le sale petit fourbe, » siffla Hank entre ses dents serrées. Il se leva et se frappa la paume gauche du poing droit. « Il faut prendre ces paroles à la lettre, Tom. Tu m'amèneras si je veux venir. *Si*... Et, réciproquement, tu ne m'amèneras pas *si* je ne veux pas. Or, je ne veux pas. »

— « Même pour m'aider « jusqu'au bout », comme tu dis ? » fis-je sur un ton sarcastique.

— « Parfaitement, » rétorqua-t-il d'une voix cassante. Je devais avoir l'air sardonique car il essaya de s'expliquer : « Si j'étais sûr

que cela permettrait de résoudre l'énigme, je viendrais en dépit de tout. Si tu réussis à me convaincre que ma présence là-bas est nécessaire pour élucider le mystère, je suis ton homme. Le peux-tu ? »

— « Non, » répondis-je en toute honnêteté. « Pourtant, on ne sait jamais. Enfin, soit, » soupirai-je. « Si tu ne veux pas, tu ne veux pas, n'en parlons plus. Mais, en dehors de cela, puis-je compter sur ton concours ? »

— « Absolument. » Il était soulagé.

Alors, j'agitai mon doigt sous son nez en m'écriant : « D'accord ! En ce cas, raconte-moi ce qui t'est arrivé chez Beck et dis-moi pourquoi tu ne veux plus retourner là-bas. Vas-y... et pas de faux-fuyants, je te prie ! »

Le silence s'abattit sur le bureau comme une masse. Les paupières de Hank étaient à demi baissées.

— « J'aurais dû me garder de mettre un reporter qui connaît son métier sur une affaire à laquelle je suis personnellement mêlé, » laissa-t-il enfin tomber. « Tu tiens vraiment à ce que je te réponde ? »

J'opinai.

« Tom, » reprit-il, et sa voix était presque un bâillement de lassitude, « Tom, je vais t'écrabouiller la mâchoire. »

— « Parce que je te pose une question concernant un travail dont tu m'as chargé ? »

— « Pas exactement. Je vais te répondre. Alors tu éclateras de rire. Et tu auras mon poing sur la figure. »

— « Jusqu'à présent, cette histoire ne m'a jamais fait rire. »

— « Fort bien. » Il contourna son bureau, ferma son poing et me fit face avec détermination. « Au cours d'une des soirées de Beck, j'ai tout simplement mouillé mon pantalon. »

Je me mordis tant que je pus l'intérieur des joues mais sans succès. Je laissai fuser un rire sonore. Le direct de Hank m'atteignit en plein menton et je me retrouvai par terre. Je me redressai, la bouche ensanglantée. Hank, debout un peu plus loin, me contemplait avec tristesse. Il laissa tomber un mouchoir immaculé à portée de ma main. Je m'essuyai et réussis à me relever.

— « Je suis navré, Tom. Mais tu n'aurais pas dû rire. Je t'avais prévenu. »

Je me laissai tomber sur une chaise. Hank m'apporta de l'eau. « Humecte ce mouchoir, » m'ordonna-t-il. « Tu comprendras

mieux quand tu auras eu le temps de réfléchir. Tu ne m'en veux pas ? »

— « Non, » répondis-je avec difficulté. « Je suppose que si la même chose arrivait à... »

— « Ce ne serait pas comique et Dieu préserve celui qui s'esclafferait. Si cela t'arrivait, cela briserait ta confiance en toi plus efficacement que n'importe quoi. Le souvenir te reviendrait subitement dans le bus, à la table du conseil d'administration, au marbre. Tu y penserais tout à coup en dictant le courrier. Tu te rappellerais que c'est arrivé sans avertissement, sans que tu puisses te retenir. Et tu redouterais perpétuellement que ça se renouvelle. »

— « Et on ne remettrait les pieds pour rien au monde là où ça s'est produit. »

— « Je préférerais traverser les flammes de l'enfer. » Il était solennel comme un novice prononçant ses vœux. « Le bouquet, ça a été que ce salaud de Beck... »

— « Il a ri ? »

— « Non, il n'a pas ri, » s'exclama-t-il d'une voix venimeuse. « Il m'a simplement rejoint devant la porte au moment où je m'esquivais et m'a dit qu'il valait mieux que je ne revienne plus. Il était poli, mais ce n'étaient pas des paroles en l'air. »

Je mouillai à nouveau le mouchoir et me penchai au-dessus du plateau de verre du bureau où je voyais mon reflet pour me tamponner la bouche. « Il prend ses précautions, » murmurai-je. « Hank, tous les gens qui avaient l'habitude de se réunir chez lui et qui ne reviennent plus... penses-tu qu'il leur a conseillé à tous de cesser leurs visites ? »

— « Je n'y ai jamais réfléchi. C'est probable. Sauf, peut-être, pour Klaus. Après ce qu'il a fait, il n'était plus question qu'il revienne. »

— « J'ai vu Willy Simms. Il en veut à mort à Beck et il m'a laissé entendre qu'il lui était aussi impossible de retourner chez lui que d'écrire une nouvelle chanson : il n'a absolument pas d'oreille, tu sais ? »

— « Non, je ne savais pas. Et Miss Falsehaven ? L'as-tu vue ? »

— « Elle préférerait mourir. Le souvenir de l'énormité qu'elle a lâchée la rend à moitié folle. Pour toi ou pour moi, ç'aurait été une baliverne. Pour elle, c'est la fin du monde. »

La fin du monde. La fin du monde. « Hank, je commence maintenant à entrevoir vaguement ce que tu voulais dire au sujet

d'Opie. Ce qu'elle a fait, ce n'est pas elle qui en est responsable. » Subitement (et je crois que ma stupéfaction dépassa encore celle de mon beau-frère) je m'entendis hurler de façon abominable : « Mais elle l'a fait parce que c'était en elle ! Il devait y avoir une unique pépite de... je ne sais quoi ! »

— « Peut-être... peut-être, » soupira-t-il. « Je préférerais cependant penser que cela se passe sur un autre plan. Je préférerais penser qu'il y a quelque chose chez Beck qui met aux gens une araignée dans le plafond. Une araignée étrangère qui ne pourrait se manifester en d'autres circonstances. » Il rougit. « Je me sentirais mieux si j'arrivais à le prouver. »

— « Il faut que je te laisse. Je dois voir Beck, » dis-je après avoir jeté un coup d'œil à la pendule. Et je me dirigeai vers la porte.

— « Tom... »

— « Oui ? »

— « Je regrette d'avoir cogné. Je ne pouvais pas faire autrement, tu comprends ? »

— « Bien sûr. » Ça faisait mal quand je souriais. « Si je ne le comprenais pas, on serait en train de préparer un plâtre pour ton dos en compote à l'heure qu'il est. »

Sur ce, je sortis.

Beck était déjà chez Kelly. Je saisis son verre et fis mine d'aller vers le fond de la salle.

— « Non, » chevrota-t-il. « Pas à une table. J'ai un train à prendre, Tom. Je te l'ai dit. »

— « Viens. Je n'en aurai que pour une minute. » Il me suivit de mauvaise grâce et je manœuvrai pour qu'il s'installât dans l'encoignure d'un box. Je m'assis à mon tour sur la banquette rembourrée : maintenant, il lui faudrait passer par-dessus moi si, d'aventure, la conversation le rendait nerveux.

« Je suis désolé d'être en retard, Beck, mais je suis content que tu sois pressé. Je ne tournerai donc pas autour du pot. »

— « Qu'est-ce qui te tracasse ? » Il consulta sa montre avec agacement et ferma un instant les yeux comme s'il se livrait à un minutage.

J'attaquai carrément :

— « Quelle est la source de tes revenus ? »

— « Hein ?... Franchement, Tom !... Je... » Il se ressaisit et prit

un air guindé. « Je n'ai pas l'habitude qu'on m'interroge sur mes affaires personnelles Nous sommes de vieux amis, c'est vrai, mais après tout... »

— « Laisse tomber ! Rappelle-toi que nous avons partagé la même chambre au collège pendant plus de deux ans. Nous avions à nous deux trois cravates et une seule couverture correcte. On se passait de déjeuner afin d'économiser quarante-cinq *cents* pour sortir nos flirts. Ce n'est pas tellement loin. En fait de diplôme, tu t'es retrouvé employé aux écritures dans une compagnie d'assurances. Ce n'est pas la vérité ? Et tu n'as jamais pris d'autre emploi après ta démission. Or, aujourd'hui, tu es propriétaire d'une énorme maison dans le genre hideux, pleine de meubles immondes avec en plus une pièce style hôtel Hilton des Tropiques, et tu organises de tumultueuses soirées toutes les semaines. C'est ta passion. »

— « Puis-je te demander la raison de ce soudain intérêt pour moi ? » siffla-t-il entre ses incisives proéminentes.

— « Tu ressembles plus que jamais à un renard, » laissai-je tomber d'une voix détachée : le faire sortir de ses gonds pouvait être utile. A un certain degré de colère, on laisse toujours échapper la vérité. « Ecoute-moi, Beck... quand on s'occupe d'un magazine comme le nôtre, on a pas mal de tuyaux sur les scandales qui sont sur le point d'éclater. J'essaie tout simplement de te rendre service, mon petit vieux. »

— « Je ne vois pas... »

— « ... Comment t'en sortirais-tu si le fisc se mettait en tête de ressortir tes déclarations d'impôts des quatre dernières années pour les comparer avec ta fortune réelle ? »

— « Je me débrouille bien, » répliqua-t-il, l'air suffisant. « Si tu veux tout savoir, j'ai fait des placements. Mes investissements sont d'un excellent rapport. »

— « Où as-tu trouvé le capital originel ? »

— « Ça ne te regarde pas, Tom, » répondit-il du tac au tac et j'admirai presque la manière dont il me tenait tête. « Permets-moi seulement de te rappeler qu'avec un tout petit fonds de départ, si on réussit plusieurs fois de suite à acheter à la baisse et à vendre à la hausse, on n'a plus à s'inquiéter pour le capital. »

— « Tu n'es pas un spéculateur, Beck, » fis-je sur un ton méprisant. « Toi, boursicoter ? Allons donc ! Tu n'es pas assez malin ! Qui te passe des tuyaux ? »

Je ne sais pourquoi mais cela le vexa plus que tout ce que je lui avais déjà dit. « Tu commences à m'ennuyer, Tom, et tu vas me faire rater mon train, » s'écria-t-il. « Je vais te laisser, maintenant. Je ne sais pas ce qui te prend. Tout cela ne m'intéresse pas et je ne sais pas de quoi tu parles. »

— « Je t'accompagne et je t'expliquerai en chemin. »

— « Inutile de te donner cette peine. » Il se leva. J'en fis autant, m'effaçai pour le laisser passer et le suivis jusqu'à la porte. La préposée au vestiaire lui tendit une valise en peau de porc. Je la lui arrachai des mains.

— « Donne-moi ça ! » s'exclama-t-il.

— « Ne reste pas planté là à discuter. Tu vas te mettre en retard. » Je sortis du bar et sifflai entre mes doigts. Je sais très bien siffler. Tous les taxis s'arrêtèrent dans un rayon de cent cinquante mètres. Je poussai Beck à l'intérieur du premier et m'y engouffrai à mon tour.

— « Tu ne sais pas stopper les taxis comme moi. Je cherche uniquement à t'aider. »

— « Central Depot, » ordonna-t-il au chauffeur. « Qu'est-ce que tu veux, Tom ? Je ne t'ai jamais vu comme ça. »

— « Je te répète que je cherche à t'aider, c'est tout. On commence à beaucoup parler de toi, tu sais. »

Il pâlit. « C'est vrai ? »

— « Oh ! oui. Ça t'étonne ? Des revenus mystérieux, des réceptions formidables où chacun peut se rendre... »

— « Il y a des foules de gens qui reçoivent. »

— « Mais personne ne parle de ces soirées comme on parle des tiennes, Beck. »

— « Et qu'en dit-on ? » Il avait horreur d'attirer l'attention.

— « Pourquoi as-tu conseillé à Willy Simms de ne plus remettre les pieds chez toi ? »

C'était un coup à l'aveuglette mais il fit mouche.

— « J'estime que c'était tout à fait raisonnable, » protesta Beck. « Il parle tout le temps et il me fatiguait. Il assommait tout le monde. »

— « Il continue de parler, » poursuivis-je, jouant les mystérieux, et je n'insistai pas davantage sur ce point. Il commençait à se tortiller sur la banquette. « Personnellement, je pense que tu tires avantage des gens qui viennent à tes pince-fesses. Et une fois que tu as obtenu ce que tu veux, tu les laisses tomber. »

Il se pencha en avant pour dire quelque chose au conducteur mais, Dieu sait pourquoi, sa voix le trahit. Il toussa.

— « Plus vite, chauffeur ! »

— « Ce que j'aimerais savoir, c'est ce que tu obtiens de tes hôtes. Et comment tu l'obtiens. »

— « Je ne sais pas ce que tu veux dire et je ne vois pas en quoi cela peut te concerner. »

— « Il est arrivé quelque chose à ma femme samedi dernier. »

— « Hein ? » Il se tut un instant. Puis : « Et alors, qu'est-ce que j'ai obtenu d'elle, à ton avis ? »

Je crispai les poings avant de répondre d'une voix qui grinçait : « Je te prie de surveiller tes paroles ! Tu ne pensais pas ce que tu as dit ? »

— « Oh ! Tom.. tu ne vas pas croire... Non ! C'était ce que tu venais juste de dire... que je retirais quelque chose de tous ces gens. Je suis navré, plus navré que je ne saurais l'exprimer au sujet d'Opie. Ce n'était pas de ma faute, j'étais occupé, il y avait des tas de choses à faire, il y en a toujours... Non, Tom, tu t'es mépris sur le sens de mes paroles. »

Je respirai à fond et lui demandai :

— « Pourquoi as-tu dit à Hank de ne plus revenir ? »

— « Je ne lui ai pas dit exactement ça. Néanmoins, c'était dans son propre intérêt. Il... euh... il s'était couvert de ridicule et j'ai estimé charitable de faire en sorte qu'il soit en colère contre moi plutôt que contre lui-même. »

Je le scrutai longuement. Il n'avait jamais été très malin mais il était glissant comme une anguille. La voiture s'engagea sur la rampe de la gare et je passai à la question suivante :

— « Beck, est-ce que tous les gens qui assistent à tes soirées finissent un jour ou l'autre par se rendre grotesques ? »

— « Diable non ! » répliqua-t-il. Je crois que s'il n'avait pas regardé sa montre avec inquiétude, il n'aurait pas lâché les mots qui suivirent : « Il y en a qui sont immunisés. »

Le taxi stoppa et Beck descendit. « Je le garde, » dis-je en le voyant fouiller dans sa poche. « Dépêche-toi ! » Je penchai la tête à la portière et le suivis des yeux. J'attendais. Cela viendrait-il quand même après cette conversation ? Cela vint : tout en courant, il se retourna et me lança par-dessus son épaule : « A samedi, Tom ! »

Et voilà ! Malgré mes efforts, je n'avais pas réussi à le mettre en fureur au point de m'exclure de ses soirées. D'une façon ou

d'une autre, ses invités, les riches, les sots, les malins, les abrutis, les gringalets, les importants, les illustres et les insignifiants, tous étaient soudain prédisposés à se ridiculiser. Et, à ce moment, Beck en *retirait* quelque chose. Que voulait-il obtenir par mon truchement ? Et qu'entendait-il en disant que certains étaient « immunisés » ? Immunisés... Le mot était inattendu. Il existait dans cette maison... dans cette fameuse pièce... un je ne sais quoi qui poussait les gens à faire des choses que.. Une minute ! Hank, Miss Falsehaven et, en un certain sens, Opie... oui, ils s'étaient ridiculisés. Mais l'homme qui avait tué ce prédicateur avec le tisonnier de Beck... et l'espion Klaus... là, on ne pouvait pas parler de ridicule. Et il y avait aussi le cas Willy Simms. Composer un tube qui arrive en tête du hit-parade, est-ce que c'est être ridicule ?

Le plus petit dénominateur commun...

A défaut de connaître la réponse à une question en suspens, le mieux est encore de connaître l'endroit où se cache cette réponse.

Beck était absent.

Il n'y avait qu'un seul lien entre tous ces faits absurdes : la pièce insolite.

Il ne faisait pas tout à fait nuit quand j'atteignis la maison mais cela n'avait pas d'importance, car elle était nichée au bout d'un terrain d'un hectare et demi ceinturé par une haute clôture de bois et une épaisse haie de troènes la dissimulait aux yeux des passants, côté rue. Une fois la grille franchie, j'aurais aussi bien pu me trouver sous terre. La demeure était une de ces horreurs fin de siècle tenant le milieu entre le chalet de nécessité et le presbytère, avec un peu trop d'enjolivures pour le goût moderne et pas assez pour celui des victoriens qui étaient fous du macaronesque. Elle était hérissée de pignons et de clochetons, les pièces étaient distribuées au hasard et n'étaient pas tout à fait au même niveau, de sorte que les fenêtres ressemblaient aux perforations d'une carte I.B.M.

Soulevant le paquet de quincaillerie que j'avais acheté en cours de route, je contournai avec précaution la bâtisse.

Au premier coup d'œil, je compris que je n'avais aucune chance de ce côté. L'édifice, construit tout au fond de la propriété, s'appuyait directement sur une rue étroite ou, si l'on préfère, une large venelle qu'elle surplombait comme une falaise et où il y avait

de la circulation sans compter le passage des riverains. Il fallait attaquer par le flanc. Malheureusement, la fameuse pièce avec ses immenses baies polarisées donnait par-derrière. Puis je me rappelai qu'elle était climatisée : il serait impossible d'ouvrir les fenêtres qui, d'ailleurs, étaient certainement doublées de contre-fenêtres.

Les deux premières fenêtres du rez-de-chaussée que j'essayai étaient verrouillées. La troisième ne l'était pas : seulement elle était munie de barreaux. Soudain, j'aperçus un évidement dans la façade et, pris d'une inspiration subite, je m'en approchai. Il y avait là une petite fenêtre arrivant à hauteur de la poitrine, dissimulée derrière un écran de roses trémières.

Je sortis la lampe de poche dont je venais de faire l'emplette et jetai un coup d'œil à l'intérieur de la niche. La fenêtre était fermée par un verrou de sécurité. Je pris ma boîte de pâte à scellement et triturai le produit que je modelai en forme de cône, cône que j'appliquai sur le verre et autour duquel je traçai un trait à l'aide de mon diamant de vitrier. Un petit coup sec et tout vint sans bavures. Je glissai le bras par le trou, dévissai le verrou intérieur, ouvris la fenêtre et l'enjambai. Avec ma spatule à mastiquer, je détachai soigneusement la vitre découpée, puis la réduisis en minuscules morceaux que j'enveloppai en compagnie du cône de pâte préalablement fragmenté dans le sac de papier dont je m'étais muni. Après avoir pris les mesures du cadre, je taillai un rectangle conforme dans la plaque de verre que j'avais apportée et mis celui-ci en place à l'aide de la pâte à scellement. C'est une substance noire qui n'attire pas l'œil comme le mastic frais. Je nettoyai les deux faces de la nouvelle vitre, reverrouillai la fenêtre, époussetai minutieusement le rebord et le plancher. Je fourrai les débris dans une poche de ma veste et répartis mes instruments dans les autres. Personne ne saurait que je m'étais introduit dans la place.

Je me trouvais dans une grande resserre qui se révéla être une dépendance de l'office. Celui-ci s'ouvrait sur la cuisine qui, à son tour, débouchait sur la salle à manger. Là, je m'orientai. Je traversai le vestibule et me dirigeai vers le fond de la maison. La porte de la fameuse pièce était close. De ce côté-ci, elle était entièrement lambrissée. Partout des boisages de chêne et des colonnes ioniennes. C'était une porte coulissante ; je la manœuvrai. Le panneau intérieur était plaqué en bouleau pour s'harmoniser au modernisme agressif de la chambre. A nouveau, je m'étonnai de

l'unique excentricité de Beck — et c'était un sentiment étrange que j'éprouvais.

Je refermai et, dans la pénombre, m'approchai de la baie. J'appuyai sur un bouton et, avec un imperceptible bourdonnement, les lourds rideaux glissèrent l'un vers l'autre. En même temps, une lumière dont la source était invisible envahit lentement la pièce et, quand les deux tentures se rejoignirent, celle-ci était baignée d'un éclat doré.

Au milieu du tapis que j'avais foulé, à je ne sais combien de mètres de la porte, loin de tout meuble, il y avait une jeune fille debout.

Je ressentis un choc presque physique à sa vue et, pendant une fraction de seconde, je fus étourdi. C'était comme la persistance rétinienne de l'image aveuglante d'un éclair. Mais je réagis et soutins le regard serein de l'inconnue. Elle avait de grands yeux verts.

En dépit de l'incompatibilité des termes, elle était vigoureuse et avait en même temps la gracilité d'une fée. Sa chevelure aile de corbeau s'auréolait d'un curieux reflet roussâtre. Sa peau trop parfaite évoquait un peu une figure de cire mais donnait néanmoins une impression de vie et de chaleur. Elle souriait et, rareté insigne, ses dents s'appliquaient bord à bord. Elle portait une lourde robe de brocart d'or et de pourpre très décolletée sous laquelle elle devait avoir une douzaine de jupons. XVIe siècle... XVIIe ? Dans cette pièce !

— « Ce fut plaisant, » dit-elle.

— « Vraiment ? » fis-je stupidement.

— « Oui, mais cela n'a pas duré. Je suppose que vous êtes immunisé. »

— « Cela dépend, » répondis-je, les yeux fixés sur l'échancrure de sa robe. Soudain, la bizarre remarque de Beck me revint en mémoire.

— « Vous ne devriez pas être là, » reprit-elle. « Pas seul. »

— « Je pourrais vous faire la même observation. Mais puisque nous sommes tous les deux ici, nous ne sommes pas seuls. »

— « Moi non, mais vous si. » Elle éclata de rire. « Vous êtes Conway. »

— « Oh ! il vous a parlé de moi, n'est-ce pas ? Eh bien, il ne m'a jamais parlé de vous, en revanche. »

— « Bien sûr. Il n'oserait pas. »

— « Vous habitez ici ? »

Elle secoua affirmativement la tête. « J'y ai toujours habité. »

— « Toujours ? Que voulez-vous dire ? Il y a trois ans... quatre ans même, que Beck possède cette maison. Vous y vivez depuis tout ce temps-là ? »

Nouveau coup de menton. « J'y vivais déjà avant. »

— « Ça alors ! Bravo pour Beck ! Je croyais qu'il n'aimait pas les femmes. »

— « Il n'en a pas besoin. »

Je remarquai que son regard se braquait sur quelque chose qui se trouvait derrière moi. Je fis volte-face : une araignée de la taille d'un sombrero était en train de grimper sur le rideau. Dans la foulée même de mon mouvement de rotation, je m'emparai d'un lourd cendrier mais avant même que j'aie le temps de le soulever, la fille était à côté de moi. Elle agrippa l'objet à deux mains.

— « Ne faites pas ça, » dit-elle. « Vous fracasseriez la fenêtre et cela attirerait les gens. Je veux que vous restiez un moment. »

— « Mais cette ar... »

— « Elle n'est pas réelle. »

Je regardai. L'araignée avait disparu.

— « Où diable est-elle passée ? »

Elle soupira. « Ça n'a pas marché. Vous auriez, en principe, dû avoir peur mais cela vous a seulement mis en colère. Pourquoi n'avez-vous pas eu peur ? »

— « C'est maintenant que j'ai peur, » répondis-je en examinant le rideau. « Je suppose que la colère a été ma première réaction et l'effroi la seconde. C'est vous qui avez mis cette bête là, hein ? »

Elle acquiesça en silence.

« Pourquoi ? »

— « J'avais faim. »

— « Je ne comprends pas. »

— « Je le sais. »

Elle se dirigea vers le divan dans un froufrou d'étoffes et, se laissant tomber sur le siège en mousse de caoutchouc, elle me fit signe de venir m'asseoir à côté d'elle. Je traversai lentement la pièce. On peut fort bien éprouver de l'attirance pour une chose sans savoir ce qu'est cette chose. Je m'assis.

Elle baissa les yeux et lissa sa robe. Comme si elle attendait.

Je l'attirai contre moi et mes doigts se refermèrent sur le décolleté de son vêtement. Le corsage glissa sans difficulté et une barbe rude me râpa la joue.

Une barbe...

Je hurlai et me rejetai en arrière, les yeux exorbités. Un homme puissamment charpenté, aux dents gâtées et à la barbe de quatre jours, était affalé sur le divan. Il éclata d'un rire gras et guttural.

Pas besoin de comprendre une situation pour qu'elle vous révulse ! Mon poing jaillit en avant et j'y mis toute ma force. Mais il n'arriva nulle part et la violence que je lui avais imprimée était telle que mon coude craqua en entrant en contact avec... le vide. Un gros chat noir sauta à bas du divan et fila à la vitesse de l'éclair tandis que je m'écroulais sur la mousse de caoutchouc. Je rebondis comme un ressort et m'élançai à la poursuite de l'animal. En atteignant le mur, il fit demi-tour, m'évita aisément et, l'instant d'après, il grimpait après le rideau à la force du poignet.

A la force du poignet, je dis bien : car il avait des mains. Comportant trois doigts et un pouce opposable.

Arrivé à une certaine hauteur, le chat se rétracta et se transforma en une boule noire et tourbillonnante. Je secouai la tête pour rassembler mes idées et regardai à nouveau.

Il n'y avait plus de chat. Rien qu'un baffle de haut-parleur que je remarquais pour la première fois.

Un baffle de haut-parleur ?

Quiconque est au courant des conventions régissant l'ameublement moderniste sait que toute source de son ou de lumière doit être invisible. Ça se cache ou ça ressemble à autre chose.

— « Cette fois c'était mieux, » fit une voix asexuée et monocorde sortant du haut-parleur.

Je reculai et m'assis sur le divan d'où je pouvais surveiller le baffle.

« Même si vous êtes immunisé, » reprit la voix, « je peux tirer parti de vous. »

— « Que voulez-vous dire par *immunisé* ? »

— « Il n'y a rien que vous ne puissiez pas faire, » poursuivit la voix impersonnelle. « Vous comprenez, lorsque je fais faire à quelqu'un une chose qu'il *ne peut pas* faire... je me nourris. Vous, je peux seulement vous mettre en colère. Même alors, vous n'êtes pas en colère contre vous-même. Seulement contre la fille, l'araignée ou ce qui se trouve là. »

Je m'aperçus brusquement que le haut-parleur s'était évanoui. Mais un gros serpent moucheté était lové sur le tapis à mes pieds.

Je fis un plongeon et ma main se referma sur la cheville de la fille de tout à l'heure. Je lâchai prise et me rassis.

« Vous voyez ? » dit-elle de sa voix de velours. « Maintenant, vous n'avez presque plus peur. »

— « Désormais, je n'aurai même plus peur du tout, » affirmai-je sur un ton catégorique.

— « C'est bien ce que je pense, » répliqua-t-elle avec regret. Soudain, elle parut s'épanouir. « Mais ce sera bientôt samedi. Alors, je me nourrirai. »

— « Qu'êtes-vous exactement ? »

Elle haussa les épaules. « Vous n'avez pas de mot pour me désigner. D'ailleurs, comment un être comme moi pourrait-il posséder un nom ? Je suis tout ce que j'ai envie d'être. »

— « Restez donc un peu dans votre état actuel. » Je l'étudiai de la tête aux pieds. « Je vous préfère sous cet aspect. Venez donc près de moi et ne soyez pas hostile. »

Elle recula d'un pas en secouant la tête.

« Pourquoi pas ? » insistai-je. « Quelle importance cela aurait-il pour vous ? »

— « Pour moi, aucune. Mais ça en aurait pour vous. »

— « Je ne saisis pas. »

— « Il existe des hommes qui, dans votre position, n'éprouveraient pas de désir pour moi, » expliqua-t-elle patiemment. « D'autres me désireraient en dépit d'eux-mêmes et se haïraient lorsqu'ils découvriraient ce que je suis — ou ce que je *ne suis pas*. Alors, ils seraient utilisables, » murmura-t-elle en se léchant les lèvres. « Mais vous... vous me voulez telle que je suis présentement, et il vous est parfaitement égal que je puisse être un reptile, un insecte ou un faux-semblant du moment que vous obtenez ce que vous voulez. »

— « Dites-moi... cette histoire de nourriture... De quoi vous nourrissez-vous ? De haine ? »

— « Oh ! non. Lorsqu'un être humain fait quelque chose qu'il est incapable de faire... par exemple, tenez, cette vieille fille qui a griffé la jolie actrice... eh bien, une réaction glandulaire qui ne ressemble à aucune autre intervient. Tous les humains possèdent à la fois la volonté de vivre et la volonté de mourir, l'instinct de construire et celui de détruire. Chez la plupart des gens, ces tendances contradictoires s'équilibrent très bien. Moi, je fais en sorte de surcharger l'une ou l'autre : alors, les deux éléments en-

trent en conflit et ce conflit engendre un... disons un champ. Ou une aura. Voilà comment je me nourris. Vous comprenez ? »

— « Un peu comme un moustique qui injecte un liquide dans le sang ? Vous êtes un parasite. »

— « Si vous voulez, » dit-elle avec détachement. « Vous en êtes un vous aussi, dans la mesure où le parasitisme consiste à prélever sa nourriture sur une autre forme de vie. »

— « Parlez-moi de l'immunité. »

— « Ah ! c'est une chose fort gênante ! Supposez que vous soyez affamé et ne disposiez que de boîtes de conserve. Et vous n'avez pas d'ouvre-boîtes. Vous savez qu'il y en a un mais il est hors d'atteinte. C'est tout simple : vous êtes immunisé parce que vous êtes capable de n'importe quoi. Absolument de n'importe quoi. »

— « Comme Superman ? »

Une moue retroussa ses lèvres. « Vous ? Non, excusez-moi. »

— « Alors quoi ? »

Le regard de la fille était songeur. « Vous m'avez demandé ce que j'étais, n'est-ce pas ? On m'a donné une multitude de noms tout au long du passé de votre race. Des noms qui, bien sûr, étaient tous erronés. Mais celui qui revenait le plus souvent était le mot *conscience*. La conscience naturelle que possède l'homme lui dit quand ce qu'il fait est mal. Mais chaque fois que la conscience d'un individu se retourne contre lui pour essayer de le détruire, vous pouvez parier que l'un de nous n'est pas loin. Chaque fois que vous voyez une personne accomplir une action totalement incompatible avec sa formation et son conditionnement, soyez certain que l'un de nous est à l'œuvre. »

Je commençais à comprendre certaines choses. « Pourquoi me dites-vous tout ça ? »

— « J'aime parler... comme vous. Quel risque y a-t-il ? Si vous le racontiez, personne ne vous croirait. Et, dans quelque temps, vous-même ne croirez plus ces aveux. Les humains sont incapables de croire à quelque chose qui ne corresponde pas aux lois préétablies. Si une mouche de trop bourdonne autour de votre table, si votre volubilis a une vrille supplémentaire qui lui manquait dix minutes auparavant, vous ne le croyez pas. Des choses de ce genre arrivent tout le temps et vous ne le remarquez jamais. Les humains expliquent tous les événements en fonction de leur credo. Et comme ils ne croient pas en l'existence d'êtres

tels que nous, nous pouvons passer et repasser devant leurs yeux stupides, nous repaître où et quand nous le voulons... »

— « Cela ne durera pas éternellement. Les humains vous décèleront. Ils apprennent à penser selon des voies nouvelles. Avez-vous jamais entendu parler de la géométrie non-euclidienne ? Des systèmes non-aristotéliciens ? »

Elle s'esclaffa. « Nous les connaissons. Mais, le jour où ils seront couramment acceptés, nous ne serons plus des parasites : nous serons des symbiotes. C'est déjà le cas pour quelques-uns d'entre nous. Moi, par exemple, j'en suis un. »

— « Un symbiote ? Vous voulez dire que vous dépendez d'une autre forme de vie ? »

— « Qui dépend aussi de moi. »

— « Et c'est... ? »

D'un geste. elle embrassa la pièce incongrue. « Votre ami Beck, ce niais. Parmi les personnes qu'il rabat sur mon terrain de chasse, il y a un certain nombre de financiers. Des gens très rusés. Donner des informations confidentielles sur des investissements de bon rapport ne leur viendrait jamais à l'esprit. Or, je m'arrange pour qu'ils mettent Beck au courant. Oh ! comme ils le regrettent ! Comme ils se sentent *stupides* ! Et moi je me nourris. En échange, Beck les conduit ici. »

— « Je savais bien que, tout seul, il était incapable de jouer en bourse ! Mais dites-moi... pourquoi tient-il à m'inviter tout le temps ? »

— « C'est mon œuvre. » Elle me décocha un regard froid. « Un jour, je vous mangerai. Un jour, je trouverai l'ouvre-boîtes qui convient. Je trouverai le moyen de vous broyer et je vous avalerai comme un bonbon. »

J'éclatai de rire. « Il faudra d'abord que vous trouviez quelque chose que je répugnerai à faire. »

— « Il y a sûrement une solution. » Elle bâilla et ajouta avec indolence : « Il faut que j'aiguise mon appétit. Allez-vous-en. »

— « Elle a tort, » s'exclama Hank quand j'eus achevé mon récit. Dès que je l'avais appelé, il s'était précipité chez moi. Il m'avait laissé parler sans m'interrompre.

— « En quoi a-t-elle tort ? »

— « En prétendant qu'il est impossible à un humain de croire à cette histoire. Moi, j'y crois, bon sang ! »

— « Moi aussi. » Je me tus un instant, puis murmurai : « Pourquoi ? »

— « Pourquoi ? » répéta-t-il en se tiraillant énergiquement la lèvre d'un air méditatif. « Tout bonnement, peut-être, parce que je désire croire à la théorie qui innocentera Opie en démontrant qu'elle n'était pas dans son état normal. »

— « Opie, » murmurai-je. « Oui... »

Il me lança un coup d'œil aigu. « J'ai pensé à une chose, Tom. Le soir où ça s'est passé... avec Opie, je veux dire... »

— « Vas-y... lâche ce que tu as sur le cœur. »

— « Merci, Tom. Eh bien... euh... faisons abstraction du mal dont Opie a pu être victime, du fait qu'elle ait été ou non consentante... Mais ce genre de choses, ça n'arrive pas d'un seul coup. On peut voir ce qui se prépare. »

— « Et alors ? »

— « *Tom, où étais-tu quand ce type a commencé à lui faire du plat ?* »

Je réfléchis. Un sourire me monta aux lèvres ; je le réprimai. Et je pris le coup de sang.

— « Je ne m'en souviens pas. »

— « Si, tu t'en souviens. Où étais-tu, Tom ? »

— « J'allais et venais. »

— « Tu n'étais même pas dans la pièce. »

— « Non ? »

— « Non. »

— « Qui te l'a dit ? »

— « Toi-même. » Il avait à nouveau sa mine endormie. « Tu mens mal, Tom. Quand tu éludes une question, on le sent toujours. Qui était la môme ? »

— « Je n'en sais rien. »

— « Quoi ? »

— « Je n'en sais rien, je te dis, » répétai-je d'un air renfrogné. « C'était une môme, un point c'est tout. »

— « Ah ! oui... Tu ne lui as même pas demandé son nom ? »

— « Je ne crois pas. »

— « Et tu faisais tout ce foin quand il s'agissait d'Opie ! »

J'explosai : « Fiche-moi la paix avec Opie ! Ça n'a rien à voir. »

— « Tu mériterais qu'on te pende par les pouces, » fit-il avec compassion. « Mais je suppose que ce n'est pas ta faute. » Il eut un reniflement de mépris. « Pas étonnant que le parasite fe-

melle de Beck ne puisse rien contre toi. Tu ne fais rien que tu puisses regretter car tu ne regrettes jamais rien de ce que tu fais ! »

— « Et puis après ? » m'écriai-je en me levant. « Ecoute-moi, Hank... Je suis vivant. Vivant, tu comprends ? Tous les gens que je connais s'acharnent à tuer tantôt l'une et tantôt l'autre partie d'eux-mêmes. Les parties qui ont faim. Privées d'aliment, elles meurent. Ne bois pas ci, ne regarde pas ça, ne mange pas ci ou ça... Et, tout le temps, il y a quelque chose au fond de toi qui a faim de ce que tu lui refuses. Quelque chose qu'il est facile d'assouvir et qui se tait quand tu l'as nourri. Je suis vivant, bon Dieu, et j'entends le rester ! »

Hank se dirigea vers la porte. « Je m'en vais, » fit-il d'une voix tremblante. « Il faut que je pense à ma sœur. Je ne veux pas t'estropier. Elle pourrait ne pas me le pardonner. »

La porte claqua. D'un coup de talon, je fracassai l'un des pieds de la petite table. La porte se rouvrit.

« Samedi, je t'accompagne chez Beck, » dit Hank. « Je passerai te prendre. Attends-moi. »

La porte de Beck était grande ouverte comme tous les samedis. Rien ne pouvait empêcher Hank ni les autres « échaudés » d'entrer. Rien sinon un obstacle interne. Et Hank luttait sûrement contre cette inhibition. Rien qu'à sa façon de franchir nonchalamment le seuil, les mains dans les poches, je le devinais. Il paraissait parfaitement décontracté mais de véritables effluves de tension émanaient de lui.

C'était l'habituelle réunion insolite des samedis de Beck, berger poussant devant lui son troupeau hétéroclite d'une vingtaine d'ouailles, l'assortiment d'êtres le plus incongru qui eût jamais été rassemblé — depuis la semaine précédente. Une éminente économiste. Un conseiller municipal. Un militant de gauche boutonneux. Un couple de touristes allemands avec jumelles et matériel photo. Un fermier ahuri boudiné dans un complet de confection. Un joueur de piano. Une fille qui le contemplait avec adoration — manifestement, elle n'en jouait pas. Un autre homme qui regardait le pianiste avec écœurement — manifestement, il savait en jouer.

A notre arrivée, Beck se précipita pour nous accueillir en pous-

sant des gloussements de joie qui se tarirent d'un seul coup quand il reconnut mon beau-frère.

Il hoqueta : « Hank ! Vraiment, je crois... »

— « Bonsoir, Beck, »* fit Hank. « Ça faisait longtemps qu'on ne s'était pas vus. » Et il prit la direction du bar.

Beck se tourna vers moi. « Tom, tu n'aurais pas dû prendre le risque... »

Je le coupai net. « J'ai aussi envie d'un verre que lui. » Et je suivis Hank.

J'optai pour un rye.

« Hank... »

— « Oui ? » Il inspectait la foule des invités.

— « Quand vas-tu enfin te décider à m'expliquer ce que tu as en tête ? »

Il me regarda. La tension qui l'habitait devait être physiquement douloureuse. « Calme-toi, Hank, » lui dis-je. « Il ne t'arrivera rien. Notre vorace petit monstre est un épicurien. Je doute qu'il s'intéresse à autre chose qu'au tout premier jet de l'angoisse qu'il suscite chez les gens. Avec toi, ce serait du réchauffé. »

— « Je sais, » murmura-t-il. « Je sais... enfin je suppose. » Il s'épongea le front. « Est-ce que tu *la* vois ? »

— « Non. Mais comment la reconnaîtrais-je si je la voyais ? Elle n'est peut-être pas dans cette pièce. »

— « Je pense que si. Je pense qu'elle est forcée de rester ici. »

— « C'est une idée... Sa spécialité est l'incongru, ce qui détonne. Ici, elle est servie. »

Il acquiesça. « C'est ce que je voulais dire. Et je vais le vérifier pour en avoir le cœur net. Tiens ! »

Il se rapprocha du bar et, subrepticement, me glissa dans la main un objet court et plat. Je chuchotai : « Un revolver ? Qu'est-ce que... »

— « Prends-le. J'en ai un moi aussi. Et obéis-moi quand le moment sera venu. »

Je n'aime pas les revolvers mais l'arme fut dans ma poche avant qu'un mot de plus eût été échangé entre nous. Je me demandai si Hank n'avait pas perdu les pédales.

— « Tu sais, les balles ne lui feront ni chaud ni froid. »

— « Ce n'est pas à elle qu'elles sont destinées, » répliqua-t-il en recommençant à surveiller la foule.

— « Mais... »

— « Tais-toi ! Dis-moi une chose, Tom. Il y a toujours quelqu'un qui se met à avoir une conduite invraisemblable à ces soirées ? »

Je me remémorai les tuyaux boursiers dont bénéficiait Beck. Le nombre de gens qui, imprévisiblement, avaient fait dans cette pièce des choses leur causant humiliation et regret. « C'est possible, » répondis-je.

— « Cela se produit à quel moment de la soirée ? Au début ou vers la fin ? »

— « Je n'en ai aucune idée. »

— « Je ne peux pas attendre, » fit-il dans un souffle. « Je ne peux pas courir ce risque. Peut-être cette chose ne se nourrit-elle qu'une seule fois par soirée. J'y vais, » acheva-t-il d'une voix nette.

Et, enfonçant la tête dans les épaules, il se dirigea vers le piano. Je jetai un bref regard autour de moi. Je me rappelle le visage livide et décomposé de Beck qui ne le quittait pas des yeux.

Hank grimpa sur le piano merveilleusement lustré sans se soucier du clavier qu'il écrasait sous son pied. Le pianiste fit une fausse note et s'arrêta de jouer. La fille qui le couvait d'un œil enamouré poussa un cri perçant. Des gens regardaient. D'autres encore ne s'étaient aperçu de rien. Après tout, les réceptions chez Beck...

« Parasite ! » lança Hank à pleins poumons. Les quatre cinquièmes des assistants se figèrent. « Il n'est pas immunisé. » Il semblait s'adresser au plafond. « Le voici, ton ouvre-boîtes, parasite. Ecoute-moi... »

Il se tut. Puis la voix tremblante et tendue de Beck s'éleva dans le silence embarrassé. « Descends de là, » hoqueta-t-il. « Tu m'entends ? Descends... »

Hank sortit son revolver. « Tais-toi, Beck. » L'interpellé parut se pétrifier sur place. Mon beau-frère leva à nouveau la tête, les yeux braqués sur la ligne d'intersection du mur et du plafond. « Il ne veut qu'une seule chose, » reprit-il. « Vivre ! Mourir est une idée qui lui fait horreur. Mais quels sentiments éprouverait-il s'il se tuait de ses propres mains ? »

Des silences pareils, cela ne devrait pas exister. Mais celui-ci fut de courte durée. Quelqu'un poussa un gémissement plaintif. Quelqu'un d'autre racla le plancher du pied. Puis la voix que j'avais entendue l'autre jour, le jour de l'araignée et du chat qui avait des mains, proféra un son. Un seul et unique son.

Faites jeûner un homme pendant trente-six heures et mettez-lui dans la bouche un savoureux morceau de steak grillé à point. Servez un brave dix degrés et remplacez subrepticement le verre de piquette d'un de vos hôtes par un bourgogne grand cru. Posez une étole de vison sur les épaules d'une fille guenilleuse en train de se regarder dans une glace. Alors, vous ne manquerez pas d'entendre le même son : une exclamation soudaine qui s'étire decrescendo, se muant en soupir puis en halètement.

— « *M-m-m-m-m...* »

— « Ce sera vite fait mais ça ne demande pas longtemps, n'est-ce pas ? » dit Hank.

Que diable raconte-t-il ? me demandai-je. De qui parle-t-il ?

Et au même moment je sortis le revolver.

C'est inouï le nombre de pensées qui peuvent fuser dans la tête d'un homme en aussi peu de temps ! Entre le moment où j'extirpai l'arme de ma poche et celui où j'appuyai sur la détente, je songeai :

C'est de *moi* qu'il parle au parasite.

Hank veut que le parasite me prenne.

C'est le parasite, ce n'est pas moi, qui braque ce revolver.

Hank se venge de moi. Pourquoi ? Simplement parce que je ne raisonne pas comme lui. Sait-il que, à mes yeux, ma façon de penser est légitime et qu'aucune excuse ne m'est nécessaire ?

Et c'est une vengeance stupide parce qu'il se venge au nom d'Opie et qu'Opie ne serait pas d'accord. Cela ne peut certainement rien lui rapporter, à elle.

Le canon du revolver était posé contre ma tempe. Je pressai la détente.

Je suis vivant. Débordant de vie. Tout le monde doit mourir un jour ou l'autre mais... oh ! se rendre compte que l'on se donne soi-même la mort, quelle absurdité, quelle absurdité, c'est à vomir ! Se rendre compte que l'on se suicide, que c'est votre doigt à vous qui se crispe sur la détente...

Un coup de feu, c'est sec, c'est bref. Cette fois, ce fut différent. Cela commença par le staccato d'une détonation mais le staccato s'enflait, c'était un rugissement qui emplissait l'univers. Cela rugissait, rugissait et la pièce s'estompait, tournoyait, basculait. Ma joue heurta le tapis. Le rugissement se prolongeait tandis que la lumière pâlissait et, à travers la clameur, j'entendais des cris et la voix de Hank, lointaine mais claire :

— « Tout le monde dehors ! Tout va sauter... » Puis : « Au

feu ! » Et enfin : « Bon Dieu, Beck, tu viens m'aider à sortir Tom ? »

Rien. Juste le sentiment que le temps s'écoule. La fraîcheur de l'air. La nuit. Et un instant de lucidité. Ma vision était trop précise, j'entendais trop bien. J'avais mal partout. Le rugissement était toujours présent en fond sonore. J'entendais la détonation, j'en goûtais l'âcreté, je la voyais comme une aurore scintillante baignant tout ce qui m'entourait, je respirais son odeur acide et piquante. Et je la sentis. J'étais couché sur le gravier de l'allée et des gens affolés se ruaient hors de la maison.

— « Reste avec lui ! » cria Hank. J'avais maintenant pour coussin les genoux flageolants de Beck.

— « Mais il n'y a pas... pas le feu... » balbutia ce dernier.

Hank était une masse noire dans l'obscurité. Il courait vers les buissons et sa voix me parvint, distante : « Attends ! » Il se plia en deux. Une explosion sourde ébranla la maison, suivie d'une seconde. Une lueur blanche embrasa les fenêtres du bas, puis elle devint jaune. Elle palpitait, gagnait en intensité.

Hank revint. « Il y a le feu, » dit-il.

Beck hurla. « Tu vas « le » tuer ! » Il voulut se lever mais Hank l'empoigna par sa chemise et l'obligea à se rasseoir.

— « Oui, je le tuerai, salaud ! »

— « Tu ne comprends pas, » fit Beck dans un cri. « Je ne peux pas vivre sans lui. »

— « Fais-toi réembaucher par ta compagnie d'assurances. Débrouille-toi tout seul au lieu d'offrir des gens qui valent mieux que toi en pâture à ton monstre. » Des flammes jaillissaient des fenêtres du second. « Et si tu ne peux vraiment pas vivre sans lui, eh bien, crève ! » Il demanda d'une voix de stentor : « Est-ce que tout le monde est sorti ? »

— « Le compte y est, » répondit quelqu'un.

Je me rappelle avoir pensé : mais s'il ne manque personne à l'appel, qui donc est en train de crier au milieu de l'incendie ?

Puis le rugissement lui-même s'éteignit.

D'abord, la douleur. A travers mes paupières closes, je devinais qu'il y avait de la lumière. Je tentai vainement de bouger la

main droite. J'ouvris les yeux. J'avais le bras dans le plâtre. Je tournai la tête.

— « Tom ? »

La voix provenait d'une masse de brouillard. La brume se dissipa. C'était Hank.

— « Tout va bien, Tom. Tu es chez moi. »

J'inspectai ce qui m'entourait. Le plafond. La fenêtre. Mon regard se posa à nouveau sur mon beau-frère.

— « Tu as essayé de me tuer, » lui dis-je.

Il hocha la tête. « Je me suis servi de toi comme appât. Il fallait que je sache si le parasite était présent. Que je sache s'il se nourrirait. Que je sache ce qu'il pouvait faire, ce qu'il ferait. J'ai tenté de faire dévier ton revolver à l'aide d'une balle. Je l'ai manqué et t'ai touché au bras. Tu as le coude cassé. Ta propre balle t'a frôlé le cuir chevelu. Il s'en est fallu d'un rien, Tom. »

— « Et si je m'étais tué ? »

— « Un appât, c'est fait pour être sacrifié. »

— « Tu avais piégé la maison, n'est-ce pas ? »

— « Grâce au cours détaillé que tu m'as fait sur l'art et la manière de pénétrer par effraction chez un particulier, je n'ai pas eu de difficultés. »

Je répétai : « Tu as essayé de me tuer. »

— « Non. » Son ton était péremptoire.

Je me demandai — je me le demandai vraiment — pourquoi mon acte avait à ses yeux tant d'importance. Ce fut comme s'il lisait dans mes pensées :

— « Il y a une différence entre ta conduite et celle d'Opie. En surface, vous avez fait exactement la même chose ce soir-là. Mais ce qui s'est passé marquera Opie jusqu'à la fin de ses jours alors que toi, tu ne te rappelles même pas qui était ta partenaire. »

J'étais aussi raide qu'un morceau de bois. Hank sortit. J'ai peut-être dormi. Sans transition, je me souviens d'Opie, à genoux devant le lit.

— « Tom ! Oh ! Tom, je voudrais être morte ! » fit-elle d'une voix hachée. « Je passerai le reste de ma vie à réparer le tort que je t'ai fait... »

Je regrette, ai-je alors pensé, je regrette que cette chose, quelle qu'elle soit, soit morte dans les flammes. Je sais maintenant ce

que je suis, ai-je pensé. Je suis immunisé. Et de savoir que je le suis me torture suffisamment pour que mon angoisse puisse nourrir tes semblables pendant les mille ans à venir.

Traduit par Michel Deutsch.
Titre original : The dark room.

GERARD KLEIN

Un gentleman

Notre ami Gérard Klein, rompant avec un passé des plus sérieux, s'adonne en ce moment aux fantaisies caustiques de l'humour à froid. Ce qui, après **Discours pour le centième anniversaire de l'Internationale Végétarienne** (n° 170), nous vaut aujourd'hui **Un gentleman**. Sans doute pour faire mentir la réputation qu'on lui fait d'être un personnage trop austère...

Monsieur Sabanofoluli avait reçu la meilleure éducation qui se pût concevoir au XXIII[e] siècle. L'harmonieuse sonorité de son nom, duquel il se permettait au plus de changer une syllabe selon les saisons, eût suffi à indiquer qu'il était de sentiment aristocratique. Ses manières le prouvaient sans défaillance.

Monsieur Sabanofoluli était un parfait gentleman.

PREMIER ACTE

Il rencontra au début de l'hiver mademoiselle Louella et en tomba aussitôt éperdument amoureux.

— « Comment allez-vous, mon cher Sabanofolulo ? » lui demanda-t-elle alors qu'on venait à peine de les présenter. Il n'eut pas le cœur de lui faire remarquer qu'on était sorti de l'automne et qu'il s'appelait désormais Sabanodoluli. Mais il demeura désespérément muet. Le sentiment qui naissait en lui y était certainement pour quelque chose. Surtout, on ne lui avait jamais posé une question aussi personnelle. Monsieur Sabanodoluli se montrait capable d'exprimer avec une infinie subtilité les impressions irisées qui traversaient son esprit, mais il lui était aussi complètement impossible d'éructer un avis sur son état physique et mental que de roter bruyamment en public.

A la fin, il dit simplement :

— « Je vous prie de m'excuser. »

Il n'était pas dépourvu d'un certain charme et son sourire enchanta mademoiselle Louella. Elle venait de quitter un amant après une scène de rupture qui n'avait pas duré moins de trois mois, ce que monsieur Sabanodoluli aurait jugé scandaleusement bref s'il l'avait su. Et comme cet individu qui se croyait affranchi sous le prétexte qu'il écrivait s'était permis à son égard les plus ultimes grossièretés — ne lui avait-il pas, un jour ou plutôt une nuit, signifié en trois mots seulement d'avoir à quitter leur chambre ? — elle aspirait à des rapports humains très raffinés.

Elle arrondit le bras et tourna la tête, faisant voler ses boucles bleues, en direction du bar de verre filé. Monsieur Sabanodoluli, affolé par la violence de sa passion, faillit poser sa main sur ce bras. Il se contint de justesse. Pourquoi, tant qu'il y était, ne pas empoigner Louella et faire l'amour sur le parquet ? Il était inimaginable qu'il touchât cette femme avant qu'ils eussent approfondi leurs sentiments pendant trois soirées au moins.

Elle attendit, secoua la tête et se mit en marche. Monsieur Sabanodoluli se perdit dans la contemplation de ses chevilles. Son regard remonta le long des mollets et découvrit avec stupeur et ravissement que rien encore ne l'arrêtait. Bien au-dessus du genou, une étoffe paraissait sourdre du néant, d'abord si transparente et si ténue qu'elle aurait donné le vertige à une araignée. Un bon travers de main plus haut, elle atteignait à l'opacité, mais au terme d'une progression exquise. Monsieur Sabanodoluli s'arracha à sa rêverie. Il n'eut que le temps de se précipiter, au risque odieux de faire une chute ou, pis, de bousculer quelqu'un, de saisir une flûte et de la tendre aux doigts effilés de mademoiselle Louella qui allaient s'en emparer sans autre forme de procès.

Il la regarda boire, à la dérobée. D'un côté, il était ému jusqu'au fond de l'âme de l'avidité puérile avec laquelle les lèvres de mademoiselle Louella épousaient le bord du verre. De l'autre, il était effrayé. Il lui sembla qu'elle aspirait légèrement le vin mousseux, ce qui le fit aussitôt songer à de sombres et chaudes cavernes œsophagiques. Il crut qu'il allait se trouver mal. Il but lui-même avec discrétion.

Une heure plus tard, ils avaient échangé sept phrases. La tête enfiévrée par l'alcool, monsieur Sabanodoluli avait risqué un mot d'esprit. Louella avait ri.

Il en était sûr. Telle quelle, il l'aimait.

DEUXIEME ACTE

Dès le lendemain matin, avant même d'avoir choisi ses guêtres et sa bande pectorale, il lui fit porter seize roses thé. Il commença un quatrain sans intérêt, sauf de son point de vue, qu'il lui dirait quand ils se connaîtraient mieux et qui commençait ainsi :

L'hiver, au printemps de la vie...

Il mit longtemps à trouver la rime, compte tenu de la délicatesse des sentiments qu'il lui fallait traduire.

Il était exclu qu'il la vît le soir même. Il lui fallait maintenant ménager une occasion où il la rencontrerait par le plus délicieux des hasards. Le troisième jour, elle viphona. Il en fut choqué mais parvint à dissimuler son trouble.

Elle lui demandait de l'accompagner à une soirée qui se donnait au sommet du Kilimandjaro. Il fit remarquer qu'il n'était pas invité. Elle rétorqua qu'il était assez connu pour se permettre cette incartade. Il protesta. Elle dit qu'elle obtiendrait une invitation pour lui. Piqué, il céda. Mais la rougeur lui monta au front quand il franchit le porche de neige et qu'il échangea avec son hôte quelques politesses où il fut question de « notre petite espiègle de Louella ». Il feignit de ne rien entendre. La situation empira quand on lui présenta l'amant précédent de Louella, en des termes aimables, mais qui ne laissaient aucun doute sur son rôle passé. Finalement, ce fut une bonne soirée. Il dansa avec Louella, sans la tenir, bien entendu, autrement que par le bout des doigts.

Sur quoi il décida de précipiter les choses. Monsieur Sabanodoluli était un homme de grande expérience dans les choses du monde, et cette expérience n'excluait pas les femmes. Il savait que rien n'atteignait tout à fait les délices d'une cour bien menée, et il avait réussi à les faire durer, lors de sa précédente aventure, près d'un an. Mais, avec Louella, il choisit d'y aller rondement. Il l'entourerait de prévenances pendant trois mois, et ensuite, il faudrait qu'elle se décide, *qu'elle y passe,* pensa-t-il en français, langue qu'il appréciait pour sa sonorité et aussi pour son énergie à traiter des choses de l'amour.

Malheureusement, mademoiselle Louella semblait se faire de plus en plus réservée à mesure qu'il s'imaginait progresser. Il l'emmena au pôle Sud, il l'emmena sur la Lune d'où l'on voit luire des étoiles incomparablement plus brillantes que celles de

la Terre, il l'emmena au fond des mers. Il fit avec elle le tour de la planète à bord d'un dirigeable géant qui survolait les étendues éperdument neigeuses des nuées et les arêtes sauvages du monde.

Le drame éclata dans ce cadre, trois semaines à peine après qu'il eut commencé sa cour. Il avait dansé avec elle, la tenant cette fois par les épaules. Puis il l'avait entraînée sur le pont arrière qui se trouvait désert et obscur. Appuyés à la rambarde, ils regardaient le néant. Il lui prit la main, se redressa, inclina légèrement le buste vers elle, la fixa longuement et lui dit, dans un souffle :

— « Je vous aime. »

Alors, elle fit une chose inattendue. Elle s'approcha de lui, laissa retomber la tête en arrière, entrouvrit les lèvres et ferma les yeux. Il se pencha légèrement et déposa un baiser aérien sur sa bouche. Mais elle emprisonnait sa nuque de ses mains et le serrait contre elle avec force. *Ma parole,* pensa-t-il en français, *elle veut coucher avec moi, ici, maintenant, tout de suite.*

Il se dégagea sans brutalité, lui prit les mains et commença :

— « Ma chère Louella, nous nous connaissons à peine. Il me semble que... »

Il n'alla pas plus loin. Elle le gifla avec violence, deux fois. Puis elle s'éloigna sans se retourner. Il entendit avec souffrance une porte claquer.

TROISIEME ACTE

Le lendemain, il la vit au bras d'un riche négociant qui ne manquait pas d'une certaine prestance animale mais qui n'avait aucune distinction. Et qui, de plus, se permettait de lui caresser les épaules. En public. Elle riait très fort et paraissait fort à son aise. Le surlendemain, elle dînait avec un officier du bord qu'elle agaçait sans aucune retenue. Craignant de gêner l'officier, monsieur Sabanodoluli fit semblant de n'avoir rien remarqué.

Il descendit à la seconde escale, car fuir Louella dès la première eût constitué un regrettable manquement à l'étiquette.

Monsieur Sabanodoluli commença par se féliciter de la chance qui lui avait évité de tomber entre les mains d'une telle créature. Mais l'amour avait planté ses griffes dans son cœur affable et ne voulait plus le laisser échapper. Il ne dormit plus guère et mangea peu, au risque de faire honte à ses invités ou à ses hôtes. Il

s'oublia une fois jusqu'à demander à l'un de ses convives de répéter une phrase que par distraction il n'avait pas saisie. Il imagina des remèdes extrêmes. Il voyagea comme un fou. Il pensa même, dans un moment de délire, à renouer avec mademoiselle Louella et consacrer sa vie à lui enseigner les bonnes manières. Mais il lui apparut, dès qu'il fut sorti de son vertige, que le mal était trop profond. Elle avait beau avoir un visage d'une finesse angélique, elle manquait d'éducation. Il ne pourrait, s'il faisait jamais sa conquête, que la haïr autant que l'aimer, et trembler sans cesse de la voir commettre un impair.

Il commença de faire une cour éperdue à mademoiselle Sinandriola à qui il savait que, pour arracher un regard, il faudrait un mois au moins. Mais le cœur lui manquait et demeurait meurtri.

Monsieur Sabanodoluli était en train de sombrer dans la neurasthénie. Au printemps, il omit de changer une syllabe de son nom et d'en faire part à ses amis, au risque de paraître démodé. Il envisagea bien la possibilité de se soumettre à un traitement psychologique, mais outre que l'idée lui paraissait vulgaire, il en était venu à aimer passionnément la source de son mal. Il voulait, il désirait mademoiselle Louella à condition qu'il pût la tenir enfermée chez lui et n'eût pas à la sortir dans le monde.

La solution lui apparut brusquement au cours d'une soirée qu'il passa chez monsieur Synonyme qui était d'un vieux genre et qui se flattait de porter un nom ancien auquel il ne touchait jamais. Comme un couple approchait de lui et qu'il s'apprêtait à baiser la main de la dame, l'homme lui dit avec courtoisie :

— « Inutile, c'est un femmequin. »

Monsieur Sabanofolulo — il s'était finalement décidé à changer de nom et il avait choisi en une sorte de défi nostalgique celui dont mademoiselle Louella l'avait affublé par erreur lors de leur première rencontre — connaissait l'existence des femmequins. Mais il n'en avait jamais rencontré dans le monde. Les femmequins ne quittaient guère la demeure de leurs propriétaires. Aucun article précis du savoir-vivre n'en avait décidé ainsi, mais enfin on ne se promène pas dans un salon en brandissant ostensiblement son masseur gingival. Il examina néanmoins à la dérobée le femmequin qui était parfait en tout point, tant pour l'aspect que pour le naturel. Et quoique la mise en garde l'ait d'abord choqué, il en comprenait maintenant la délicatesse.

Sans cette intervention, il se fût donné le ridicule de baiser les doigts d'une machine.

Remarquant son insistance, l'autre s'expliqua.

« Oh ! je ne le sors que parce qu'il s'agit d'un modèle exclusif. Aucune femme ne risque de s'y reconnaître. Il a été modelé d'après un rêve que je faisais trop régulièrement. Je l'emmène dans le monde parce qu'il y trouve l'occasion de renouveler sa conversation. »

Monsieur Sabanofolulo en savait assez sur les femmequins pour ne pas ignorer, malgré les pronoms masculins ou plutôt neutres dont faisait usage son interlocuteur, qu'ils étaient féminins de la pointe des cheveux à l'extrémité des ongles. Seul l'intérieur différait, mais qui se soucie des organes digestifs, respiratoires et circulatoires d'une femme ? Un femmequin pouvait manifester toutes les attitudes, tous les comportements, toutes les émotions d'une femme véritable. En fait, les femmequins étaient à l'origine de l'exquise courtoisie qui régissait les rapports entre les sexes dans le monde du XXIIIe siècle, et que certains hommes, moins bien élevés que monsieur Sabanofolulo, n'auraient pu supporter, n'eût été cet exutoire. Il existait aussi, bien entendu, des mannequins.

Monsieur Sabanofolulo faillit prendre abruptement congé. Dès le lendemain il viphona à la société Leiber dont la renommée était universelle. Le prix serait élevé, mais monsieur Sabanofolulo avait les moyens. La question des spécifications et des mensurations fut réglée en un tournemain. On lui fit promettre qu'il ne ferait pas du femmequin un usage public, mais on ne demanda pas à un homme de sa qualité d'engagement écrit. Il aurait une Louella parfaite, car les roboticiens élimineraient toute la vulgarité qui déparait le modèle. Il pourrait lui faire la cour trois mois, six mois, un an. Elle serait idéalement accordée à son tempérament. En six ou huit saisons au plus, il recouvrerait la paix de l'âme. Il pourrait alors considérer sa vie sentimentale d'un autre œil. On lui reprendrait même le femmequin un bon prix, pour un remodelage.

Ces clauses commerciales parurent assez peu décentes à monsieur Sabanofolulo, mais les services de la société Leiber manifestaient toute l'expérience et le tact requis. Le terme de femmequin n'intervenait jamais dans leurs propos et ils s'arrangeaient toujours pour glisser d'habiles transitions entre les mo-

ments où il était question de technique et ceux pendant lesquels monsieur Sabanofolulo leur décrivait la Louella de ses rêves.

QUATRIEME ACTE

L'homme qui livra le femmequin était habillé de noir. Son visage exprimait une discrétion pensive. Il poussait devant lui une longue caisse oblongue qui flottait dans l'air.

— « Où puis-je le déposer ? » demanda-t-il après qu'il eut échangé avec monsieur Sabanofolulo de brèves politesses. On eût cru que le propre son de sa voix le faisait souffrir, car il parlait sur un ton feutré, légèrement solennel.

Monsieur Sabanofolulo désigna un point de sa chambre et se dit que la caisse ressemblait à un cercueil de l'ancien temps.

— « Otez le couvercle, » demanda-t-il doucement.

Le technicien replia un petit instrument et la caisse se posa sur le tapis épais. Il fit un geste et le couvercle se releva. Monsieur Sabanofolulo s'attendait presque à ce que Louella sortît, mais il n'aperçut que plusieurs épaisseurs d'une mousse neigeuse.

« Découvrez-la, » dit fermement monsieur Sabanofolulo.

Les voiles immaculés se replièrent sur les bords de la caisse comme les paupières d'un œil.

Le femmequin était nu. Monsieur Sabanofolulo faillit rougir. L'immobilité absolue de la forme le rassura. Ce n'était encore qu'un objet. Louella paraissait morte. Mais de chaudes couleurs affleuraient sous la peau nacrée.

« Animez-la, » dit enfin monsieur Sabanofolulo. Il apprécia à cet instant l'impersonnalité presque ridicule du technicien.

— « Je ne peux pas, » dit celui-ci.

Monsieur Sabanofolulo lui jeta un coup d'œil effaré.

« Je ne peux pas, » reprit doucement le technicien. « Un femmequin est construit pour manifester un attachement exclusif à celui qui le met en marche. Vous devez l'animer vous-même. »

Monsieur Sabanofolulo réfléchit. En un sens, ç'avait été une trouvaille de génie des inventeurs du femmequin. On éveillait soi-même l'image que l'on aimait et, à jamais, tendrement, elle vous en était reconnaissante. Pygmalion. Monsieur Sabanofolulo se dit qu'il aurait éprouvé du dépit s'il avait vu le femmequin entrer sur ses deux jambes.

Il se pencha sur la caisse. Il examina attentivement le visage, les cheveux, les épaules. Son regard s'égara.

— « Je ne vois pas d'interrupteur. »

Les yeux rivés au sol, le technicien répondit :

— « Un femmequin ne doit se distinguer extérieurement en rien d'une femme, monsieur Sabanofolulo. Le... hum... l'interrupteur est très facile à atteindre. Quoique le femmequin soit inanimé, ses membres ont une certaine souplesse. »

Il se pencha et effleura de ses doigts une cheville du femmequin. Mais son regard croisa le regard offusqué de monsieur Sabanofolulo. Il saisit un poignet et le souleva. Le bras retomba avec douceur lorsqu'il le lâcha.

— « Je vois, » dit monsieur Sabanofolulo. « Et où se trouve cet interrupteur ? »

Le technicien fouilla dans une poche de sa veste. Il en tira un petit volume noir.

— « Le manuel. Vous y trouverez tous les détails sur la mise en marche et l'entretien. Et le bon de garantie. »

— « Je vous remercie, » dit monsieur Sabanofolulo. Il commençait à se sentir troublé. « Rien de plus ? »

— « Tout est dans le manuel, » dit précipitamment le technicien. La vue du femmequin semblait maintenant le mettre mal à l'aise. Il ne souhaitait sans doute pas assister à l'animation, se dit monsieur Sabanofolulo. Comme il le comprenait. C'était une circonstance si intime, si délicate.

CINQUIEME ACTE

Lorsque le technicien fut parti, monsieur Sabanofolulo se planta au bord de la caisse. Il se sentait tout joyeux, un peu ému.

Il osa effleurer un genou poli du bout de ses doigts.

Elle ressemblait exactement à la femme qu'il avait aimée, jusqu'au dernier détail, au moins extérieurement, jusqu'au nombril qu'il n'avait d'ailleurs jamais vu sur l'original et qui, en ce qui concernait le femmequin, n'était évidemment qu'une agréable fioriture.

Mais elle possédait quelque chose qu'aucune femme vivante n'avait jamais eu. Un interrupteur. Un bouton qu'il suffisait de presser pour l'animer et, le cas échéant, de presser à nouveau pour la rendre à l'immobilité.

Il hésita. Le bouton n'était apparent nulle part. Il se souvint de la brochure noire. Il en tourna les pages, avec soin. Ses yeux errèrent sur les lignes serrées du texte technique et s'arrêtèrent sur un paragraphe imprimé en rose :

MISE EN MARCHE

Le texte était très bref et très précis.

Monsieur Sabanofolulo rougit, pâlit, manqua de défaillir. Il passa une main moite sur son front. Il recula d'un pas trébuchant et les coins de sa bouche s'abaissèrent jusqu'à faire perdre à sa physionomie l'empreinte distinguée qui la caractérisait.

Les créateurs du femmequin étaient soucieux de perfection. Ils avaient voulu qu'extérieurement le femmequin ne se distinguât en rien d'une femme véritable. Ils avaient cherché dans quel endroit secret ils pourraient loger l'interrupteur afin qu'il ne gênât en rien un homme normal.

Et ils avaient trouvé.

Monsieur Sabanofolulo savait qu'il ne parviendrait jamais à animer le femmequin. Il n'oserait jamais. Il était beaucoup trop bien élevé.

Il était un parfait gentleman.

LINO ALDANI

Dimanche romain

Lino Aldani est l'un des principaux auteurs de la science-fiction italienne et le public français a pu lire un de ses recueils (**Bonne nuit, Sophia,** Denoël), ainsi que plusieurs de ses nouvelles dans **Fiction.** Il nous donne ici une satire sur les futures joies de la vie urbaine et de la civilisation de l'automobile. Tableau qui, si l'on en juge par certains aspects de notre existence quotidienne, n'est plus tellement éloigné de la réalité...

MAMAN m'a réveillé vers cinq heures du matin ; il faisait à peine jour. Je me suis débarbouillé, habillé. Puis j'ai mangé mon supermalt avec des biscuits vitaminés, et on est descendus au garage. Papa briquait la voiture. On a chargé le matériel de camping, les cannes à pêche et la mallette aux casse-croûte. Après quoi, papa a mis le moteur en marche : « On y va ! » qu'il a dit.

Tu parles ! Il a fallu un bon quart d'heure pour sortir du garage ; les voitures étaient coincées les unes dans les autres et les mécanos beuglaient. Tout d'un coup, papa est devenu verdâtre, et il a défait le col de sa chemise : « Vous n'allez tout de même pas m'obliger à passer mon dimanche dans ce trou ! » qu'il a crié. Maman a essayé de le calmer : « T'emballe pas, Ernesto, » qu'elle a dit, « personne ne nous court après... »

Maman a de la patience, elle. Même que, pendant qu'on roulait vers l'autoroute, elle cherchait encore à arranger les choses. Oui, et elle avait allumé la radio pour mettre un peu de gaieté avec de la musique, mais papa bondissait à chaque feu rouge. Et puis il s'en est pris aux marchands de faux tickets. C'est sa marotte ; il dit toujours qu'ils ont dû en écouler des dizaines de mille et que ça explique pourquoi on ne roule pratiquement plus, malgré qu'il y ait des tours pour chacun et des règlements du tonnerre.

C'est un rapide, papa : il s'est tapé trente-huit feux rouges en une heure et quart. Mais n'empêche qu'on a quand même poireauté quarante minutes à l'entrée de l'autoroute. Papa, toujours

de mauvais poil, a tombé la veste et la chemise en continuant de grogner. Il ne s'est calmé qu'une fois qu'on a été sur l'autoroute et qu'il a pu passer la quatrième : « Vois-tu, fiston, » qu'il m'a dit, « sur cette terre, il y a les futés et les connards, ceux qui sont au bord de la mer en moins d'une demi-heure parce qu'ils ont un hélicoptère et ceux qui doivent mariner sur la route dans ces sacrées cages à poules. »

Maman a préféré ne pas faire de commentaire; elle s'est bornée à changer de poste. Elle cherchait « Les Desperados », des gars qui jouent de la musique rien qu'en se fourrant les doigts dans le nez et au fond de la gorge, mais elle n'arrivait pas à les trouver et elle a repris « Les Roucouleurs ». Alors papa lui a dit : « Laisse-moi tomber ces pleurnicheurs. » Si bien que maman a baissé le poste au maximum, qu'elle s'est enfilé le mini-écouteur dans l'oreille et qu'elle n'a plus rien dit.

On est tout de même arrivés assez vite à la mer. Les embêtements ont recommencé à la sortie de la pinède, quand on s'est arrêtés au poste de contrôle. Tous les feux étaient au vert, mais les formalités n'en finissaient plus. On avançait par à-coups, et il nous a fallu près d'une heure pour passer de l'autre côté.

Papa a fait quatre ou cinq fois le tour de la plage avant de trouver un établissement de bains où il n'y avait pas trop de monde. Puis, pendant qu'il cherchait une bonne place pour garer la voiture, maman et moi on est allés faire la queue aux guichets avec nos tickets à la main.

A dix heures tapant, on était vraiment sur la plage — au vingt-quatrième rang. Je suis tout de suite allé demander l'heure du bain. Le maître baigneur m'a dit que c'était à dix heures et demie. Et de fait, il n'a pas tardé à siffler. Il a même sifflé trois fois : ça voulait dire que c'était au tour des rangs vingt à trente de se mettre à l'eau. Je voulais pousser un peu au large, là où il y a moins de monde, mais papa s'est mis à hurler en disant que je devais pas m'éloigner. Alors, j'ai essayé de nager en restant près du bord : une vraie catastrophe ! De temps en temps, je me cognais dans un type et, pour finir, un grand coup d'ongle m'a drôlement labouré le cou. Papa a dû me mener à l'infirmerie; il ne décolérait pas.

Puis on est revenus sous le grand parasol, et on s'est mis à manger des *crackers* salés et du *pop corn* avec maman. Papa a essayé de lire son journal, mais il a dû laisser tomber à cause des transistors qui faisaient un boucan terrible. Moi, je me suis

allongé sur le sable pour profiter du soleil. Mais les gens avaient la bougeotte et ils n'arrêtaient pas de m'enjamber.

Alors on est allés au bar. C'était plein à craquer, parce qu'il y en avait qui dansaient au son du *juke box*. Quand il a vu ça, papa nous a dit de l'attendre dehors, qu'il se débrouillerait mieux tout seul et qu'il serait pas long. De fait, il est revenu au bout d'un quart d'heure avec une glace pour moi et du café pour maman dans une petite timbale en carton. Je me suis arrêté un moment derrière le bar, où il y a les balançoires et les toboggans. Deux, trois grands effrontés voulaient resquiller, mais je les ai tout de suite remis à leur place. J'ai fait trois glissades en une demi-heure. Puis j'ai mis un jeton dans un distributeur automatique et j'ai d'abord tiré une tablette de *chewing gum* et ensuite une sucette, avec un autre jeton.

Il était midi moins le quart, et papa nous a dit de le suivre. Il espérait arriver au restaurant dans les premiers et se faire donner une table près du balcon d'où l'on voit si bien la mer, mais il y en avait déjà beaucoup d'autres qui avaient eu cette idée-là avant lui. Et on n'a pu s'installer qu'au milieu de la salle et, en fait de mer, on ne voyait pas grand-chose.

Il n'y avait pas de soupe de poissons, et maman faisait la tête. Elle a dû se contenter du traditionnel poulet rôti qui n'a jamais aucun goût. Papa, lui, il a mangé du bout des dents, en tendant le cou de temps en temps pour essayer de voir la mer. Et il n'arrêtait pas de marmonner : « Bien sûr, » qu'il disait, « quand on a un canot à moteur, on file au large et on fait ce qu'on veut. On se baigne, on pêche, on prend des bains de soleil, on est tranquille, et les autres ne vous cassent pas les pieds. »

Alors maman a proposé de louer une barque, mais elles étaient déjà toutes retenues depuis quinze jours. Si bien que papa a dit : « Allons dans la pinède. Il y a un bassin tout plein de poissons et on pourra pêcher, moyennant un léger supplément, sans risquer d'attraper un coup de soleil. »

A deux heures, on était déjà rhabillés. La voiture était restée en plein soleil et, une fois dedans, on transpirait ferme même avec les vitres baissées. Heureusement, à cette heure-là, il n'y avait pas beaucoup de trafic, et on est arrivés à la pinède en un rien de temps.

A force de tourner en rond, papa a fini par dénicher un petit coin bien tranquille où il n'y avait pas trop de monde, tant et si bien qu'on a pu s'y caser tous les trois sur un bout de terre de

vingt mètres carrés. Maman s'est allongée sur le petit matelas en caoutchouc et elle a allumé la télé portative. Papa a essayé de dormir. Moi, vu que je me barbais, je suis allé faire un tour, mais sans trop m'éloigner ni me mêler aux autres gosses.

Il n'y a pas à dire, la pinède est très chouette avec ses arbres tous pareils et puis, par terre, ce tapis mœlleux d'aiguilles de pin qu'on dirait des compas. Pourtant, papa dit qu'elle était encore mieux il y a une vingtaine d'années, quand les pins étaient de vrais pins. Mais ils ont attrapé une sale maladie, et il a fallu les abattre et les remplacer par des pins artificiels. Moi, je vois pas de différence. Sauf que ceux en plastique sont rudement plus beaux et plus brillants, et puis leurs aiguilles piquent pas.

Vers trois heures et demie, papa a sorti les cannes à pêche et on est allés au bassin. Il y avait tellement de monde et on était si serrés qu'on se touchait les coudes. Mais, avec un peu de patience, on arrivait tout de même à lancer son fil.

Papa a d'abord amorcé avec du pain, puis avec du *pop corn*. Rien à faire. Sûrement que son appât n'était pas bien mis parce que, quand papa remontait sa ligne, il ne restait jamais rien au bout de l'hameçon.

Une espèce d'employé, avec une combinaison rouge et une plaque d'argent sur sa casquette, s'est approché : « Mais, monsieur, » qu'il a dit, « comment que vous voulez que les poissons mordent si vous ne mettez pas d'asticot ? »

Il a soulevé le couvercle d'une boîte qu'il portait en bandoulière, il a glissé sa main dedans et en a sorti un petit asticot qui faisait bien six centimètres. « Voilà, » qu'il a dit, « ça, c'est de l'appât ! Il faut l'enfiler soigneusement sur l'hameçon en en laissant pendre un petit bout, et le poisson mord tout de suite. »

L'asticot se balançait de droite et de gauche comme un essuie-glace. « Non mais, » qu'il a dit papa, « vous êtes pas fou, je vais pas toucher cette saleté, ça me dégoûte ! »

Alors, en fin de compte, c'est l'employé qui a enfilé le ver sur l'hameçon. Papa a mis la main à la poche et lui a donné la pièce.

Et le poisson a vraiment mordu en un rien de temps. Il y a bien eu un peu de pagaille parce que la ligne s'était prise dans celle du monsieur d'à côté. Celui-ci avait du reste poussé un grand cri et il ne tenait plus en place parce qu'il croyait que le poisson était à lui, mais, quand on a démêlé les deux lignes et qu'il a vu que le poisson était à papa, il est devenu tout violet de colère et il est allé s'installer un peu plus loin.

Quand elle nous a vus revenir avec le poisson, maman était drôlement contente. Elle nous a dit qu'on était des as et elle a éteint la télé. Papa, lui, il farfouillait dans la mallette aux casse-croûte, et il en a sorti le couteau-décapsuleur. Puis il a ouvert le ventre du poisson, mais, quand il s'est agi d'ôter les boyaux, il a fait la grimace. A la fin des fins, il l'a soigneusement nettoyé avec une cuiller et il l'a rincé avec de l'eau minérale.

« Maintenant, » qu'il a dit, « on va faire du feu et vous allez voir ce que vous allez voir ! » Maman n'en revenait pas : « Du feu ? Pourquoi donc ?... » « Pour faire griller le poisson, » qu'il a répondu papa. « On va le faire cuire nature, comme les anciens. »

Nature ! Il disait ça de temps en temps, mais c'est un mot que je comprends pas bien. « Ah ! la nature, la nature ! » et il se frottait les mains, papa. « La nature, les aliments naturels, le grand air, il n'y a que ça de vrai ! » Et le voilà qui se lance et qui se met à nous reparler des anciens qui s'habillaient avec des peaux de lion et qui avaient un arc et des flèches. Maman rigolait : « Du feu ? Avec quoi tu vas l'allumer, mon pauvre Ernesto ? » Elle disait ça parce qu'il n'y avait pas un seul morceau de bois dans toute la pinède. Alors, il m'est venu une idée : je suis allé fouiller dans une corbeille à ordures. Et quand j'ai eu ramassé une trentaine de bâtonnets d'esquimaux, j'ai couru tout content les apporter à papa. Rien à faire ! Bien sûr, c'est pas facile d'allumer du feu, mais papa se décourageait pas : il mettait du papier et il soufflait dessus. Il avait les yeux tout rouges et il pleurait. Mais les flammes voulaient rien savoir, et il n'y avait rien que de la fumée et ça puait. « Ne sois donc pas ridicule, Ernesto ! » qu'elle a dit maman, et elle est retournée à sa télé. Alors papa s'est mis en colère, il t'a attrapé le poisson par la queue et il te l'a balancé, fallait voir !

On a cassé la croûte avec des petites boîtes de conserves. Papa s'est allongé pour fumer une cigarette. J'ai mis un jeton dans un distributeur automatique et je me suis mis à mâcher du *chewing gum* ; et puis, quand il n'a plus eu de goût, j'ai mis un autre jeton. Les distributeurs étaient à portée de la main ; il y en avait un sur chaque arbre.

Maman commençait à en avoir assez. Elle n'arrêtait pas de

changer de chaîne. Il y avait déjà pas mal de gens qui se préparaient à rentrer. Alors, nous aussi, on a replié notre petite table, nos chaises et tout le barda. Et on a casé tout ça dans notre voiture qui, comme dit papa, est tout de même une belle voiture, vu qu'il est toujours à la briquer au petit poil et qu'il ne force jamais sur le champignon, comme tout un tas de types qui laissent jamais souffler le moteur.

Il nous a fallu une heure et demie pour faire les deux kilomètres qui nous séparaient de l'autoroute. Moi, j'étais à l'arrière, au milieu des bagages, et j'ai mangé trois tablettes de *chewing gum* en cachette — parce que papa dit que c'est de la cochonnerie. Maman tenait la télé allumée sur ses genoux.

J'ai compté soixante-cinq collisions et tamponnements pendant notre trajet de retour. Quand on a quitté l'autoroute, il faisait presque nuit. Papa voulait prendre par les boulevards extérieurs, mais ils étaient bloqués. Et on a dû traverser tout Rome en première et en seconde pour rentrer chez nous.

Il n'était pas loin de dix heures quand on est arrivés. « J'ai pas faim, » qu'elle a dit maman. Papa et moi, au contraire, on a mangé du *corned-beef* et une pleine boîte de « Maxitendres », les fameux petits pois au naturel, que c'est ceux où il y a le plus de vitamines. On a toujours besoin de petits pois chez soi, comme dit la radio. Après ça, papa a voulu prendre les dernières nouvelles sportives parce qu'il avait parié sur les matches de foot. « C'est pas encore pour cette fois-ci, » qu'il a dit, et il a déchiré son bulletin. Maman a un peu regardé le combat Gargiulo-Palmer, offert par les produits d'entretien Vivarelli & Nicholson, mais comme elle aime pas tellement la boxe, maman — elle préfère le « Quitte ou double » et les feuilletons historiques — elle est allée remettre la chambre en ordre, et puis aussi la cuisine et la salle de bains, pour que les Anceschi n'aient pas de raisons de rouspéter. Maman tient beaucoup à tout ça, elle. On peut pas en dire autant de nos colocataires : ils nettoient pas souvent la maison. Ils laissent tout traîner partout ; une fois, même, on a trouvé un gros bouchon de cheveux dans le lavabo et jusqu'à des épluchures de pommes et des croûtes de fromage sous la table de la salle à manger. Maman, non. Elle fait toujours bien attention à tout nettoyer et à tout remettre en place dans nos armoires personnelles, et elle le fait exprès pour leur donner une leçon et leur apprendre à vivre. Mais papa, lui, il est pas d'accord. Il dit que, si les Anceschi continuent comme ça, il va les signaler

et qu'on les expulsera parce que le règlement est formel et qu'il lui donne raison, à papa.

Il a aussi raison, papa, quand il dit que c'est au gouvernement de s'occuper de la crise du logement. Et même quand il dit qu'à ce train-là, cette histoire d'une semaine sur deux ça suffit plus et que ce sera bientôt une semaine sur trois, et peut-être même sur quatre, et qu'ils finiront bien par nous donner des tickets pas seulement pour rouler, pas seulement pour le ciné et les balades à la campagne, mais aussi pour aller faire pipi et pour se moucher le nez. C'est une vraie dégoûtation, qu'il dit papa, et qu'on est trop nombreux, et qu'il y a trop de gens qui pensent qu'à eux, et que c'est pour ça qu'on vit comme on vit : rien qu'une semaine sur deux. Mais là, je trouve qu'il exagère un peu. C'est vrai, moi, l'hypno-léthargie, j'aime bien ça. Et puis la semaine passe en un rien de temps.

Alors, à minuit, quand on a donné l'hypno-courant, j'ai pas traîné. D'autant que j'ai bien vu que papa et maman voulaient rester tout seuls. J'ai rangé toutes mes affaires, j'ai enfilé mon pyjama et, au lieu d'aller me coucher dans mon lit ordinaire — que je cède pour la semaine à la petite Anceschi — j'ai ouvert l'armoire murale où il y a tous les *sleeping-boxes,* les nôtres et les trois des Anceschi. J'ai fait ma prière, et maman m'a donné mon long baiser de fin de semaine. Et puis je me suis mis mon hypno-bonnet et j'ai poussé le bouton. Je me suis endormi tout de suite.

Traduit par Roland Stragliati.
Titre original : Racconto del 2000 : Domenica romana.

ALAIN MARK

Le caillou

Les béquilles et **La machine** (n°s 127 et 141), deux contes insolites au ton kafkaïen matiné d'humour noir, avaient marqué les débuts d'Alain Mark dans **Fiction**. Ce jeune auteur écrit peu et seulement, semble-t-il, quand il a quelque chose à dire. Une fois de plus, en quelques pages, il réunit dans **Le caillou** une série de notations qui sont autant de symboles précis sur la vie, la mort et le destin.

« Vous devriez la peindre en jaune ! » fit quelqu'un qui passait.

L'homme à qui l'on s'adressait ainsi releva la tête. Il était assis sur le bord du trottoir et avait posé son caillou à côté de lui. Il transpirait. C'était un homme comme on en voit dans les foules, un autre. Le caillou était un très gros caillou, la moitié de lui.

— « De quoi parlez-vous ? » demanda-t-il enfin en essuyant la sueur qui lui coulait dans les yeux.

— « De votre pierre, évidemment ! »

— « Ce n'est pas une pierre, c'est un caillou. »

— « Eh bien, vous devriez le peindre en jaune ! »

D'habitude les gens passaient sans remarquer son caillou, ou bien ils faisaient semblant, c'était pareil.

— « Pourquoi en jaune ? »

Le passant lui désigna une affiche, sur le mur, derrière eux. Elle représentait un homme qui marchait en portant devant lui, dans ses mains, un gros caillou jaune. Il se leva et s'approcha de l'affiche. « C'est étrange, » dit-il, « je ne l'avais encore jamais remarquée... »

— « Ce n'est pourtant pas tout nouveau ! » fit le passant en s'éloignant.

— « Pas tout nouveau ? » répéta l'homme plusieurs fois dans sa tête. Il ramassa son caillou et revint se planter devant l'affiche. « Ce pourrait être un miroir, mais ce n'est pas un miroir... »

pensa-t-il. Il hocha la tête. « C'est à cause de la couleur ! » Il caressa d'une main le caillou de l'affiche, puis le sien. « C'est vrai, » décida-t-il, « un caillou comme ça, c'est fait pour être jaune. »

Il le peignit en jaune.

Pendant plusieurs jours il continua comme avant de le transporter à travers les rues de la ville. Mais ce n'était plus comme avant. Il était devenu plus lourd. Les gens le bousculaient comme s'ils le remarquaient encore moins. « C'est à cause de la couleur ! » pensa-t-il. Quand il le posait quelque part il avait peur de le regarder. « Il ne ressemble plus à rien ! » décida-t-il.

Il se mit à le décaper.

Maintenant il se souvenait. C'était il y avait longtemps, le caillou alors était plus facile à porter, il ne se posait pas de questions, il ne cherchait pas, il marchait seulement. Il avait rencontré une affiche qui montrait un homme assis sur une pierre rouge. Déjà alors il l'avait peint en rouge.

« On oublie... » constata-t-il en grattant les dernières traces de peinture jaune.

Son caillou était redevenu son caillou.

— « Moi aussi je le préfère comme ça ! » fit une voix derrière lui.

Il se retourna et sourit à la fille.

— « N'est-ce pas ? » fit-il.

Elle s'approcha et essaya de soulever la pierre. « Ce que c'est lourd ! A quoi ça sert ? »

Il la regarda avec étonnement. « Mais... à rien ! Ce n'est pas fait pour servir à quoi que ce soit ! »

— « Alors, c'est un symbole ? »

Il éclata de rire. « Non ! C'est un caillou ! Seulement un caillou ! »

— « Vous vivez avec ? » demanda-t-elle.

— « Pourquoi me posez-vous cette question ? » fit-il en redevenant sérieux. « Ce n'est pas important pour vous ! »

Elle réfléchit un moment. « Je ne sais pas... » fit-elle simplement.

Il haussa les épaules, puis se mit à la regarder longuement.

— « Cela ne vous étonne pas, ce caillou ? » demanda-t-il enfin.

Elle fit non de la tête.

« Pourquoi ? » insista-t-il.

— « C'est à cause des affiches, peut-être... Seulement, je croyais que ça n'existait que sur les affiches. »

De nouveau il la regarda. Il hésitait. Soudain il se mit à parler. Il parla longtemps. Il lui expliqua comment il le transportait de place en place à travers la ville. Il lui raconta sa fatigue. Il lui dit sa solitude. « Mais je sais qu'un jour je trouverai la brèche, alors, tout cela aura eu un sens. »

— « La brèche ? »

— « Oui, celle d'où ce caillou a été arraché. »

Devant son air étonné il expliqua : « Parce qu'il est écrit : et un jour les cailloux retrouveront leur place. »

— « C'est difficile ? »

Il hocha la tête. « Quelquefois, j'ai cru, j'étais très près de trouver. Toujours il y avait quelque chose qui n'allait pas. Ou bien l'emplacement était trop grand, ou bien, quand les mesures correspondaient exactement, le caillou, lui, ne correspondait pas à l'emplacement. Je n'ai jamais compris pourquoi. Peut-être est-ce que je me trompe dans mes calculs. Peut-être les mesures ne servent-elles à rien. Ce n'est qu'ensuite que je m'en aperçois. Alors il faut que je le retire du trou où je l'ai coincé. C'est difficile... oui... c'est difficile ! » Il semblait regarder au-delà d'elle en lui parlant. « Continuer... Recommencer ailleurs... C'est difficile aussi. Quelquefois on me chasse. Les gens ne comprennent pas ! »

— « Oui... » murmura-t-elle gravement. Et très vite elle ajouta : « Laissez-moi venir avec vous ! Je vous aiderai. J'irai où vous irez. Vous voulez bien ? »

Au début elle mit à leur recherche une ardeur plus grande qu'il n'en avait jamais eue. Il lui semblait qu'il n'avait jamais rien fait avant de la rencontrer. « C'est maintenant que tout commence ! » lui disait-il.

Pendant longtemps on les aperçut dans les rues de la ville. Dans les premiers temps il avait continué de porter seul le caillou. Ensuite elle l'avait aidé. Ils allaient, de jardin public en terrain vague, de terrain vague en chantier. Plus tard elle avait commencé à lui parler de sa fatigue. Elle lui disait : « Arrêtons-nous ! Je n'en peux plus ! » Elle semblait épuisée, trébuchait à chaque pas. « Je vais tomber si l'on continue... » l'avertissait-elle.

— « Mais non ! C'est une idée ! » répliquait-il.

Elle continuait.

Sur leur passage les gens disaient : « Si c'est pas malheureux, cette pauvre femme ! »

Lui se tournait vers elle et s'exclamait : « Tu vois, ils ne comprennent rien... »

Elle se redressait, essayait de sourire et répliquait en écho : « Non, ils ne comprennent rien... »

Un jour, c'était sur un chantier désert, le soir tombait, on avait déjà allumé des lumières dans les rues, elle trébucha et ne se releva pas.

— « Regarde ! » s'exclama-t-il soudain en se précipitant vers la tache sombre d'un trou du terrain. Il en prit les mesures. « Viens m'aider, je crois que nous avons enfin trouvé ! » s'écria-t-il en se redressant.

Elle ne répondit pas. Elle était allongée sur le sol, les yeux ouverts sur le ciel. Il haussa les épaules et roula seul le caillou dans le trou. Il s'était encore trompé. Un long moment il contempla, découragé, la pierre à moitié enfouie.

« On continue ! » décida-t-il enfin.

Comme elle ne répondait pas, il s'approcha d'elle.

Il la traîna jusqu'au pied d'une grue qui s'élevait près de là et l'appuya contre l'un des piliers de fer. Ses yeux grands ouverts continuaient de regarder droit devant elle.

« Ce sera plus difficile maintenant... » pensa-t-il en s'éloignant.

Ce fut plus difficile. « C'est parce que je suis fatigué... » Les trous devenaient plus rares. Ou bien il ne les voyait plus. Parfois il oubliait de les chercher.

« Cela n'a aucun sens ! » décida-t-il un jour. Il abandonna le caillou. Pendant quelque temps il erra désemparé, de rue en rue. Puis, sur un mur, il découvrit à nouveau une affiche qui montrait un homme chargé d'une pierre. Il revint chercher le caillou. Mais c'était comme s'il n'y croyait plus. « Peut-être ce que je cherche n'existe-t-il pas dans cette ville. Il faut aller ailleurs... » Il marchait en répétant à voix haute : « Aller ailleurs... » Mais le caillou était trop lourd. Quelquefois il devenait si lourd qu'il pouvait à peine le soulever.

Il chercha de l'aide.

— « Vous ne croyez tout de même pas que je vais charger dans mon taxi cette chose qui est grande comme vous ! » lui répondit-on.

— « Grande comme moi ? » Depuis tant de temps, il avait même oublié de regarder le caillou.

— « Et puis c'est quoi ? » demanda le chauffeur.

— « Un caillou. »

Le chauffeur consulta son livre et secoua la tête. « D'ailleurs, je n'ai pas le droit, ce n'est pas marqué. Voyez vous-même ! » fit-il en lui désignant une page. « Rien à faire ! » Devant l'air épuisé de l'homme il hésita un moment, puis dit soudain : « Après tout, votre caillou, ce n'est qu'une pierre... » Il feuilleta son livre et s'arrêta à une page. « Tenez ! Là ! Les pierres, j'ai le droit de les transporter. »

— « Non, ce n'est pas une pierre, c'est un caillou. »

— « Comme vous voulez ! » fit le chauffeur.

Longtemps après, c'était dans une forêt à côté de la ville, il avait déposé le caillou au pied d'un arbre, et il pensa soudain : « Peut-être n'existe-t-il aucun trou au monde, peut-être est-ce à moi de le faire. »

Et il se mit à creuser.

— « Qu'est-ce que vous faites ? » le surprit une voix d'enfant.

— « Tu vois, » répondit-il, « je creuse un trou. »

— « Pourquoi faire ? »

— « Pour enterrer mon caillou. »

— « Il est à vous ? »

L'homme hocha la tête et continua de creuser.

« Vous l'avez apporté ici tout seul ? »

L'homme hocha de nouveau la tête.

« Avec vos mains ? »

Il s'arrêta de creuser. « Tu m'en poses des questions ! » fit-il d'un ton amusé.

— « De toute façon ce n'est pas vous ! » décréta l'enfant.

— « Ce n'est pas moi qui ? »

— « Le monsieur de l'affiche qui est devant chez moi. »

— « L'affiche... » répéta l'homme. Et il ajouta : « C'est peut-être moi quand même. »

L'enfant secoua la tête. « Sûrement pas ! Le monsieur, lui, il est jeune. Et puis son caillou, il n'est pas plus grand que lui ! » Il réfléchit et ajouta d'un ton définitif : « Et puis ce n'est pas vous, parce que le monsieur, lui, son caillou, il est vert. »

— « Vert ! » L'homme haussa les épaules et se remit à creuser.

— « Moi, j'aimerais bien en avoir un comme ça à moi. Je ne l'enterrerais pas, ça non ! »

L'homme se baissa, ramassa un caillou au fond du trou et l'offrit à l'enfant.

— « Oh ! mais ça c'est un tout petit caillou ! »

— « Il peut grandir. »

L'enfant éclata de rire. « Ce n'est pas comme les arbres, les cailloux, ça ne pousse pas ! »

— « Non... » fit l'homme comme pour lui-même. « D'habitude ça ne pousse pas... mais quelquefois, ça pousse... » ajouta-t-il avec tristesse. Et il reprit son travail.

— « C'est vrai ? Alors je le garde ! »

L'homme releva brusquement la tête. « Non, attends ! Ce n'est pas vrai. Rends-le-moi ! »

— « Vous me l'avez donné, il est à moi ! » lui reprocha l'enfant. Et il partit en courant.

L'homme le suivit des yeux, l'air anxieux. L'enfant jouait à lancer le caillou au-dessus de sa tête et à le rattraper. Soudain il le jeta dans un fourré et s'éloigna sans plus s'en préoccuper. L'homme sourit et se remit tranquillement à creuser.

Le soleil disparaîtrait bientôt. Il ferait nuit. « C'est bien que la nuit commence... » pensa-t-il. Tout redeviendrait silencieux après l'heure des oiseaux. Il s'allongea au fond du trou et écouta un moment le chant tendu qui venait des branches.

— « Maintenant le monde va être parfait, » dit-il à voix haute.

Et il fit basculer le caillou par-dessus lui.

Un roman de

JOHN CHRISTOPHER

Le petit peuple

2ème partie

RESUME

Pour passer des vacances dans la solitude, rien de mieux que le château de Killabeg, vieux manoir transformé en hôtel, au cœur des marais du même nom, à peu de distance de la côte ouest de l'Irlande. Stefan Morwitz, commerçant allemand heureux en affaires, fils d'un ancien nazi exécuté comme criminel de guerre, s'y est rendu en compagnie de sa femme Hanni, dont la mère était juive. Waring et Helen Selkirk, couple amécain que déchire une haine mutuelle, y séjournent également avec leur fille, la jeune Cherry. La propriétaire, Bridget Chauncey, une Anglaise, a hérité quelques mois plus tôt, de façon tout à fait inattendue, ce domaine que lui avait légué un cousin irlandais qu'elle ne connaissait pas. Les autres pensionnaires du château sont le fiancé de Bridget, Daniel Gillow, notaire londonien, et Mat O'Hanlon qui exerce la même profession à Dublin. Ce dernier s'est également senti attiré par Bridget mais, déçu dans son espoir, s'est rabattu sur la dive bouteille. Puis, à sa grande surprise, la petite Cherry se prend d'affection pour lui et se jette en toute candeur dans ses bras.

En prenant possession du château, Bridget avait fait une étrange découverte : il y avait dans la vieille tour une pièce fermée à clé transformée en une sorte d'atelier et recélant toute une série de fantastiques maisons de poupées. Et, le jour même de son arrivée, Waring Selkirk a cru apercevoir de sa fenêtre une créature minuscule errant au clair de lune. L'Irlande est la terre d'élection du " petit peuple " des légendes et des contes de fées — et bien que personne, y compris l'intéressé luimême, ne croie à la réalité de cette vision, les hôtes du château commencent à se poser des questions.

Un matin, Daniel, cet Anglais flegmatique qui n'a pas pour deux sous d'imagination, découvre au pied de la tour l'empreinte d'une sandale de cinq centimètres de long. Par ailleurs, des objets disparaissent, dans la cuisine en particulier : des aliments, des bougies, un canif — tous objets permettant de survivre dans un monde de géants.

Près de l'empreinte, il y avait un trou menant à l'intérieur de la tour. Et un morceau de fil vert coincé dans une fissure. On entreprend de fouiller les souterrains, en partie inondés par les infiltrations en provenance du lac voisin. Stefan trouve parmi toute une masse de papiers

un journal intime rédigé en allemand et l'expédition tombe sur un reste de bougie. Est-ce un réverbère à l'usage des lilliputiens ?

Il se passe quelque chose... Mais quoi ? Peut-être s'agit-il d'une mystification ? D'une opération publicitaire destinée à attirer le touriste ? On décide d'établir une surveillance nocturne, plus pour se distraire, d'ailleurs, que dans l'espoir de découvrir vraiment des phénomènes hors du commun. Dans l'obscurité où ils sont plongés, les guetteurs entendent des bruits venant de détritus entassés contre le mur qui sépare la maison de la tour. Daniel allume sa torche électrique et voit deux hommes miniatures s'engouffrer à l'intérieur du trou d'où ils sont sortis. A peine Daniel et ses amis ont-ils ainsi mis la main sur des membres du petit peuple que ceux-ci leur échappent. Mais tous n'ont pas disparu.

Une femme minuscule est debout dans l'encoignure du mur, comme acculée. Ils s'avancent vers elle, s'attendant à ce qu'elle essaye de s'enfuir. Mais elle reste immobile et muette, ses yeux braqués sur les géants qui approchent...

9

SON sommeil était si profond que la lumière ne le réveilla pas. Il fallut qu'il lui secoua l'épaule, doucement mais avec résolution, décidé qu'il était à ce qu'elle revienne à la conscience. Elle entrouvrit un œil qui manifesta son mécontentement en irradiant une douleur cuisante dans son crâne et elle reconnut Daniel penché au-dessus d'elle. Sur le moment, elle le détesta. Elle roula sur elle-même et enfouit sa tête sous les draps pour ne plus le voir.

— « Va-t-en ! Je t'en prie... Va-t-en ! »

— « Non, » répondit Daniel. « Réveille-toi, chérie. C'est important. »

— « Pas pour moi. »

— « Je te répète que c'est important... crois-moi. »

Elle se rendit compte avec rage que, maintenant, elle était bel et bien réveillée. Elle se redressa brusquement et foudroya le jeune homme d'un regard quelque peu vacillant. La lumière lui était encore pénible mais sa vision se faisait plus nette.

— « A présent, tu vas m'écouter, » fit-elle. « Je t'ai dit que j'avais besoin d'une nuit de repos. Ce n'étaient pas des paroles en l'air. Il n'est en aucun cas question que tu entres dans ce lit et si tu persistes à vouloir jouer les gorilles, son accès te sera définitivement interdit. Maintenant, tu peux regagner ta chambre, et en vitesse... »

— « Tu es délicieuse, » murmura Daniel.

Elle ramena le drap sur sa gorge — mieux vaut tard que jamais. « Je n'ai pas du tout le sentiment d'être délicieuse. Je sens que je suis livide à faire peur. Si tu avais tant soit peu de considération pour moi, tu comprendrais que... »

— « Chérie, je ne suis pas en train d'essayer de te débaucher. Cela aussi, c'est important mais ça peut attendre. Nous en avons capturé une. »

— « Une quoi ? »

— « Une fée. »

Bridget exhala un profond soupir. « Seigneur ! Une honnête flambée de lubricité, on peut lui trouver une excuse. Mais me réveiller au beau milieu de la nuit pour faire une bonne blague, cela dépasse tout ! » Elle le dévisagea. « Est-ce que tu es fou ? Ou ivre ? »

— « Il y en avait trois. Ils sont sortis d'un tas de détritus dans la cave. Il y a un trou dans le mur, un trou qui communique avec la tour. Ils doivent se servir de ce tunnel depuis quelque temps en s'arrangeant pour que les déchets en masquent l'entrée. Deux d'entre eux ont réussi à s'enfuir à temps mais la troisième s'était sans doute aventurée trop loin à moins qu'elle ne soit partie dans la mauvaise direction quand l'alerte a été donnée. Nous l'avons faite prisonnière. Elle est tout à fait docile. »

— « Elle ? »

Daniel avait l'expression qu'il arborait quand il étudiait une affaire particulièrement importante et embrouillée, à l'étude. Cet air absorbé avait été l'une des premières choses qui avait attiré Bridget. Elle se rendit compte, non sans inquiétude, que son fiancé était tout à fait sérieux, qu'il parlait de quelque chose qui avait réellement eu lieu, ici même.

— « Quelle taille a-t-elle ? » demanda-t-elle doucement.

— « Une trentaine de centimètres. A peine. »

— « Et... à quoi ressemble-t-elle ? »

— « Viens voir. » Daniel alla décrocher le peignoir de Bridget. « Tu ferais mieux d'enfiler ça. »

En entrant dans la bibliothèque, elle entendit le rire d'Helen et, méfiante, se demanda si son hypothèse première n'était pas la bonne, s'il ne s'agissait pas d'une farce imbécile autant qu'impar-

donnable. Ils étaient tous debout devant le billard, lui tournant le dos, et elle ne pouvait voir ce qu'ils regardaient. Enfin, Mat s'aperçut de sa présence et se déplaça. Alors, Bridget vit.

La petite créature, qui n'était pas plus grande qu'une poupée, se tenait presque au centre du tapis vert, la tête baissée, les bras ballants. Elle était vêtue — c'était grotesque ! — de la traditionnelle robe verte des paysannes irlandaises. Elle n'avait ni coiffure ni bas et était chaussée de sandales qu'une bande de tissu, également vert, maintenait à la hauteur du cou-de-pied et dont la semelle paraissait faite de corde. Mais ce n'était pas de la corde : c'était de la minuscule ficelle. Naturellement.

— « Avez-vous obtenu quelque chose d'elle ? » s'enquit Daniel.

Ce fut Stefan qui répondit :

— « Pas un mot. Elle se refuse à parler. »

— « Elle en est peut-être incapable, » dit Helen. « Qui sait si elle n'est pas sourde ? »

— « Je les ai entendus échanger des murmures, en bas, » rétorqua le jeune homme, « mais j'ignore s'ils s'exprimaient en anglais ou dans une autre langue. »

— « Elle doit être folle de peur, la pauvre, » dit Cherry avec douceur. « Elle est toute tremblante. »

Effectivement, un frisson secouait de temps en temps les épaules de la petite créature qui pliait le dos. Sa chevelure d'un noir de jais était tressée en une double natte qui flottait en partie sur ses omoplates et en partie sur sa poitrine. Bridget se demanda quel âge elle avait. Mais peut-être la notion d'âge n'avait-elle aucun sens. Son visage n'avait pas la rondeur enfantine et ses traits étaient ceux d'une femme jeune, presque belle. Mais c'était une beauté imparfaite : le nez n'était pas idéalement rectiligne et il y avait encore autre chose qui détonait. Au bout d'un moment, Bridget sut ce que c'était : la tête de la « fée », si petite fût-elle, était disproportionnée par rapport au corps. Elle aurait dû être moins volumineuse. Une jeune femme ayant tout juste franchi le seuil de l'adolescence ? Mais ses seins étaient pratiquement inexistants. Sa silhouette gardait en tout cas la pureté de ligne de l'enfance.

— « D'abord pourquoi voulez-vous qu'elle connaisse l'anglais ? » s'écria Helen. « Il est probable qu'elle parle le gaélique. Mat, vous devriez essayer de l'interroger. »

Il fallut que Cherry appuie la requête de sa mère : Mat n'avait pas l'air décidé. Enfin, il prononça rapidement quelques mots en

dialecte erse mais la « farfadette » ne parut même pas l'entendre.

— « Qu'est-ce que vous lui avez dit ? »

— « Rien de spécial. Je lui ai simplement demandé si elle comprenait, » répondit l'Irlandais avec embarras.

Daniel, se penchant et repliant le doigt, tapa sèchement sur la table. La minuscule créature sursauta, tourna vivement la tête en direction du bruit, puis retomba dans sa prostration.

— « En tout cas, elle n'est pas sourde. »

— « Est-ce que les autres étaient comme elle ? » s'informa Bridget.

— « Non. C'étaient des hommes. Habillés en vert, eux aussi. » Il y avait de l'étonnement dans le ton de Daniel. « C'est la raison pour laquelle on a le sentiment d'une mise en scène organisée à notre intention. Evidemment, c'est une hypothèse absurde. Alors ? Des phénomènes de cirque qui se sont échappés ? Mais ce n'est pas une naine : c'est bel et bien une femme miniature. »

— « Non, ce n'est pas une naine, » renchérit Waring. « Elle est trop bien proportionnée. De temps en temps, on trouve des pygmées mais jamais rien d'aussi petit que cela. Comment s'appelait celui qui était à la cour de Charles II ? Tom Pouce, je crois. Il se battait en duel. Mais, pour autant que je m'en souvienne, il mesurait dans les quatre-vingt-dix centimètres. »

— « Et il y en avait trois, » fit rêveusement Daniel.

— « L'explication s'impose, non ? » s'exclama Helen avec une touche d'agacement. « On trouve partout des légendes relatives au petit peuple. Et pas seulement ici, en Irlande, mais dans toute l'Europe. Eh bien, ces légendes sont véridiques, nous en avons la preuve vivante sous les yeux. Vous n'allez quand même pas nier le témoignage de vos sens ! »

— « Il ne s'agit pas de croire ou de ne pas croire : il s'agit d'être lucide, » dit Waring. « Bon... elle est là et elle est réelle. Je l'admets. Mais pourquoi ? Et comment ? Le petit peuple ? C'est comme si l'on avait un gnome sur la table de dissection ! »

Helen avait parlé d'une voix forte et, en réponse, Waring avait haussé le ton. Des dieux tonnants se lançant réciproquement des insultes tels des éclairs d'un bout à l'autre de l'immensité céleste, voilà à peu près l'impression qu'ils devaient donner, songea Bridget. Comme elle se demandait comment elle pourrait dire cela avec tact, Cherry tendit les bras au-dessus du tapis vert et soule-

va doucement la petite créature qu'elle nicha de son mieux au creux de son coude. La petite créature, qui s'était raidie, ferma les yeux. Bridget constata qu'elle tremblait plus fort.

— « A ta place, je ferais attention, » dit Waring à sa fille. Son timbre était à nouveau normal.

— « Attention à quoi ? »

— « Elle risque de mordre ou de griffer. »

— « Je ne crois pas. »

— « Méfie-toi quand même. »

Du bout du doigt, Cherry caressa avec des gestes délicats la femme miniature. Celle-ci ne résista pas mais elle ne se détendait pas non plus. Et elle continuait de frissonner.

— « N'est-elle pas adorable ? » murmura la jeune Américaine. « N'aie pas peur, ma mignonne. Personne ne te fera de mal. Tu vas être très bien. »

Tout le monde observait en silence. Enfin, Stefan laissa tomber dans un soupir, presque comme si c'était à lui-même qu'il s'adressait : « *Sie ist so schön. Wie eine Puppe.* »

Alors la petite femme ouvrit les yeux — des yeux noisette aux longs cils noirs — et elle parla d'une voix à la fois menue et aiguë. Bridget ne put saisir un seul mot mais elle tressaillit : elle savait quelle était cette langue. Elle se tourna vers Stefan. « C'est... »

La stupéfaction de Morwitz était le reflet magnifié de son propre ébahissement.

— « Oui, » fit-il lentement. « Elle parle allemand. »

— « Qu'a-t-elle dit ? » demanda Daniel avec impatience.

— « Je n'en sais rien. Elle a un débit si rapide et un timbre si haut perché... Et puis c'était tellement déformé. »

Toujours dans les bras de Cherry, la femme miniature suivait Stefan du regard. Une expression de morne résignation se peignit sur ses traits, jusque-là tendus par l'attention. L'Allemand se pencha et prononça à nouveau quelques mots dans sa langue maternelle. Bridget devina qu'il demandait à la petite créature, dont la physionomie avait recouvré sa vivacité, de parler moins vite.

Et la conversation s'engagea. Helen fit mine de dire quelque chose mais, d'un geste, Stefan lui imposa silence. Le dialogue était indécis — chacun des deux interlocuteurs devait faire répéter l'autre, et souvent plus d'une fois — mais c'était néanmoins un dialogue. Au bout de quelques minutes, il s'interrompit.

— « Pouvez-vous nous apprendre quelque chose, maintenant ? » demanda Daniel.

Stefan secoua la tête. « Mes renseignements sont plutôt maigres. Ils vivent dans la tour. Ils y ont toujours vécu, prétend-elle. Ils sont sept. Cinq garçons et deux filles. »

— « Sept ! » s'exclama Waring. « Mais d'où viennent-ils ? Je veux dire... quels sont leurs ancêtres ? »

— « Comment s'appelle-t-elle ? » s'enquit Cherry.

Morwitz posa la question en articulant avec soin : « *Wie heissensie, kleines Fraulein ?* »

La réponse vint, dissyllabique et argentine :

— « *Greta.* »

— « Un nom charmant, » commenta Cherry.

— « Et allemand, lui aussi, » murmura Waring. « Nous ne sommes pas plus avancés. Interrogez-la sur ses congénères, Morwitz. Comment ont-ils échoué ici ? »

Stefan traduisit. Enfin, il dit à Waring :

— « Tout ce qu'elle sait, c'est qu'ils ont toujours habité dans la tour. Ils n'ont pas de parents. Ils connaissent seulement quelqu'un qu'elle nomme « le Grand » — *der Grosse.* »

— « Dans la tour, » répéta Daniel. « Mais ils n'ont peut-être pas toujours hanté les souterrains. La chambre du haut... Est-ce qu'ils ont habité dans les petites maisons ? »

Stefan fit une fois encore l'interprète.

— « Oui. Ils y ont vécu. »

— « Alors, *der Grosse...* »

Bridget interrompit Daniel : « Le cousin Seamus ! Il ne se contentait pas de s'amuser avec ses maisons de poupées. Il avait également des poupées vivantes. »

— « Mais pourquoi ont-ils déménagé ? » demanda Waring.

— « Facile à comprendre, » répliqua Daniel. « Je suppose que le cousin Seamus était pour eux une sorte de dieu en même temps qu'une espèce de père. C'est dans la pièce du haut qu'il a eu son attaque. Ils l'ont vu descendre l'escalier en se traînant sur le ventre et ça a dû leur causer un choc terrible. Ils n'ont pas voulu rester là où leur dieu avait été terrassé et se sont réfugiés dans l'obscurité des souterrains. »

— « Qui étaient peut-être bien l'endroit d'où ils étaient venus, en définitive, » ajouta Helen. « Il a dû y avoir jadis une race de petits hommes dont ces oubliettes étaient l'habitat. Interrogez-la

encore sur ses parents, Stefan. Peut-être n'a-t-elle pas compris la question. »

Morwitz traduisit et écouta attentivement la réponse.

— « Non, ils n'ont pas de parents. Et ils ont toujours habité dans la chambre où il y a les maisons de poupées. Aucun d'entre eux ne se rappelle une époque antérieure. »

— « C'est donc qu'ils ont été capturés en bas âge, » conclut Helen. « Pas forcément ici. Peut-être dans une autre partie de l'Irlande. »

— « Et on leur a appris l'allemand ? » protesta Mat.

— « Eh bien, c'est qu'ils viennent d'Allemagne ! Seamus les aura trouvés un jour à l'occasion d'un voyage. Dans la Forêt Noire, pourquoi pas ? Il y a aussi des régions très sauvages dans ce pays. »

Mat n'était pas d'accord avec cette hypothèse :

— « Le cousin Seamus était irlandais. Il n'a jamais fait allusion à un voyage en Allemagne en présence de mon père et il avait l'accent de Cork, un accent à couper au couteau. Pourquoi leur aurait-il appris l'allemand au lieu de l'anglais ? »

— « Une minute ! » fit Daniel. « Voilà ce qu'il faut lui demander, Stefan. Est-ce que *der Grosse* s'adressait à eux dans leur langue ? »

En réponse, Greta secoua la tête et sa natte balaya sa poitrine impubère. Elle dit quelque chose que Morwitz traduisit :

— « Non. Il leur parlait dans une langue étrange. Assez rarement : rien que pour leur donner des ordres. D'après les sonorités dont elle se souvient, je pense qu'il s'exprimait en anglais. »

— « Nous voilà revenus à notre point de départ, » laissa tomber Waring. « Ils ont toujours vécu dans la pièce aux maisons de poupées, ils n'ont pas de mère, pas de famille, et ils parlent allemand. »

— « Peut-être ment-elle, » suggéra Helen.

Cherry s'insurgea : « Pourquoi mentirait-elle ? »

— « Pour nous aiguiller sur une fausse piste. Au cas où ils seraient toute une tribu dans les souterrains. Ou dans les marais... je ne sais où. »

— « C'est ici que sont les maisons, » rétorqua Daniel. « La chambre de la tour ferme au verrou et il y a des barreaux aux fenêtres. Nous savons qui était *der Grosse*. Et elle parle allemand. Le seul point sur lequel elle pourrait mentir, c'est sur la question

de leurs parents, mais je ne vois pas pour quelle raison elle raconterait un mensonge. »

Chacun se plongea dans ses réflexions. Finalement, Helen rompit le silence pour demander :

— « Qu'allons-nous faire d'elle, maintenant ? »

C'était évidemment le problème qui se posait et Bridget savait qu'elle n'avait pas l'ombre d'une solution à lui apporter. L'événement était suffisamment stupéfiant en soi pour qu'il soit difficile d'en supputer les conséquences possibles.

— « Votre fortune est faite, Bridget, » déclara Waring.

— « Que voulez-vous dire ? »

— « Les gros titres à la une des journaux ! Les caméras de la télévision embouteillant la route... Le petit peuple de Killabeg ! »

— « Ah ! non. »

Le *non* avait fusé avec sécheresse.

Waring eut un sourire en coin. « Avant la capture de Greta, j'avais imaginé que c'était le projet que vous aviez échafaudé, Daniel et vous. Toutes mes excuses. »

— « Il va falloir adopter une attitude réaliste. » Bridget dévisagea Daniel qui s'empressa de poursuivre : « Je ne songe pas à exploiter cette histoire pour obtenir un pont d'or de la part des journaux. Mais la nouvelle va se répandre. »

— « Est-ce forcé ? »

— « Seamus a gardé le secret pendant des années et l'a emporté avec lui dans la tombe. Mais il vivait en ermite dans une chambre dont il était seul à avoir la clé. Veux-tu les enfermer à nouveau dans la tour ? »

— « Heu... non, bien sûr. »

— « Alors ? Il y a Mrs. Malone. Il y a Mary. Il y a les fournisseurs. Sans compter nos hôtes. Même si tous ceux qui sont ici présents n'en soufflent mot, que feront les prochains ? Et est-ce que nous nous tairons, les uns et les autres ? C'est beaucoup demander. »

— « Il est clair que nous devons les confier à des mains compétentes, » dit Waring.

— « C'est-à-dire ? »

— « A des hommes de science qui sauront s'occuper d'eux ct les traiter comme il convient. »

— « Des gens comme toi, n'est-ce pas ? », jeta Helen d'une voix cinglante, chargée de mépris, toute son hostilité revenue.

« Pour qu'on les mette en cage ou qu'on les loge dans des chambres d'observation pleines de glaces sans tain. Pour qu'on pèse leur nourriture et leurs excréments. Pour qu'on sache comment ils copulent et à quel rythme. On les radiographiera aux rayons X, on leur fera des prises de sang, on analysera leurs urines, ils auront droit à des ponctions lombaires. Et puis, ce seront les tests psychologiques. Le Stanford-Binet, le Rorschach. Regardez donc ces jolis petits tracés électro-encéphalographiques ! Et, derrière, l'honorable Waring Selkirk tirant les ficelles et réunissant le matériel nécessaire à sa grande thèse, la vraie, celle qui lui permettra d'avoir son nom flamboyant en lettres de feu sur les murs du Smithsonian Institute ! »

Waring considéra sa femme avec répulsion mais ce fut d'une voix douce qu'il répondit :

— « Ce ne sera pas aussi affreux que ça. Et penses-tu que le second terme de l'alternative soit préférable ? Autrement, que veux-tu qu'on fasse d'eux sinon des phénomènes de foire ? »

— « J'ai l'impression que vous faites tous les deux fausse route, » dit Mat.

Son regard était rivé sur Greta et sur Cherry qui tenait toujours la petite créature nichée dans le creux de son bras. Il avait encore bu. Son visage était rouge et ses traits s'étaient durcis. Il parlait avec une rage contenue qui attira l'attention de ses compagnons. Greta elle-même le regardait et Bridget se demandait quelles pensées s'agitaient derrière ce petit front délicat. Elle était si menue, si semblable à une marionnette, qu'il devenait de plus en plus malaisé de la considérer comme un être humain.

— « Ce ne sont pas des animaux, » reprit Mat. « Ce sont des êtres humains comme vous et moi. Ce qui signifie qu'ils ont des droits et des privilèges. Une fois inscrits sur les listes électorales, ils pourront voter Fine Gael ou Fianna Fail. Ou aller en Angleterre porter leurs suffrages aux travaillistes ou aux conservateurs. Voire en Allemagne fédérale où ils auront un éventail plus large. Mais ils n'auront pas besoin de voter parce qu'ils ont quelque chose à vendre. »

— « A vendre ? » s'étonna Bridget.

Il lui adressa un vif coup d'œil. « Oh ! Il ne s'agit pas de la marmite pleine d'écus d'or qui se transforment en feuilles mortes à l'instant où on l'achète ! Ce qu'ils ont à vendre ? Eux-mêmes. Tout ce qu'il leur faut, c'est un bon homme de loi, un impresario

et un secrétaire de presse. Alors, je leur garantis un million la première année et un accroissement régulier de leurs revenus les années suivantes. L'argent coulera à flots. Grâce à la télévision, aux magazines, à la publicité... Cent guinées pour ouvrir un bazar, mille pour que leurs photos et leurs noms figurent sur les paquets de lessive. Ensuite, ils pourront apprendre à jouer de la guitare et former un ensemble pop. Les Sept Nabots... Leurs guitares seront toutes petites, naturellement, mais ils auront des amplis extraordinaires pour faire du bruit. Et si c'est trop difficile, ils n'auront qu'à payer quelqu'un qui s'occupera de la musique : il leur suffira d'ouvrir et de fermer la bouche au bon moment. Que disais-je ? Un million ? J'entendais un million chacun. » Il se tourna, méprisant, vers Bridget : « Allons... Vous voulez les priver de ce brillant avenir ? »

— « Que feraient-ils d'un million de dollars ? » demanda Cherry.

— « Un million de livres, pas un million de dollars. » Mais Bridget remarqua que la voix de Mat s'était adoucie. Il enchaîna, plus posément : « Ils sont humains. Aussi sont-ils susceptibles d'être tentés. De quoi Greta pourrait-elle avoir envie, à votre avis ? De bagues de diamants à ses doigts et de clochettes de platine à ses orteils ? Ou de la plus grande maison de poupées du monde, trois cents chambres avec des tapis allant d'un mur à l'autre, de minuscules baignoires en or, des lavabos en or, des téléviseurs en or avec un écran de quinze centimètres ? Peut-être une mini-Rolls pour rouler dans les allées de cinquante centimètres de large qu'elle aura fait construire dans sa propriété ? »

— « A vous le point, » dit Daniel. « Nous allons étudier la question de plus près. Mais je propose que nous remettions cela à plus tard. » Il jeta un coup d'œil à sa montre en étouffant un bâillement. « Une heure. Quand nous aurons un peu dormi, nos idées seront plus claires. »

— « Et Greta ? » demanda Waring. « Quelles mesures allons-nous prendre pour cette nuit ? »

— « Je peux lui faire une place dans mon lit, » s'empressa de répondre Cherry. « Je m'occuperai d'elle. »

— « Et dès que vous serez endormie, elle se sauvera pour rejoindre ses amis, » répliqua Daniel. « Nous ne l'attraperons pas aussi facilement une seconde fois. »

— « Il n'y a qu'à l'enfermer quelque part, » suggéra Helen.

Bridget protesta : « En avons-nous le droit ? »

— « Voilà encore un sujet de débat dont il y aura lieu de discuter en temps voulu. » Daniel parlait de la voix assurée qu'il avait à l'étude. « D'ici là, en partant du principe que, pour commencer, nous n'avions aucun droit de la faire prisonnière, je pense que nous pouvons considérer comme légitime de la maintenir jusqu'au matin dans des conditions de détention confortables. » Il regarda Bridget. « Tu as une idée ? »

— « Il y a le gros panier à linge, » répondit-elle avec réticence. « Il est muni d'une courroie. »

— « Voilà qui fera l'affaire. Nous lui ferons une couche moelleuse et, deux précautions valant mieux qu'une, je serais d'avis de l'enfermer quelque part à double tour. Dans le vestiaire d'en bas, par exemple. Cela suffira pour faire avorter toute tentative de récupération de la part de ses amis si par hasard ils songeaient à lancer une opération de ce genre. »

Le regard de Daniel balaya le petit groupe. Certains eurent un geste d'approbation, personne ne souleva d'objection. Il se tourna vers Stefan. « Pouvez-vous lui expliquer nos intentions ? Lui faire comprendre qu'elle n'a rien à redouter de nous, ni maintenant ni plus tard, et qu'il s'agit simplement d'une mesure à court terme ? C'est important. Croyez-vous que vous y arriverez ? »

Morwitz hocha la tête. « Je pense. »

Cherry se hâta d'ajouter : « Et demandez-lui aussi si elle veut manger et boire quelque chose. Elle a peut-être soif. »

Stefan se mit à la tâche ; il parlait lentement, répétant les phrases chaque fois que Greta manifestait son incompréhension. Enfin, elle lui adressa un regard dénué d'expression, fit un signe d'acquiescement et dit quelques mots à son tour.

— « Elle n'a pas faim mais elle voudrait un peu d'eau. »

— « Je vais en chercher, » dit Bridget.

Bridget n'entendit pas sonner la pendulette et ce fut Mrs. Malone qui la réveilla en lui apportant le thé.

Dix minutes plus tard, elle était en bas, habillée de pied en cap mais, elle en était sûre, échevelée : elle avait tout juste eu le temps de se passer en hâte un coup de peigne. A ce moment, si Daniel lui avait brandi une licence de mariage sous le nez, elle se serait enfuie, aurait tout abandonné ! Mais les choses ne

se présentaient pas aussi mal qu'elle le craignait. Mary, l'air absent mais efficace quand même, était aux fourneaux et les dégâts se limitaient à une livre de saucisses carbonisées. Le café n'était pas encore prêt mais l'eau bouillait. Bridget remplit la cafetière. En l'espace d'un quart d'heure, c'était le train-train habituel, le programme se déroulait normalement comme chaque matin et elle disposait maintenant de plus de quelques secondes pour réfléchir avant d'entreprendre quelque chose. Soudain, elle se rappela la petite captive avec un sentiment de culpabilité. Greta avait dû passer une nuit confortable dans le panier. Cependant... La jeune femme se dirigea vers l'étagère sur laquelle elle avait posé la clé du vestiaire avant d'aller se coucher. La clé n'y était plus.

Mary, interrogée, affirma n'être au courant de rien. Bridget songea à appeler Mrs. Malone qui était dans la salle à manger mais se dit qu'elle aurait plus vite fait d'aller voir sur place. Les amis de Greta avaient-ils tenté quelque chose ? Avaient-ils trouvé la clé et libéré la prisonnière ? Cela semblait tout à fait improbable mais, dans les circonstances présentes, c'était là un argument qui ne pesait pas lourd.

La porte du vestiaire était entrebâillée et, en s'approchant, Bridget constata que le couvercle du panier à linge était béant. Elle se précipita en avant.

Greta n'avait pas été délivrée, elle ne s'était pas échappée : elle était assise sur le coussin installé à son intention au fond de la manne. Au même instant, Bridget se rendit compte qu'il y avait quelqu'un d'autre dans le vestiaire. Elle leva les yeux. C'était Stefan.

— « C'est vous qui avez pris la clé ? » lui demanda-t-elle, soulagée d'un grand poids.

Il fit signe que oui. C'est alors qu'elle remarqua son expression. On aurait dit un supplicié.

— « Qu'y a-t-il ? Que se passe-t-il ? »

Stefan essaya de répondre mais les mots refusaient de sortir de sa bouche. Bridget avait l'impression qu'il était sur le point d'éclater en sanglots. Il avait les yeux fixés sur Greta qui lui rendait solennellement son regard.

« C'est quelque chose en rapport avec elle ? »

Stefan secoua affirmativement la tête.

« Quoi donc ? »

Elle attendait et l'effroi la gagnait lentement. Au loin, on enten-

dait l'eau gargouiller dans les conduites, on percevait le vrombissement du générateur.

Enfin, Stefan retrouva l'usage de la parole.

— « Maintenant, je sais. »

Sa voix était blanche, monocorde.

— « Vous savez quoi ? »

— « Qui étaient leurs parents. »

10

AVANT même d'avoir vu l'empreinte de pied, Mat avait *cru.* Il avait suivi les autres jusqu'à la tour dans un état second, presque à contrecœur, tout en mourant d'envie d'avoir la preuve visuelle de la matérialité du fait. Ce qui le scandalisait le plus, c'était la désinvolture de Daniel, le détachement avec lequel celui-ci leur montrait la trace gravée dans le sol et la commentait d'une voix métallique à l'accent britannique : « Il n'y a qu'une explication logique : l'un d'entre nous s'est levé avant l'aube pour fabriquer cette empreinte. » C'était pour cela que Mat avait, un peu plus tard, retourné l'accusation contre son auteur. Puis Stefan avait découvert le trou dans le mur et l'Irlandais s'était alors contraint de surenchérir dans la raillerie. Pourtant, il savait que c'était réel, que c'était la vérité, que c'était l'événement le plus important qui lui était jamais arrivé au cours de son existence.

Quand il était petit, il passait ses vacances d'été chez ses grands-parents. Un long voyage dans un train poussif qui s'arrêtait à chaque station — des stations qui n'étaient que deux simples quais — quelques maisons qui se tapissaient à l'arrière-plan, des vaches qui secouaient la tête pour se débarrasser des mouches, le vert des prés, les interminables champs de pommes de terre s'étirant, pourpres, sous un ciel tantôt gris et tantôt bleu mais immanquablement chaud et immobile... Grand-père, qui l'attendait dans la carriole attelée du poney, faisait claquer son fouet et l'autorisait à donner à Betsy les sucres que Mat avait thésaurisés ; avec un grand rire, il lui recommandait de ne pas en faire trop manger à l'animal, car cela risquait de lui faire tomber les dents. Et l'on prenait sans se presser le chemin de la ferme, cahin-caha, et grand-mère sortait pour les accueillir, ses chats sur ses talons.

Mat aimait ses grands-parents ; il était déjà conscient à cette époque que sa mère était à l'écart du reste de l'humanité, conscient aussi de ce qu'avait de superficiel la jovialité de son père et sa façon de se concentrer sur son travail. Il comprenait que c'était comme ses grands-parents que les gens devraient vivre, heureux et en paix. Il avait continué de le croire même après le jour — c'était la première fois — où son grand-père était rentré ivre du champ de courses. Sa foi ne s'était pas modifiée après ce choc : simplement, elle était devenue une foi désespérée.

Puis il en avait pris l'habitude et sa réaction s'était faite routine. C'était un mélange d'attente et de terrible appréhension. A partir de l'instant où son grand-père partait, le matin, tout était différent. Grand-mère faisait un effort particulier pour son petit-fils ; elle préparait du café à la chicorée dont l'arôme embaumait la maison, lui confectionnait les gâteaux qu'il affectionnait. Mais le plus important pour Mat, c'étaient cette intimité, les baisers et les caresses supplémentaires, le sentiment que, pour quelques heures, c'était vers lui qu'elle se tournait pour satisfaire son brûlant besoin de tendresse. En temps ordinaire, elle était gentille, elle était bonne, mais, dans ces moments-là, abandonnée, souffrant de la blessure à laquelle elle croyait s'être accoutumée, elle se jetait avidement sur lui, et il était radieux.

Le plus agréable, c'était après le thé. Le travail de la journée était terminé, le souper de grand-père était tenu au chaud dans le four et grand-mère lui racontait des histoires. Des histoires ayant parfois trait à des parents ou à des gens qu'elle avait connus, des histoires étranges, fantastiques, souvent macabres — comme celle de cette tante qui s'était mariée avec un protestant : quand elle était morte, les garçons du village avaient déterré nuitamment le cadavre à deux reprises, le déposant la première fois au milieu d'un carrefour et, la seconde, devant la porte de l'époux — mais, en général, il était question de prodiges, des *leprechauns*, des fées et du petit peuple de Connemara où était née la vieille dame. C'étaient là les histoires favorites de Mat. Il écoutait, assis par terre, la joue appuyée sur le genou de sa grand-mère ; la bouilloire crachotait sur la plaque de la cheminée et les chats somnolents cherchaient la chaleur même en plein été. Il finissait par s'assoupir si bien que, parfois, il lui arrivait de sauter le chocolat et les biscuits du goûter. Plus tard, dans son lit, il regardait les chauves-souris traverser comme des flèches le rec-

tangle de ciel d'un gris bleuté que découpait la fenêtre en songeant à toutes les choses que grand-mère lui avait racontées.

Et puis, encore plus tard, grand-père rentrait. Ivre. Son retour brisait le fil de sa rêverie ou, peut-être, le tirait du sommeil : au loin, une voix vociférante qui braille une chanson, des pas lourds et titubants, une porte qui claque, des heurts, grand-mère qui proteste, les hurlements qui lui donnent la réplique — imprécations odieuses par leur volume, odieuses par le ton employé, odieuses, surtout, parce que Mat sait que chaque mot ou presque est un mot terrible, issu des bouges de Dublin. Et grand-mère qui s'égosille d'une voix perçante :

— « Pense au petit qui dort là-haut si tu n'as pas de considération pour moi ! Comment peux-tu proférer des horreurs pareilles alors qu'il peut t'entendre ? »

Vient alors la repartie brutale, chargée des mêmes obscénités, je parlerai comme j'aurai envie de parler, je suis sous mon toit, ce gamin est mon petit-fils, il faut en faire un homme qui n'aura pas la langue dans sa poche et ne se laissera pas rabattre le caquet par les bonnes femmes... Les répliques s'entrecroisent, attaques et contre-attaques, et Mat a envie de crier, moitié pour qu'ils se taisent, moitié parce qu'il a envie de hurler avec les loups. Enfin, grand-père va se coucher, la démarche pesante, les sanglots de grand-mère s'égrènent et une sorte de paix s'étend sur la maison.

Le lendemain, c'est le silence — et c'est presque pire. Quand Mat dit quelque chose, il a droit à une réponse brève ; grand-mère, la mine sombre, ressasse des idées noires dans son coin, grand-père tente maladroitement des gestes de réconciliation et va s'occuper des bêtes en traînant les pieds. Le jour suivant, tout reprend son cours normal. Jusqu'à ce que cela recommence, deux ou trois semaines plus tard.

Pourtant, même après avoir appris à redouter le jour des courses, il l'attendait avec impatience, il attendait cette odeur de café, il attendait ces heures à la fois paisibles et passionnantes, il attendait les histoires du petit peuple. Un monde serein et magique s'ouvrait alors, que la nuit viendrait immanquablement saccager mais tant pis. Au fil des années, de vacances en vacances, c'était toujours le même scénario. Grand-mère était morte. Cette nuit-là, Mat avait rêvé que le petit peuple la déterrait et déposait son corps devant la porte de la ferme au moment où grand-père

rentrait saoul des courses. Le cri qu'il avait alors poussé l'avait réveillé.

Après, il avait cessé de penser aux légendes. Elles finissaient mal. Comme la plupart des choses. Jeune homme, il buvait sec. Cela lui arrivait par crises, il buvait du matin au soir. Puis, par un effort de volonté, il avait renoncé totalement à la boisson. Cela avait duré jusqu'à ces derniers jours. Et la révélation était venue, le triomphe du bien sur le mal, une journée apaisée succédant à une nuit monstrueuse. Il en était tout étourdi. Et il nageait dans l'exaltation.

Attendez, songeait Mat. Ce qui doit arriver arrivera. Il se sentait heureux presque tout le temps et n'avait plus qu'occasionnellement des accès de fatigue et de tristesse. Ç'avait été avec indifférence qu'il avait accepté de participer à cette séance de veille nocturne. L'Anglais, les Américains et l'Allemand allaient à la chasse aux fantômes armés d'un filet à papillons, se disait-il avec amusement et sans sourire.

Quand il avait entendu le vacarme dans le souterrain, il avait pensé que les nerfs des guetteurs à l'affût dans les ténèbres et le silence avaient craqué, qu'ils se battaient avec des ombres. Même quand Waring avait poussé un cri d'étonnement, il s'était dit que c'était beaucoup de bruit pour rien. Il en était sûr. Jusqu'au moment où il avait vu Greta, si petite dans les mains de Daniel. Elle ressemblait trait pour trait aux descriptions de sa grand-mère. Même sa robe était verte. Il n'était pas possible — ce ne pouvait pas l'être ! — qu'elle se soit fait ainsi capturer ! Pourtant, il n'y avait pas d'autre possibilité.

Ensuite, ç'avait été encore pire. Il avait gardé la bouche close tandis que les autres parlaient et discutaient. Lorsque Helen lui avait demandé d'interroger Greta en gaélique, il avait regardé l'Américaine avec un dédain inexprimé et il avait fallu que Cherry insiste à son tour pour qu'il s'exécute. Greta n'avait pas répondu. Pourquoi l'eût-elle fait ? Il n'avait éprouvé qu'une vague surprise lorsque ses lèvres minuscules avaient bougé après l'intervention de Stefan en allemand. Ils avaient continué, multipliant les questions, polémiquant entre eux. Cela n'avait aucun sens. Mat était allé jusqu'à faire lui-même deux ou trois remarques. Sa voix était creuse. L'univers était une fois encore sorti de ses rails et rien n'avait plus d'importance.

Ce n'était pas tout à fait vrai, cependant, puisque leurs allusions aux journaux l'avaient mis en fureur et que la querelle des

Selkirk avait exaspéré sa rage. Les savants, avait-il songé avec horreur et dégoût. Les savants et les baraques foraines. Il s'était efforcé de garder le silence, avait fait mine d'ignorer leurs propos mais, à la fin, il avait explosé. Il avait parodié leurs arguments, les avait ridiculisés. Pourtant, il savait que, derrière ces sarcasmes de façade, il pensait chacun des mots qu'il prononçait. Et, pendant tout ce temps, la petite créature le regardait. C'est seulement quand Cherry, qui la tenait dans le creux de son bras, avait dit : « Je peux lui faire une place dans mon lit » qu'il s'était senti honteux de lui-même.

Il les laissa discuter de la façon dont ils garderaient la prisonnière pendant la nuit et monta dans sa chambre. Il but un verre de whisky bien tassé, s'en servit un second. L'alcool fit son effet calmant. Détournant son esprit des événements, il commença à se déshabiller.

Il y eut un tapotement à la porte et Cherry entra. Mat était en caleçon. Il fut gêné à l'idée d'avoir l'air grotesque, d'être vu dans cette tenue par la jeune fille. Mais celle-ci apparemment n'éprouvait aucun embarras. Elle se tenait devant lui, une ébauche de sourire aux lèvres, si pure, si innocente que la honte était sans prise sur elle.

— « Je voulais être à nouveau auprès de vous, » dit-elle.

Comment avait-il pu la juger niaise ? Elle était tout bonnement simple et directe, formant un saisissant contraste avec la complexité souriante de Bridget. Il eut soudain une brûlante envie de la protéger, de la consoler. Mais il n'était pas question de passer une seconde nuit dans le fauteuil.

— « Je suis fatigué, Cherry. »

Elle acquiesça sans révolte. « Est-ce que je peux au moins vous embrasser pour vous dire bonsoir ? »

Sans attendre la réponse, elle s'avança, se haussa sur la pointe des pieds et se serra contre lui, le prenant de toutes ses forces entre ses bras. Il sentait les doigts de Cherry s'enfoncer dans son dos nu. Le visage qu'elle tendait vers le sien était un visage d'enfant, clair et confiant.

Il posa fugitivement ses lèvres sur celles de la jeune fille, puis se libéra doucement de son étreinte et fit un pas en arrière.

— « Bonne nuit, » dit-il. « Dormez bien. »

11

STEFAN était surpris que le sujet du carnet n'ait pas été abordé au cours de la discussion, compte tenu du fait que Greta parlait allemand. Il était vraisemblable qu'il existait un lien entre celui-ci et la petite créature. Certes, Bridget était la seule à avoir connaissance du document — ils en avaient parlé en tête à tête — et elle n'y attachait certainement pas beaucoup d'importance. Et, depuis la conversation qu'il avait eue avec elle, Stefan n'était pas revenu sur le sujet. Il avait gardé le silence, éprouvant sur ce point une réticence. Il serait nécessaire d'en parler un jour ou l'autre mais Stefan souhaitait retarder ce moment le plus possible. Il y avait aussi le second carnet qu'il avait trouvé le matin même dans la tour et n'avait pas encore examiné. A présent, il avait hâte de le lire mais tenait à avoir le temps de méditer sur ces lignes sans témoin.

Hanni dormait et elle ne se réveilla pas quand il entra dans la chambre. Il se dévêtit rapidement et se coucha. Une fois installé, il prit le carnet et l'ouvrit.

« *Depuis trois jours, il pleut presque sans discontinuer. Une pluie sans violence, un crachin fin et monotone qui vous met de la fatigue à l'âme. Aujourd'hui, je ne suis pas sorti. Après déjeuner, je suis resté longtemps devant le feu que Mrs. Rafferty avait chargé jusqu'à la gueule. Les charbons luisaient d'un éclat jaune, presque blanc, et je me rappelais que, quand j'étais enfant, je croyais qu'une salamandre habitait ce radieux flamboiement ; je me demandais alors ce qu'elle ressentait lorsque le feu tombait. Est-ce qu'elle mourait en grelottant au milieu des braises noircies et des cendres refroidies ?*

» *Cette nuit, mes vieilles douleurs d'estomac m'ont encore réveillé. J'ai pris un cachet qui les a calmées au bout de quelque temps mais j'ai eu du mal à me rendormir. Comment s'empêcher de penser que c'est peut-être un mal grave ? Le médecin du village est un âne. Ses soins ne sont pas plus efficaces que l'eau de Lourdes ou les prières des curés. La seule chose intelligente à faire serait de consulter quelqu'un à Dublin ou, mieux encore, à Berlin. Oui, d'un côté ce serait intelligent mais, de l'autre, cela constituerait un risque injustifiable.*

» *Demain, c'est l'anniversaire de V. Je n'y pense pas mais je m'en souviens quand même. Elle avait un tel courage.*

» La pluie tombe dru. La froidure humide de ce pays m'imbibe jusqu'à la moelle. Je suis une salamandre : autour de moi, l'univers devient glacial. »

Stefan poursuivit sa lecture. Les jours du mois étaient indiqués mais l'année faisait défaut. Néanmoins, il était évident que ce carnet faisait suite à l'autre. La mélancolie y était plus accusée, plus obsédante. L'auteur parlait moins de son travail, insistait moins sur l'importance que celui-ci revêtait. Presque comme s'il avait perdu ses illusions à ce propos. Stefan releva un passage relatif, justement, à ce travail :

« J'apprends par la radio que le Nobel a été décerné à Frausig. Frausig... ce petit bonhomme dodu qui avait une telle passion pour le boudin blanc ! Maintenant, il peut en manger des kilomètres et des kilomètres s'il en a envie. En ce temps-là, Merkenheimer jugeait que nous étions seuls, Frausig et moi, à avoir de l'avenir — et je promettais plus que Frausig. J'ai choisi la mauvaise route. Pourtant, si les circonstances avaient été autres, s'il m'avait été possible de publier mes travaux, j'aurais connu une célébrité inouïe. Je suis passé à côté de la gloire mais, tout bien réfléchi, je crois que je m'en moque. Ce qui m'ennuie, c'est que les résultats incroyables auxquels je suis parvenu, c'est que mon œuvre tout entière se réduise maintenant à une banale tâche d'observation. Je continue. Je tiens mes archives en ordre. Après ma mort, peut-être... Il y aura des objections, c'est inévitable, mais la consécration couronnera mon œuvre grandiose. Les procès-verbaux sont là. Peut-être seront-ils publiés un jour. »

Stefan était très fatigué. Les lettres filiformes dansaient devant ses yeux. Il s'efforça de lire plus vite, ne retenant que l'essentiel. Il pourrait reprendre le document plus tard et l'étudier avec plus de soin. Mais une des dernières pages qu'il survolait le frappa. Il la relut attentivement.

« Ce matin, F et G font de la température. F est rouge et somnolent, G se plaint de la gorge. L'un et l'autre refusent de manger. Je suis à peu près certain que je leur ai communiqué la grippe que S m'a lui-même transmise la semaine dernière. Sans ses voyages, nous n'aurions rien à craindre de la contagion dans l'état d'isolement où nous nous trouvons. C'est la première fois qu'ils sont contaminés par un germe infectieux. Cela ne se serait sans doute pas produit si j'avais porté un masque. Mais ce n'est qu'un détail mineur. Il sera intéressant de voir si les autres seront également atteints par la contagion. »

Stefan referma le carnet. F et G. Greta ? « *Cela ne se serait sans doute pas produit si j'avais porté un masque.* » Ainsi, S (Seamus, probablement) n'était pas en contact avec... eux. Eux... Les petites créatures habitant la tour et qui parlaient allemand. *Der Grosse,* avait dit Greta. Le Grand. Il n'y en avait qu'un seul. Mais ce n'avait peut-être pas toujours été le même. Après la mort du chroniqueur inconnu, Seamus était devenu le maître des lieux. Il avait dû prendre possession de la pièce de la tour. Mais pas dans le but de poursuivre une expérience scientifique. F, G et les autres avaient dès lors été des jouets entre les mains d'un vieil homme, une occasion de remplir sa solitude au fil des ans. Au même titre que le whisky.

Et les documents où était consignée la marche de l' « œuvre grandiose », qu'en avait-il fait ? Il les avait brûlés selon toute vraisemblance. Ils ne présentaient aucun intérêt à ses yeux.

Stefan se réveilla très tôt. La lumière était toujours allumée et le carnet gisait sur le plancher. Stefan se rappelait vaguement avoir eu une nuit agitée, peuplée de mauvais rêves. Hanni dormait paisiblement. Il jeta un coup d'œil à sa montre : six heures passées. Il avait encore le temps de faire un somme.

Les documents ! Seamus les avait peut-être brûlés mais il n'avait pas détruit les journaux intimes. Pas tous, tout au moins. Et dans ce cas... Un souvenir revint subitement à la mémoire de Stefan : il y avait des papiers dans le carton où il avait trouvé le second carnet. Et il avait remarqué d'autres boîtes au milieu du fouillis. Des boîtes dont le contenu pouvait bien être identique. Il y aurait intérêt à se livrer à quelques investigations.

Il n'y avait pas un bruit dans la maison à l'exception des pulsations du générateur. Stefan se rendit dans la cuisine pour prendre la clé de la tour. C'était une grosse et lourde clé, une clé massive, tout à fait comme celles qui servent à fermer les portes dans les contes de fées. Il la soupesa. Sur le moment, il ne se souvenait plus que d'un seul conte de fées, l'histoire de Barbe-Bleue, ce qui était absurde. Il referma la cuisine en souriant, puis songea qu'il aurait besoin d'une lampe. Il revint sur ses pas pour en prendre une.

Surprendrait-il d'autres citoyens du petit peuple en se rendant dans la tour à cette heure inattendue ? L'écho de ses pas que se renvoyaient les murs suffisait à lui prouver l'invraisemblance de

cette supposition : si les amis de Greta rôdaient, ils auraient amplement le temps de se disperser. Tout de même, il donna un coup de torche dans le puits de l'escalier quand il arriva en haut des marches. Il ne vit que des murs humides et nus, des monceaux de détritus. Le pinceau de lumière tomba sur une psyché et son reflet l'éblouit fugacement.

Son premier objectif était le classeur où il avait trouvé le carnet. Les papiers étaient en désordre ; il y avait des feuillets tapés à la machine, d'autres étaient couverts d'une écriture anguleuse qu'il connaissait bien, à présent. Stefan en prit un au hasard et lut le titre : *Compte rendu des tests au stéaran effectués sur sept chiens.*

Stefan gagna la bibliothèque. Il renversa le classeur sur une table et prit une chaise. Plusieurs feuilles qui avaient dû être agrafées ensemble attirèrent son attention. Il essaya de classer les documents mais une phrase attira son regard et il s'interrompit pour examiner le contexte. Il lut la page de bout en bout et, lorsqu'il l'eut reposée, il resta un moment immobile, les yeux dans le vide. Il faisait face à la fenêtre qui donnait sur la pelouse, l'enceinte du jardin intérieur, l'étendue sauvage du marais et les collines lointaines. L'atmosphère transparente et l'air calme promettaient une belle journée.

Stefan entreprit d'étudier méthodiquement tous les documents qui lui tombaient sous la main. Il y en avait qu'il ne comprenait qu'en partie, il y en avait dont le sens lui échappait dans sa totalité. En outre, les papiers n'étaient pas rangés selon l'ordre chronologique, ce qui ne faisait qu'embrouiller davantage les choses. Cependant, une image cohérente émergeait petit à petit dans l'esprit de Stefan. Il ne s'était pas trompé en supposant qu'il trouverait peut-être la clé de l'énigme dans cette masse de notes.

Lorsqu'il eut reposé la dernière page, il se pencha en avant et posa sa tête sur la table. Le bois était frais et dur contre son front. Il songea au Vieux Solitaire de son enfance, dont le pur manteau de neige se détachait, tout blanc, sur le bleu du ciel.

Et il songea aussi à sa dernière visite à son père. Au milieu de la cellule, une table de bois blanc et, à quelques mètres, une sentinelle américaine en armes qui, l'air dédaigneux, contemplait fixement le plafond. Ce n'était pas tellement le changement physique qui était bouleversant, encore que son père eût terriblement vieilli. La débilité, la faiblesse actuelles de cet homme d'une indomptable énergie étaient un spectacle presque intolérable. Il avait

tendu la main et son père l'avait serrée dans la sienne. Des larmes brillaient dans ses yeux bleus et Stefan sentait trembler ses doigts.

— « Je suis désolé, » avait murmuré le prisonnier.

Le silence qui remplissait la cellule les oppressait tous les deux. Stefan essayait de trouver quelque chose à dire. Mais existait-il des mots appropriés ? Enfin, il était parvenu à bredouiller :

— « Puis-je faire quelque chose pour toi, père ? »

— « Non. »

— « Un message à transmettre à quelqu'un ? »

L'homme aux cheveux blancs avait secoué négativement la tête. Il avait sur la joue une cicatrice que Stefan remarquait pour la première fois. Il était notoire que les prisonniers étaient malmenés, torturés parfois. Quelques-uns des gardes américains étaient juifs. Il était incapable d'éprouver de la colère ; c'était une sensation accablante.

— « A présent, il n'y a personne à qui transmettre de message. Personne en dehors de toi. » Son père s'était tu un instant comme s'il ne lui était pas possible, à lui non plus, d'arriver à s'exprimer. « Et je ne vois pas quel message je pourrais te transmettre. »

— « Cela ne fait rien. »

Le silence était retombé. Stefan souhaitait désespérément que l'Américain bouge — qu'il remue les pieds, qu'il fasse du bruit... — mais la sentinelle continuait de contempler fixement le plafond.

— « Une chose quand même, » avait repris le père. « On a confisqué ce que je possédais, tu le sais. Tu n'hériteras de rien. Mais les biens qui appartenaient à ta mère ne peuvent pas être placés sous séquestre. Lasser t'écrira à ce sujet. »

— « Je n'en veux pas. »

Il avait parlé plus rudement qu'il ne le voulait. La main de son père avait relâché son étreinte.

— « Ce n'est pas à moi, cela n'a jamais été à moi. C'était le patrimoine que lui avait légué son père... ton grand-père. Il était chirurgien : c'est de l'argent propre. Elle aurait désiré qu'il te revienne. »

— « Pardon. »

— « Il n'y a rien à pardonner. » Les yeux bleus fouillaient les

siens et Stefan avait dû prendre sur lui pour ne pas détourner le regard. « J'ai encore une chose à te dire, Stefan. »

— « Oui ? »

— « Tu seras peut-être autorisé à me rendre une nouvelle visite. Ne reviens pas. Pars si tu peux. Ne lis pas les journaux, n'écoute pas la radio. Ce sera fini dans quelques semaines mais, pour nous deux, ce sera fini dès l'instant où tu auras passé cette porte. Ce sera plus facile pour moi également. Est-ce que tu me comprends ? »

L'espace d'un instant, son père avait paru recouvrer son énergie ancienne et tout ce à quoi Stefan s'était résigné était devenu un grotesque cauchemar — comme un rêve où le dormeur sait qu'il rêve. Il avait hoché la tête. Alors, les épaules du père s'étaient affaissées et, après une dernière pression, ses doigts avaient abandonné la main qu'ils serraient. Le cauchemar était réalité.

Il avait fait ce que son père lui avait demandé. Pendant près de deux mois, il avait erré au milieu des ruines pestilentielles du Reich. Au cours de ces pérégrinations, il avait connu Hanni qui avait vécu pendant toute la guerre dans une sécurité précaire auprès de son oncle et de sa tante, aryens tous deux. Ils s'étaient mariés avant que les neiges recouvrent les décombres. La veille des noces, il avait parlé de son père à la jeune fille. Elle avait secoué sa tête brune en signe d'acceptation.

— « Ça ne te scandalise pas ? » lui avait-il demandé.

— « J'avais reconnu le nom. Je pensais que c'était peut-être un de tes parents. »

— « Et tu te sens capable de porter ce nom-là ? »

— « Tu aurais pu le revoir une dernière fois, » avait-elle dit après un moment de silence. « Pourquoi n'y es-tu pas allé ? »

— « Il m'avait recommandé de ne pas revenir. »

— « C'était par abnégation... c'était pour toi. Tu aurais dû y aller. »

— « C'était un ordre. » Il y avait de l'âpreté dans la voix de Stefan. « J'ai toujours obéi à ses ordres. J'étais un bon fils, un fils allemand. »

— « Tu aurais dû y aller, » répéta Hanni.

Il l'avait regardée avec stupéfaction. « Comment peux-tu faire preuve d'autant de sainteté ? »

Elle avait hoché la tête. « Ce n'est pas cela. »

C'était cela pourtant, il le savait, qui l'avait arraché au désespoir, qui lui avait permis de continuer de vivre. C'était en elle, et en elle seule, qu'il trouvait l'absolution.

Pourtant, cette conviction s'était émoussée. Au début, il avait cherché à la faire renaître. Le jour anniversaire de leur mariage, il avait demandé à Hanni : « Me détestes-tu d'être ce que je suis ? » Elle avait répondu : « Je t'aime. Toujours. » Et il l'avait crue, il s'était senti réconforté. Mais, au fil des ans, il lui était de plus en plus difficile de la croire. Non parce qu'elle avait changé mais parce que son propre désespoir le rongeait toujours davantage. Il était impossible qu'elle l'aime, avec la tare qu'il portait ! ses aveux d'amour étaient donc autant de mensonges, elle mentait pour avoir la paix. Ou peut-être même par peur. Il y avait eu des moments où il lui prêtait des motifs encore plus vils et ces pensées l'écœuraient quand il redevenait lucide. Il était plus facile de cesser d'exiger des assurances, plus facile de vivre en réprouvé muet.

Le regard de Stefan enveloppait les collines ensoleillées qui se dressaient au-delà de l'étendue désolée. Avait-ce été simplement de la bonté, simplement de l'amour ? Une bonté et un amour assez puissants pour pardonner et abolir le mal ?

— « Eh bien, parlez, » dit Bridget. « Que savez-vous ? »

Il avait été chercher l'autre clé dans la cuisine, était allé dans le vestiaire et avait ouvert le panier. Greta était allongée sur son coussin mais elle était réveillée et, en la voyant, il s'était demandé comment il avait pu ne pas le remarquer, la veille : ses traits étaient reconnaissables malgré leur petitesse. Il ne savait pas combien de temps ils étaient restés ainsi, face à face et silencieux, sa minuscule accusatrice et lui, jusqu'au moment où Bridget était entrée.

— « J'ai trouvé des papiers dans la tour, » dit-il. « Entre autres, un certificat de mariage daté de 1929 entre Veronica Chauncey, de Cork, et Karl Hofricht, de Munich. »

Bridget leva la tête. Un vieux souvenir lui revenait.

— « Veronica... Grand-père m'a parlé d'elle. Mais pas en détail. C'était sa sœur. Elle s'était rangée du côté de Sean quand les deux frères se sont brouillés. Elle a donc épousé un Allemand ? Voulez-

vous dire que ce journal... que l'homme qui a écrit ce journal était mon oncle ? »

— « C'est ce qu'il semble. »

— « Mais elle n'a jamais vécu ici ? »

— « Elle est morte en Allemagne avant la déclaration de guerre. D'un cancer, je crois. »

Bridget à nouveau baissa les yeux sur Greta. « Vous disiez que vous aviez appris quelque chose sur elle et ses congénères... sur leur origine. Etes-vous en train d'essayer de m'expliquer que ces créatures ont un rapport avec mon oncle et ma tante ? »

— « Avec lui seulement. Sauf que c'est peut-être la mort de Veronica qui a conduit Hofricht à étudier les problèmes de la croissance — normale et anormale. »

— « Alors, c'était une espèce de savant ? Mais comment eût-il pu travailler ici ? »

— « C'est en Allemagne qu'il a réalisé l'essentiel de son œuvre. »

— « Et vous avez entendu parler de lui ? Etait-il célèbre ? »

Stefan hocha la tête. « Non. »

— « La croissance, » répéta Bridget. Et, après une pause, elle ajouta : « Et l'interruption de la croissance ? Est-ce lui qui est responsable de l'existence de ces homuncules ? »

— « Oui. »

— « Mais comment est-ce possible ? Personne n'a le droit de se livrer à des expériences de ce genre sur des êtres humains dans un pays civilisé ! »

— « J'en conviens, » répondit lentement Stefan. « Mais Greta est plus âgée que vous ne le pensez, voyez-vous ? Elle est née en 1944. En Allemagne. »

— « Les nazis... »

— « Hofricht avait un laboratoire secret dans la Forêt Noire. Un ancien home d'enfants. Je pense qu'il ne manquait pas de crédits. Le gouvernement était généreux. La cytologie est un vaste domaine qui peut s'appliquer à bien des champs de recherches. Le vieillissement, par exemple. J'ai lu un rapport à ce sujet. Quelqu'un a peut-être pensé qu'il réussirait à faire vivre Hitler aussi longtemps que le Reich de mille ans. Peut-être le croyait-il lui-même. Ou encore n'était-ce qu'un prétexte fallacieux, un alibi à l'abri duquel il poursuivait les travaux qui l'intéressaient. Toujours est-il qu'il recevait tout l'argent et tout le matériel nécessaires

dont il avait besoin. Tout ce qu'il lui fallait pour faciliter ses expériences. »

— « Tout ? Des prisonniers ? »

— « Des cobayes et des souris blanches, des chats et des chiens. Et des juifs. Ou des juives. »

Bridget, muette, regardait Greta. Quelques secondes s'écoulèrent et Morwitz enchaîna. Il parlait sur un ton précis et dépourvu d'émotion. Parce qu'il n'y avait pas d'autre façon d'énoncer la possibilité d'une chose pareille.

— « Il existait un centre de tri dans un camp de concentration. On y testait les femmes pour savoir si elles étaient enceintes. Celles dont la grossesse était au stade requis étaient envoyées à Hofricht. Apparemment, il y avait un... seuil critique. »

— « Que faisait-il ? »

— « Il y a beaucoup de documents et je ne les comprends pas tous. Il avait découvert une drogue qu'il appelait le stéaran. Vous vous rappelez l'affaire de la thalidomide ? Là aussi, il y avait un seuil critique. Au-delà d'une étape déterminée de la grossesse, elle n'affectait pas l'embryon. Mais si la mère absorbait le produit à un certain stade de la gestation, le développement de tel ou tel membre était bloqué et l'enfant naissait sans doigts, sans bras ou sans jambes. Un effet partiel, pourrait-on dire. Le stéaran, lui, a un effet total. La croissance est contrôlée par la glande pituitaire ou une partie de celle-ci : le lobe antérieur. C'est cette glande que le stéaran modifie, et de façon permanente. A quatre mois, le fœtus est déjà presque un être humain miniature. Il ne change pratiquement pas, sauf pour grandir. Les fœtus traités au stéaran, eux, ne grandissaient pas. A la naissance, ils ne mesuraient que quelques centimètres et pesaient moins de cinq cents grammes. »

— « Mais pourquoi ? »

Comment répondre à cette si simple question ? Bridget ne pourrait pas comprendre. Mais Stefan essaya quand même d'expliquer.

— « Parce qu'on a beau être un savant, on n'en demeure pas moins un homme. Et l'adulte reste encore un enfant sous bien des rapports. Tous les enfants sont curieux et beaucoup ont une tendance profonde qui les pousse à détruire sans nécessité. »

Stefan s'exprimait aussi calmement qu'il en était capable mais, soudain, il lui fut impossible de continuer. Il enfouit son visage entre ses mains et sentit les larmes ruisseler le long de ses doigts.

— « Que devenaient les mères ? » s'enquit Bridget.

— « Après avoir accouché, elles retournaient dans les camps. »

— « Pour y être massacrées ? »

— « Naturellement. »

— « Et il gardait les enfants. Mais je ne comprends toujours pas comment ils sont arrivés en Irlande. »

— « Hofricht a quitté l'Allemagne en 1944 et a gagné l'Espagne. Quelqu'un lui avait fourni des papiers et, j'imagine, de l'argent. Sans doute pas Hitler mais, vraisemblablement, un de ses lieutenants qui avait été capable d'imaginer la défaite possible et avait fait ses plans pour y survivre. Peut-être Bormann ? La vieillesse le guettait comme elle guette tous les hommes et le savant qui avait su créer une race d'homuncules saurait peut-être aussi créer des Mathusalems. D'Espagne, Hofricht a dû s'embarquer pour l'Irlande. Deux pays neutres, catholiques l'un comme l'autre. Il existait un certain courant d'échanges entre eux. »

— « Il est parti avec les enfants ? »

— « C'est plausible. Cela n'offrait pas de grosses difficultés. Il a pu les droguer pendant le voyage. Ils ne pesaient pas lourd et ne tenaient guère de place. Une fois arrivé, il prit contact avec son cousin par alliance — votre oncle. Je ne sais pas quelle histoire il lui a racontée mais une chose est sûre : il avait de l'argent. Alors, Seamus a acheté cette maison et ils y ont vécu ensemble. Tous les deux y sont finalement morts. »

— « Quelle existence vaine ! »

— « Combien d'existences sont-elles aussi vides ? Hofricht songeait probablement qu'il parviendrait un jour à reprendre ses expériences. Peut-être dans quelque petite république dictatoriale d'Amérique du Sud où un tyran vieillissant se laisserait persuader de lui accorder son concours. Il n'est pas exclu qu'il ait tenté sans résultat de faire des ouvertures discrètes dans ce sens. En attendant, il pouvait observer le comportement de ses homuncules. L'épilogue du grand œuvre. Mais qui en faisait partie. »

— « Le grand œuvre ! » s'exclama Bridget.

— « Oui. »

Stefan éprouvait une immense lassitude. Le problème était résolu, un effroyable trait était tiré sous la réponse. Il désirait dormir. C'est alors qu'il songea à Hanni qui était encore au lit. Et il comprit avec une sorte de nausée que le récit qu'il venait de faire à Bridget n'était rien. Il lui restait encore à mettre Hanni au courant.

12

HELEN se réveilla tandis que Waring s'habillait.

— « Pourquoi es-tu si pressé ? » lui demanda-t-elle. « Il est encore très tôt. »

— « Je descends voir si Greta est toujours là et si elle va bien. »

— « Mon Dieu, j'avais oublié ! » Elle repoussa les draps et se leva. « Attends-moi. »

Ils rencontrèrent Daniel dans l'escalier. Stefan et Bridget étaient dans le vestiaire. Du premier coup d'œil, Waring constata que Greta était toujours là ; elle paraissait attentive à ce qui se passait mais sa physionomie demeurait imperturbable. Stefan, quant à lui, paraissait vivement ému. Presque tout de suite, il s'excusa. Dès qu'il fut parti, Bridget répéta aux nouveaux venus ce que lui avait relaté l'Allemand. Ils l'écoutèrent en silence.

— « Tu crois que c'est vrai ? » demanda Daniel quand elle eut achevé.

— « Il m'a dit que les documents sont dans la bibliothèque. »

— « Nous devrions aller jeter un coup d'œil sur ces papiers. »

— « Ils sont en allemand. »

— « Nous arriverons quand même à en tirer quelque chose. A propos, sortons cette petite créature de ce panier. »

Bridget se baissa et tendit les bras. Greta ne réagit pas — elle n'eut pas non plus de mouvement de recul ; elle se laissa passivement prendre. Bridget lui parla, l'exhortant à ne pas avoir peur, l'assurant que personne ne lui ferait de mal. Les traits de la femme miniature conservaient leur impassibilité.

Les papiers étaient effectivement éparpillés sur la table de la bibliothèque. Waring avait, comme Bridget, de vagues notions d'allemand. Les documents en question faisaient état d'expériences exécutées sur des femmes enceintes.

— « Alors, que tirez-vous de ce fatras ? » demanda Daniel.

— « Pas grand-chose. Mais le fait est là, n'est-ce pas ? Et Stefan n'aurait eu aucune raison d'inventer une pareille histoire. J'estime que nous devons considérer que c'est la vérité. »

— « Je ne comprends pas pourquoi cette affaire n'a pas été divulguée après la guerre, » dit Bridget. « N'a-t-on pas retrouvé des archives ? »

— « Ce n'est pas tellement étonnant, » lui répondit son fiancé.

« Stefan semble penser qu'il s'agissait de recherches officieuses, probablement subventionnées par un particulier qui était le seul à qui Hofricht avait à rendre compte. Et la totalité des archives n'a pas été récupérée, loin de là ! D'autre part, le fait que ledit Hofricht se soit réfugié ici permet d'imaginer qu'il craignait que la lumière ne se fasse sur ses activités. Mais tout ce qu'il pouvait redouter était qu'on découvre qu'il se livrait à des expériences non spécifiées sur des êtres humains. Il est probable qu'il se gardait bien de mettre ses supérieurs, à Berlin, au courant de ses travaux. Après tout, les crédits dont il disposait étaient censés servir à des recherches sur la sénescence, pas à fabriquer une race de gnomes ! »

Helen était d'une docilité inhabituelle, nota Waring. Elle avait écouté Bridget sans faire de commentaires et n'avait pratiquement pas ouvert la bouche depuis. Qu'est-ce qui l'avait le plus désorientée ? Le fait qu'il s'agissait d'une expérience inhumaine ou la révélation qu'il n'y avait rien de surnaturel dans cette affaire ? Lui-même était partagé entre l'horreur et le soulagement. Mais l'horreur s'était depuis longtemps émoussée. Il y avait des limites à la compassion, il n'y en avait pas aux délices de la découverte. Il éprouvait une convoitise qu'il devait dissimuler, il le savait. Oui, il fallait qu'il puisse étudier cette créature — et les autres sujets.

— « Il faut décider de ce que nous allons faire, » dit-il.

— « Cela nous ramène à la discussion de cette nuit, » fit Daniel. « Il est clair, maintenant, que le beau discours de Mat était l'expression d'une réalité légale. Greta est humaine et doit bénéficier des droits attachés à la personne humaine. Dans l'état actuel du problème des nationalités, je peux imaginer une sorte de duel à trois entre l'Allemagne, l'Eire et l'Etat d'Israël mais, sur le plan individuel, nous devons bien admettre que Greta est un être libre et indépendant. »

— « C'est exact. Mais la découverte ne va pas sans responsabilités n'est-ce pas ? Nous ne pouvons pas la lancer dans l'océan du XXe siècle sans nous assurer au préalable qu'elle saura y nager. » Comme il disait ces mots, Cherry apparut. Waring lui sourit et elle lui adressa un sourire en réponse, un sourire immatériel qui la transformait. « Autrement dit, » poursuivit-il, « pas de journalistes, pas de cinéastes, pas de télévision. Pas encore, en tout cas. Sommes-nous tous d'accord sur ce point ? »

— « Je le pense, » dit Daniel. « Toutefois, ce ne sera peut-être

pas facile. » Il lança un coup d'œil à Bridget. « Il y a Mrs. Malone, par exemple. Et Mary. »

— « Je ne crois pas qu'il y aura de problèmes de ce côté. »

Bridget avait installé Greta sur la table et Cherry s'approcha. La petite créature écarta ses bras minuscules.

— « Elle vous reconnaît, » s'écria Miss Chauncey.

Cette première prise de contact les réjouit tous. Cherry étreignit Greta.

— « Avant tout, il faut lui donner à manger, » déclara-t-elle. « Depuis hier soir, elle a juste bu un peu d'eau. Papa, comment dit-on *breakfast* en allemand ? »

— « *Frühstück*. »

Cherry se pencha. « *Frühstück*, Greta. Oui ? »

La femme miniature secoua approbativement la tête.

Oui, songea Waring, c'est une prise de contact. Mais Greta n'avait pas souri en réponse à la question de Cherry.

Le matériel de l'hôtel comprenait un siège pour bébé muni de crochets, que l'on pouvait fixer au dossier d'une chaise ordinaire. C'était encore beaucoup trop grand pour Greta mais, avec deux gros livres de renfort pour la rehausser, cela allait à peu près. Son attitude en face de la nourriture fut d'un naturel parfait. Elle commença par goûter ce qui lui était présenté, puis se mit à table de bon cœur. Bridget avait disposé devant elle une soucoupe contenant des œufs brouillés et des rognons hachés, ainsi que la cuiller de la salière dont la petite créature se servait habilement. Il lui était plus difficile de boire en se servant du verre à liqueurs rempli de café au lait.

Mrs. Malone s'était abstenue de servir ce repas insolite. Elle avait même refusé que Bridget lui présente Greta — car Miss Chauncey avait mis la cuisinière et la jeune servante au courant, en leur recommandant de garder le secret. Mary avait accepté la situation plus facilement que Mrs. Malone, sans doute parce qu'elle la comprenait moins bien. Pour elle, ces histoires d'expériences et de naissances hors nature n'avaient d'autre signification que de la mettre en face de la présence vivante du légendaire. Mais Waring avait remarqué que Mrs. Malone, pour sa part, tremblait de peur.

Bien qu'observant avec intérêt ce qui se passait, l'Américain était préoccupé par des pensées plus importantes. Il ne doutait

pas une seconde de la justesse de la solution qu'il avait proposée — ne pas confier ces créatures à des personnes qualifiées pour prendre soin d'elles eût été insensé — mais passer à l'application concrète, il ne se le cachait pas, serait une tâche des plus délicates. Il avait renoncé à contrecœur à la première idée qui lui était venue à l'esprit, à savoir téléphoner au doyen Matthews. Un appel en Amérique ne manquerait pas d'attirer l'attention, s'il émanait d'une localité autre que Dublin ; la conversation n'échapperait probablement pas aux oreilles indiscrètes et Warin connaissait son homme : il faudrait lui répéter tout, de long en large, avant que Matthews prenne une décision. En outre, si le doyen sautait dans l'avion, son intervention en tant que citoyen américain serait du plus mauvais effet. A moins de kidnapper les sujets — ce qui était irréalisable — cette approche aurait des résultats contraires aux intentions des deux hommes.

Waring réfléchit au problème pendant le breakfast, tout en déplorant son manque d'imagination. Il était aussi impensable de confier les petites créatures à un fonctionnaire du gouvernement irlandais que de les livrer à l'exploitation publicitaire. Et il n'y avait visiblement pas d'autre choix que cette alternative. Non... il fallait trouver une autre issue. Et, au moment même où il désespérait d'en trouver une, il eut une illumination. McGreedy ! Comment n'avait-il pas pensé à lui plus tôt ?

C'était l'homme de la situation. Il ne s'agissait pas d'un affreux Américain sans scrupule : Sir Patrick McGreedy vivait à Londres, il était membre de la Royal Society et l'on chuchotait qu'il pourrait bien devenir le prochain président de cette digne académie. C'était un biologiste de réputation internationale, un vulgarisateur bien connu des téléspectateurs, un conférencier réputé. Et en outre un savant intègre. Bien qu'il ne fût pas pacifiste, il avait refusé le prix Nobel, arguant que cette distinction avait une origine impure : nul ne devait tirer profit, même indirectement, des instruments de mort et de destruction.

Par-dessus le marché, il ne manquait ni de subtilité ni d'imagination. Waring l'avait rencontré deux ou trois fois et ils avaient sympathisé. Point ne serait besoin d'insister lourdement pour le convaincre de venir à Killabeg toutes affaires cessantes : une suggestion à mots couverts suffirait.

Et il y avait encore une considération qui avait son importance : McGreedy s'inclinait scrupuleusement devant les droits de priorité des chercheurs et de ses collègues. Il entérinerait le fait

que Waring jouait dans cette affaire un rôle privilégié. Ce serait une collaboration, pas une domination.

Oui, McGreedy était la solution. Restait une question : quand et comment faire appel à lui ? Waring ne pourrait l'appeler que lorsqu'il aurait la certitude que personne ne risquerait de l'entendre. Ce ne serait peut-être pas tellement simple. S'il se rendait au village pour téléphoner, cela attirerait l'attention. Avant tout, ne rien brusquer... Si nécessaire, il pourrait attendre un jour ou deux.

Waring leva la tête quand Mat entra dans la salle à manger et il surprit avec satisfaction le tendre regard que le jeune homme échangeait avec Cherry. Les Morwitz arrivèrent presque sur les talons de l'Irlandais. Stefan donnait le bras à sa femme qui était pâle et dont la démarche était incertaine. A la vue de Greta, Hanni s'arrêta net et son époux en fit autant. Ses lèvres se mirent à trembler et des larmes silencieuses jaillirent de ses yeux. Le couple resta quelques secondes immobile, sans proférer un son. Puis Stefan prit Hanni par les épaules, fit demi-tour, et tous deux repartirent comme ils étaient venus.

Hanni resta enfermée dans sa chambre toute la matinée mais Stefan redescendit. Sa femme, expliqua-t-il, ne se sentait pas bien. Lui-même n'avait d'ailleurs pas l'air dans son assiette. C'était compréhensible, songeait Waring : lui est allemand et elle au moins en partie juive. Mais la pitié venait en seconde position derrière un impératif plus urgent : Stefan était un indispensable trait d'union entre les hôtes du château et Greta. Daniel, à qui Waring fit part de cette réflexion, en convint et ce fut lui qui posa franchement le problème à l'Allemand. Stefan, qui buvait un café noir, hocha la tête sans manifester ni enthousiasme ni répugnance.

— « Entendu. Je vous servirai d'interprète. »

A la demande de Daniel, il répéta à Greta qu'elle serait bien traitée et ne courait aucun danger. C'était la suite qui allait être délicate, se disait Waring : il fallait suggérer à la petite créature que ses compagnons seraient bien inspirés de sortir de leur cachette. Quand Stefan lui eut expliqué la chose, Greta prononça quelques mots sur le timbre aigu et avec le débit rapide qui lui étaient habituels.

— « Elle est d'accord, » annonça Stefan. « Elle va les appeler. »

— « Et ils viendront ? »

Il haussa les épaules : « Apparemment oui. »

Daniel réfléchit. « A mon sens, si nous la considérons comme un être humain et une égale, nous devrions la laisser partir seule à la recherche de ses amis. »

Selkirk se hâta de protester :

— « Je ne suis pas de cet avis. D'abord, nous ne savons pas quel accueil ils lui réserveront. »

— « Que voulez-vous dire ? »

— « Nous savons qu'ils ont des ancêtres humains. Mais que sont-ils exactement ? Nous l'ignorons. Elle semble être intelligente mais nous ne savons rien de son comportement. Et rappelez-vous qu'ils n'ont pas été élevés comme des êtres humains : ils ont d'abord été des spécimens de laboratoire, puis des sortes de jouets. Si Greta retourne auprès des siens, il est possible qu'ils lui fassent un mauvais parti, à la manière de certains animaux qui se retournent contre leurs semblables lorsque ceux-ci ont acquis une odeur étrangère. »

— « Vous croyez qu'ils lui feraient du mal ? » interrogea Cherry.

— « Si c'était le cas, elle le saurait, » répliqua Mat. « Vous l'avez dit vous-même : elle est intelligente. »

— « J'ai dit qu'elle semble l'être, » rectifia Waring. « Et elle se trouve dans une situation absolument nouvelle. »

— « Je pense que Waring a raison, » conclut Daniel. « Il est indispensable d'agir avec prudence. Stefan, dites-lui que nous allons l'accompagner à la cave. »

Il y eut un bref colloque en allemand, puis Morwitz traduisit :

— « Pas dans cette cave. Dans le souterrain de la tour. C'est là qu'ils viendront, selon elle. »

— « C'est parfait. Nous pourrions peut-être descendre immédiatement, si personne n'y voit d'objections. Vous la portez, Cherry ? »

Cherry acquiesça. Son père se tourna vers elle : « Tiens-la bien, ma chérie, au cas où elle prendrait peur et sauterait. »

Cherry eut un sourire. « Elle ne se sauvera pas. *Nicht wahr*, Greta ? »

Il n'y avait ni émotion ni curiosité dans l'expression du menu visage levé vers celui de Cherry. Waring éprouva un sentiment subit d'incertitude, presque d'appréhension. Son argument — le fait que l'on connaissait si peu de choses de Greta — avait été improvisé. Mais c'était la pure vérité. L'essence humaine n'était

pas simplement un patrimoine génétique : c'était le résultat de la combinaison de cet héritage avec une culture transmise par cent mille générations.

Waring ajusta ses lunettes sur son nez. De l'incertitude... oui, c'était raisonnable. Mais de l'appréhension, c'était absurde.

Bridget vaquait à ses occupations ; Hanni se reposait dans sa chambre. Quant aux autres, ils descendaient l'escalier menant au souterrain de la tour. Daniel et Mat s'étaient partagé les torches électriques ; Cherry disait à mi-voix des petits riens à Greta qu'elle portait. Waring se demandait comment cette dernière s'y prendrait pour appeler ses amis et si ceux-ci sortiraient vraiment de leur cachette. La veille, la réalité avait trop brusquement suivi son incrédulité cynique pour que l'excitation eût le temps de s'installer mais, à présent, le sang de l'Américain bouillonnait dans ses veines. Viendraient-ils ? Il le désirait trop farouchement pour pouvoir le croire.

Le dialogue reprit entre Greta et Stefan, qui ne tarda pas à annoncer :

— « Il faut aller jusqu'à la partie inondée du souterrain. Leur refuge est situé au-delà de la salle submergée. »

— « Comment font-ils pour franchir cette étendue d'eau ? » demanda Daniel. « En nageant ? Elle a plus de cinquante centimètres de profondeur. »

Stefan ne prit pas la peine de traduire cette question. Ils étaient presque arrivés. Le pinceau d'une lampe fit scintiller un sombre reflet moiré. Tout le monde s'attroupa devant l'encadrement de la porte.

— « Posez-la par terre, Cherry, » ordonna Daniel.

— « Non ! » fit Waring. « Elle peut appeler les autres sans que tu la lâches. »

Sans mot dire, Cherry se baissa et déposa avec douceur la petite créature sur le sol dallé. Le premier mouvement de Selkirk fut d'agripper Greta mais ses compagnons lui barraient le chemin. Il se raidit et se prépara à plonger si jamais elle tentait de prendre la fuite.

Mais elle se contenta de se diriger vers la marche de l'escalier, se mouvant avec une grâce et une détermination étranges. Elle leva la tête et appela. L'écho amplifiait sa voix.

— « *Komm ! Ich bin hier. Greta.* »

Rien ne se passa. Quoi de plus normal ? songea Waring. Ils auraient été bien sots de sortir de leur retraite. Pourtant, Greta ne faisait pas mine de vouloir fausser compagnie au groupe. Soudain, le pinceau de la torche fouilla plus avant les ténèbres et Waring entendit Helen aspirer l'air avec un léger sifflement. Il regarda et vit une barque miniature qui fendait la surface immobile de l'eau. De petites silhouettes étaient penchées sur les avirons.

13

C'ÉTAIT un radeau plus qu'une barque, un morceau de bois plat grossièrement taillé en forme de canot, long d'un mètre et muni d'un plat-bord cloué ou collé. Les rames étaient tout aussi rudimentaires : l'une d'elles était constituée d'un éclat de bois arraché, sans doute, à une caissette. Mais, après le premier coup d'œil, Daniel oublia l'embarcation pour ne plus s'intéresser qu'à ses occupants.

Comme Greta, ils étaient tout de vert vêtus et, à la lueur artificielle de la torche dont l'ovale trouait l'obscurité, la scène, comme vue à la lumière crue d'un projecteur, avait l'irréalité d'un dessin animé à la Walt Disney. Qui donc, au nom du ciel, avait bien pu imaginer un pareil accoutrement ? Sûrement pas les intéressés eux-mêmes, sûrement pas cet Hofricht à l'esprit scientifique. Alors ? Seamus ? Avait-il voulu que ses marionnettes portent le costume national irlandais ? Sans doute. Et ce n'était pas tellement déraisonnable. Il s'agissait effectivement de marionnettes, se disait Daniel. On pouvait raconter ce que l'on voulait à propos de ces créatures : qu'elles étaient de souche humaine, il était impossible de prendre au sérieux des êtres faits à l'image de l'homme mais dont la taille n'excédait pas trente centimètres.

Ils étaient six, ainsi que l'avait annoncé Greta. Cinq hommes et une femme. Il y avait quatre rameurs et un barreur qui, installé à la poupe, maniait une sorte de grossier gouvernail. La femme, assise au milieu de l'embarcation, entourée de ses compagnons, regardait fixement la torche qui l'aveuglait et dont le faisceau que réfléchissaient ses prunelles éblouissait Daniel à son tour.

Elle était d'une beauté radieuse. Greta leur avait paru mignon-

ne, d'autant que sa petitesse, dissimulant ses imperfections, rehaussait encore sa joliesse. Mais celle-ci était différente. D'abord, elle était blonde; sa chevelure flottant sur ses épaules, luisante et drue, évoquait l'or des blés. Ses yeux sombres étaient grands et écartés sous des sourcils légèrement plus foncés que les cheveux. Le visage, comparativement large, avait des pommettes haut placées. Sa peau était moins pâle que celle de Greta, à croire que ni les ténèbres ni la claustration n'avaient pu ternir le hâle resplendissant acquis au long des siècles par des ancêtres habitués à vivre au soleil et à l'air pur. Une juive, elle ? Sur le moment, Daniel en douta. Mais il avait vu ce type de beauté chez des réfugiées israélites venues des vastes plaines enneigées et des steppes en flammes de Russie ou de Pologne. Toutefois, aucune n'avait eu pareille beauté.

Le radeau aborda les marches, raclant la pierre. Daniel s'accroupit et tendit la main en direction de la femme qui n'eut pas un geste de recul mais leva les bras. Il la prit par la taille et la souleva. Sans peur, elle se laissa faire, le regard calme et assuré. A travers la robe, Daniel sentait sous ses doigts palpiter son corps chaud, il sentait la courbe des hanches et des seins. Il se redressa, la tenant toujours dans la main. Ils se dévisagèrent. Elle n'avait pas changé d'expression. Elle avait la bouche large et ses lèvres rouges, légèrement entrouvertes, révélaient des dents égales.

Les petites créatures étaient en confiance; non seulement elles permettaient qu'on les prenne et qu'on les porte mais encore elles l'escomptaient. C'étaient les humains normaux qui avaient une attitude hésitante. Cherry souleva l'un des rameurs qui rejoignit Greta dans le creux de son bras et Waring imita son exemple. Après un moment d'incertitude, Mat en fit autant. Helen et Stefan scrutaient simplement les petits visages indéchiffrables à la lueur mouvante de la torche qui oscillait dans l'obscurité. Restaient encore deux lilliputiens qui attendaient, debout sur les marches. Daniel remarqua qu'un filin était fixé à la proue de l'embarcation et s'aperçut qu'il y avait un clou planté assez bas dans le chambranle de la porte : il devait probablement faire office de bitte d'amarrage. Mais les petits hommes n'avaient pas pris la peine d'arrimer leur radeau qui commençait à dériver. Ils ne s'en souciaient pas. A force de se tapir dans les trous obscurs du souterrain, de faire furtivement des sorties nocturnes pour voler de la nourriture et des objets de première nécessité, ils

en étaient apparemment venus à accepter inconditionnellement et sans contestation le monde des géants.

— « Ne veux-tu pas prendre un passager ? » demanda Waring à sa femme. « Il leur faudra longtemps pour gravir cet escalier si nous ne les aidons pas. »

— « Tu as raison. »

Helen se baissa et Waring jeta un coup d'œil à Stefan, qui se détourna. L'Américain haussa les épaules et se chargea du dernier des petits hommes verts.

— « Inutile de rester plus longtemps ici. Emmenons-les là-haut. On les verra mieux et on pourra leur parler. »

Il ouvrit la marche, un lilliputien dans chaque bras. Cherry pouffa soudain : il s'arrêta et se retourna.

— « Sept... ils sont sept, » fit-elle. Et elle se mit à chanter la Marche des Nains de *Blanche-Neige :* « Heigh-ho, heigh-ho ! On rentre du boulot... »

Waring reprit le refrain en chœur et les murs se renvoyèrent l'écho de leurs voix. Ce n'était pas l'effet de résonance qui rendait cet air sinistre, songeait Daniel, mais le silence total des petits hommes. Il éprouva un soulagement quand la porte de la tour se referma enfin derrière le groupe. La lumière du jour filtrait des vasistas surplombant les portes. Elle n'était pas très éclatante mais elle était merveilleusement banale et naturelle.

Tandis que les autres se dirigeaient vers la bibliothèque, Daniel passa dans la cuisine pour appeler Bridget qui était debout derrière la grande table de sapin, bras nus. Elle leva la tête. Elle avait une traînée de farine sur la joue.

— « Ils sont donc sortis, » murmura-t-elle à la vue de la petite créature que son fiancé portait.

— « Immédiatement. » Il fronça les sourcils à cette idée difficilement croyable. « Presque comme s'ils nous attendaient. »

— « Qu'elle est ravissante ! » s'exclama Bridget avec émerveillement. « Non... exquise. Je n'ai jamais rien vu qui soit plus digne de ce qualificatif. Et les autres ? »

— « Ils sont dans la bibliothèque. »

— « Je me passe les mains à l'eau et je t'accompagne. Mrs. Malone, la farce est prête. Garnissez la pâte et placez le tout dans le four, voulez-vous ? »

Mrs. Malone se tenait tout au fond de la cuisine, adossée à la paillasse contre laquelle elle s'appuyait de toutes ses forces. Elle était blême et tremblait presque d'effroi.

« Allons... il n'y a aucune raison d'avoir peur », dit Bridget en ouvrant le robinet. « Ils sont de taille réduite mais ils n'ont rien à voir avec le petit peuple des légendes, je vous l'ai déjà dit. Ils ressembleraient plutôt aux nains que l'on exhibe dans les cirques. Pouvez-vous vous occuper de la cuisine quelques minutes ? »

— « Oui, mademoiselle, » répondit Mrs. Malone d'une voix étranglée.

Bridget reprit : « Servez-vous donc une petite goutte si vous vous sentez nerveuse. Le cognac est dans le placard. » Elle s'approcha de Daniel et, du bout du doigt, caressa la lilliputienne. « On a du mal à croire qu'elle est bien réelle, n'est-ce pas ? Et qu'elle respire. » Elle détacha son tablier et l'accrocha derrière la porte. « Je veux voir les autres. »

Les six lilliputiens étaient debout sur la grande table de la bibliothèque. Ceux qui étaient groupés autour d'eux manifestaient toute une gamme d'émotions différentes, allant du ravissement pur et simple (chez Cherry) à une réaction d'horreur fascinée (c'était le cas de Stefan). Et ces émotions s'exprimaient diversement : par des éclats de rire ou des mouvements nerveux, une grimace fugitive, une main qui se contractait spasmodiquement, un timbre de voix plus élevé. Les six petits personnages, en revanche, étaient parfaitement calmes et d'une immobilité presque totale. Quand ils bougeaient, leurs gestes étaient vifs, presque fluides, mais, dans l'intervalle, ils étaient comme frappés d'une étrange inertie. C'était déconcertant. Daniel déposa la beauté blonde à côté de ses semblables. Elle lui adressa un regard indéchiffrable, puis détourna les yeux.

— « Ils n'ont apparemment pas besoin qu'on les rassure, » dit le jeune homme à Stefan, « mais vous feriez peut-être bien de leur répéter qu'ils n'ont rien à craindre. Et demandez-leur donc comment ils s'appellent par la même occasion. » Il hésita avant de poursuivre. « Dites-leur aussi nos noms. Il serait bon de nouer avec eux une sorte de contact personnel. »

Pourtant, c'était ridicule ! On appelle un chat par son nom mais un chat n'a pas une apparence humaine, un chat ne porte pas de vêtements. Et un chat ne vous répond pas en vous appelant, lui aussi, par votre nom...

— « Vous le voulez vraiment ? » fit Stefan d'une voix rauque.

— « Vous êtes le seul d'entre nous qui soit capable d'engager la conversation avec eux... à l'exception d'Hanni. »

— « Je vais essayer. »

Les petits êtres avaient tous la même intonation. C'était logique puisqu'ils utilisaient une fréquence acoustique extrêmement étroite à laquelle l'oreille humaine n'était pas habituée. Il existait sans doute des différences individuelles que l'on finirait peut-être par noter — au moins entre les voix d'hommes et les voix de femmes — mais il était encore trop tôt. Physiquement, ils avaient chacun leur personnalité. L'un des hommes mesurait deux centimètres et demi de plus que ses compagnons, un autre était court sur pattes et trapu. Le premier se nommait Berthold, le second Dietrich. Les trois autres, qui avaient approximativement la même taille que les femmes, s'appelaient respectivement Fritz, Christoph et Adolf. Adolf était très maigre, presque décharné ; Fritz avait les cheveux noirs et ceux de Christoph étaient d'un blond plus clair que ceux de la femme dont Daniel s'était chargé et qui répondait au nom d'Emma. Les deux autres hommes étaient châtain foncé. Tous étaient imberbes. Peut-être se rasaient-ils mais il était plus vraisemblable de penser qu'ils étaient naturellement glabres. A la seule exception d'Emma, ils avaient le teint pâle ; leur peau paraissait délicate et fragile.

Daniel interrogea Stefan :

— « Est-ce qu'ils comprennent que nous prendrons soin d'eux ? Qu'ils ne risquent rien de fâcheux ? »

L'Allemand haussa les épaules. « C'est ce que je leur ai dit. Ils ne semblent pas effrayés. »

C'était vrai. Et surprenant. Daniel s'efforça de se représenter ce qu'il ressentirait s'il se trouvait à la merci d'êtres plus hauts que des maisons mais son imagination s'avéra incapable de faire l'effort nécessaire. Le plus stupéfiant était que les choses se soient passées aussi facilement. Comment aurait-on pu penser que, après la capture de Greta, ses congénères se soient laissé persuader de si bonne grâce de sortir de leur retraite. Et avec une telle nonchalance apparente ! Daniel se remémora ce qu'il avait dit quelques instants plus tôt à Bridget : « Presque comme s'ils nous attendaient. »

Waring souleva Emma et la déposa sur sa paume ouverte. Elle ne parut pas troublée le moins du monde lorsqu'il fit courir son doigt le long du petit corps.

— « Il faudrait pratiquer des tests avec un matériel adéquat,

mais j'ai le sentiment que le rythme des pulsations est plus rapide que la normale et que leur température doit être plus élevée. Greta m'a donné la même impression. »

— « Reposez-la sur la table, » répondit Daniel avec une sécheresse qui l'étonna lui-même. Waring le regarda d'un air vaguement intrigué mais il obéit. Un commentaire s'impose, se dit Daniel. « Nous avons tendance à les traiter comme... comme des poupées. Je crois que c'est une impulsion à laquelle il convient de résister. »

— « Il ne pensait pas à elle comme à une poupée mais plutôt comme à un sujet d'expérience, » lança Helen qui avait manifestement retrouvé son humeur maussade et acariâtre. « N'allez pas vous figurer qu'il a renoncé à sa grande thèse sur ces petits bonshommes. Je le connais ! »

— « Il était justifié de les prendre dans nos bras pour monter l'escalier mais cela ne doit pas devenir une habitude, » murmura Daniel.

— « Ils ont tous les droits dont jouissent les êtres humains, » dit Mat d'une voix empreinte de mélancolie mais où l'on sentait percer l'imperceptible aiguillon du sarcasme.

Daniel cherchait à analyser ses réactions. Quelle était l'origine de cet élan de colère qui l'avait fait rudoyer Waring ? Il y avait bien une réponse à cette question mais elle était si grotesque qu'il pouvait la rejeter avec amusement. La jalousie ? Etait-il jaloux d'une créature qui ne mesurait pas trente centimètres ?

— « Demandez-leur donc s'ils n'ont pas faim, Stefan, » dit-il. « Greta a mangé mais les autres sont probablement affamés. »

Ils mangèrent d'aussi bon appétit que Greta, aussi indifférents qu'elle à la surveillance dont ils étaient l'objet, s'agenouillant deux par deux devant la soucoupe pleine d'œufs brouillés. Bridget avait trouvé une seconde cuiller à sel et ils avaient tout de suite compris son usage. Daniel se demandait comment ils faisaient jusque-là ; sans doute mangeaient-ils avec leurs doigts. Mais c'était avec le plus grand naturel qu'ils avaient adopté cette nouvelle coutume.

Bridget, qui devait s'occuper du déjeuner, ne pouvait pas s'attarder davantage. Elle quitta la bibliothèque, abandonnant ses hôtes qui contemplaient avec fascination les petites créatures posées par terre, sur le tapis. Emma et Berthold, les seuls à ne pas rester debout, étaient à moitié allongés, appuyés sur un coude. Daniel et ses compagnons, assis sur des chaises, faisaient cer-

cle autour des petits êtres. Stefan traduisait les questions et les réponses.

Leur récit n'était guère différent de celui de Greta. Fritz conservait vaguement le souvenir d'une longue période de ténèbres mais, en dehors de cela, il se rappelait uniquement, comme ses amis, la pièce de la tour, les petites maisons et les visites du « Grand ». Daniel voulut savoir s'il n'y avait pas eu deux Grands mais la question ne fit apparemment que décontenancer ceux à qui elle s'adressait : il y avait toujours eu *der Grosse* jusqu'au jour où il était tombé en faisant des bruits bizarres et était parti en rampant. Alors, ils avaient pris les choses dont ils avaient besoin et ils étaient descendus dans la cave.

— « Pourquoi ? » s'enquit Daniel. « Parce qu'ils avaient peur ? »

— « Je le suppose, » répliqua Stefan. « Mais ils ne me l'ont pas précisé. » Il hésita. « Il n'est pas facile de communiquer avec eux, vous comprenez. Pas seulement à cause de leur timbre de voix et de leur élocution défectueuse. J'ai l'impression que les mêmes vocables n'ont pas forcément la même signification pour eux et pour nous. »

— « C'est inévitable, » dit Waring. « Nous ne vivons pas dans le même univers. Mais il leur a fallu du cran pour s'installer à demeure dans les souterrains. »

— « Comme vous dites ! » s'exclama Daniel. « Comment ont-ils fait avec les rats ? »

Cherry frissonna et répéta : « Les rats ! »

Stefan relaya la question. Tout d'abord, ses interlocuteurs restèrent incompréhensifs et il fallut qu'il l'explicite. Enfin, Fritz, qui semblait être le porte-parole de ses compagnons, prononça quelques syllabes aux sonorités grésillantes et, derechef, Stefan traduisit :

— « Oui... Ils ne connaissaient pas le mot mais il y avait effectivement des rats. Ils les ont tués. »

— « Dieu tout-puissant ! » murmura Waring avec respect... un respect que Daniel trouvait parfaitement justifié. « Toutes choses égales, c'est comme de se battre avec des tigres ! Et dans le noir. Quelles armes avaient-ils ? Peut-être le fameux canif qui a disparu... Demandez-leur avec quoi ils se sont battus, Stefan. »

Cette fois encore, Fritz et ses amis eurent l'air de ne pas saisir la question et la réponse qu'obtint Stefan lorsqu'il l'eut formulée autrement parut le surprendre.

— « Alors ? » le pressa Waring sur un ton impatient.

— « Il parle... de fouets. »

— « Des fouets ? Je ne saisis pas. »

Fritz suivait cet aparté, et, apparemment, il devina l'étonnement de Waring. La physionomie toujours impassible, il arracha sa chemise d'un geste vif et précis et, torse nu, montra son dos à l'Américain. Sa peau blanche était striée d'un fin lacis de lignes sombres qui s'entrecroisaient. Si l'on n'avait pas parlé de fouets, Daniel n'eût sans doute pas identifié ces marques. Maintenant, leur nature était claire. Mais le mystère demeurait entier.

Waring se pencha en avant et examina attentivement le dos de Fritz. « Des cicatrices, » murmura-t-il. « Dues à des coups de fouet ? Mais qu'est-ce que cela veut dire ? Se flagellent-ils mutuellement ? Est-ce une sorte de rite ? Une cérémonie initiatique, peut-être ? »

Suivant l'exemple de Fritz, les autres se mirent torse nu à leur tour. Greta fit jouer la fermeture de sa robe et dégagea une épaule, puis la seconde. Tous avaient le dos zébré. Seule Emma, austère et belle, s'abstint de participer à ce déshabillage. Cherry poussa un petit cri d'indignation et Mat émit une espèce de grognement. Tous étaient scandalisés.

— « *Aber warum ?* » fit Stefan dans un souffle. « *Warum ?* »

Fritz se mit à parler et Stefan tendit l'oreille, s'efforçant de comprendre les sons argentins qui se bousculaient à une cadence précipitée. Il posa quelques questions. A la fin, il se redressa et, sans regarder personne, le regard fixé sur la fenêtre, il reprit la parole :

— « C'était un malentendu. Ils se sont servis de fouets pour pourchasser les rats mais je ne comprends toujours pas comment ils ont fait pour les tuer. » Sa voix était celle d'un homme épuisé. D'un homme qui a la mort dans l'âme. « Devant ma surprise, il a pensé que je ne comprenais pas le sens du mot, de même qu'ils ne comprennent pas la signification de certains de ceux que j'emploie. Ils ont laissé leurs fouets dans le souterrain. Alors, ils ont tenté de s'expliquer en nous faisant voir leurs dos marqués. »

— « Mais pourquoi ? » intervint Helen. « Qu'est-ce que vous êtes en train d'essayer de nous dire ? Que c'est une bande de sado-masochistes ? »

— « Parfois, » poursuivit Stefan, « parfois, il les fouettait lui-même. Mais, d'habitude, ils les obligeait à se fouetter les uns les autres. »

— « Qui ça, *il* ? »

— « *Der Grosse.* »

— « Seamus, » murmura Mat. Et il ajouta d'une voix tranquille : « Puisse son âme pourrir éternellement en enfer ! »

— « Il y avait d'autres... tortures. » Stefan s'exprimait avec une terrible lassitude. « Je n'ai pas insisté pour obtenir des détails. Mais, par exemple, il en serrait un dans sa main, l'écrasait jusqu'à la syncope. »

Waring considéra tour à tour sa paume et le petit homme brun qui l'observait. « Et, après en être passés par là, ils ont accepté de leur plein gré de s'en remettre à nous ? Sans peur et sans crainte... Comment est-ce possible ? »

— « Moi aussi, cela m'étonne, » renchérit Daniel. « Qu'ils aient déguerpi dès qu'ils ont trouvé une porte ouverte sans personne pour la surveiller et se soient cachés en bas, dans le noir, c'est compréhensible. Mais, après, ils n'auraient certainement jamais pu accepter volontairement d'avoir de nouveaux contacts avec la race humaine. »

La race humaine, songea-t-il. Voilà que je fais encore de la discrimination. Mais un groupe humain pouvait-il être capable d'agir de cette façon ?

— « C'est à cause de Greta, » dit Cherry. « Elle a compris que nous sommes différents, qu'ils n'avaient pas à craindre d'être maltraités avec nous. »

Waring s'éleva contre cet argument :

— « Mais elle n'a pas eu l'occasion de le leur expliquer. »

— « Elle les a appelés et cela leur a suffit. S'il y avait eu du danger, elle ne l'aurait pas fait. Vous ne voyez donc pas qu'ils se font totalement confiance ? »

Waring ne se départit pas de son scepticisme :

— « Ils ont fort bien pu se glisser, cette nuit, jusqu'à la porte du vestiaire et, voyant qu'ils ne pouvaient pas la délivrer, ils ont engagé la conversation avec elle. »

— « C'est une question de confiance, » insista Cherry. Jamais Daniel ne l'avait encore vue aussi animée. « Une confiance absolue. Pas de discussions, pas de disputes... Ils savent qu'aucun d'entre eux ne laissera tomber les autres. Ils le savent ! C'est tout... »

Waring jeta un coup d'œil à sa fille, puis détourna le regard. Si elle a raison, se dit Daniel, il y a là une particularité

indéniable qu'il faudrait garder présente à l'esprit. Un élément extra-humain. Indiscutablement extra-humain...

Bridget avait trouvé une solution grâce à laquelle tout le monde pourrait déjeuner ensemble. Elle avait installé dans la salle à manger une table de bridge sur laquelle elle avait posé une autre table, une table à café très basse. Des livres servaient de sièges aux petits êtres et ceux-ci devaient se servir de cuillers à café, sans doute un peu grandes, mais néanmoins relativement maniables. Elle avait haché la viande et écrasé les pommes de terre mais avait laissé les petits pois entiers, et voir les sept petits personnages manger à l'unisson était un spectacle envoûtant.

Hanni n'était pas descendue et Stefan lui avait monté son repas ; il était resté avec elle. L'atmosphère était enjouée. Les convives avaient, non pas oublié, mais mis entre parenthèses tout ce qui, un peu plus tôt, avait suscité en eux une réaction de révolte ou de répulsion. Stefan était absent et Mat semblait apprécier, et même partager dans une certaine mesure, le ravissement de Cherry, conquise par les lilliputiens. Ceux-ci, selon leur habitude, ne manifestaient aucune émotion particulière mais leur imperturbabilité agissait en partie à la manière d'un miroir : elle réfléchissait la bonne humeur et la gaieté des autres comme, tout à l'heure, elle avait reflété leur incrédulité et leur dégoût. C'était un reflet et une magnification, songeait Daniel. Comme si cette impavidité servait de catalyseur aux caprices des sentiments humains.

Le déjeuner terminé, Daniel tomba sur Waring qui prenait son café en solitaire dans la bibliothèque. Ils parlèrent des lilliputiens et l'Anglais trouva que, en tête à tête, Waring était beaucoup moins impressionnant qu'il ne l'avait cru jusque-là. C'était un garçon intelligent et sensé ; il n'avait pas l'agressivité qu'il affichait habituellement en présence de tiers. En présence d'Helen, en particulier : celle-ci était au salon avec les autres. Daniel ne pouvait s'empêcher d'éprouver un léger dédain pour un être qui se laissait à ce point obnubiler par un conflit personnel. Mais, abstraction faite de cette trace de mépris, il ressentait surtout de l'admiration à l'égard de Waring et constatait que c'était un personnage qui ne manquait pas d'intérêt.

Ce que disait l'Américain paraissait raisonnable : leur découverte soulevait un problème qu'ils n'étaient pas en mesure de résoudre par eux-mêmes. On ne pouvait pas lâcher purement et sim-

plement ces créatures dans la nature et il convenait d'étudier la question le plus rationnellement possible. Elles avaient des droits, certes, et il convenait que leurs droits soient protégés. Mais quelle était la meilleure façon de les défendre ? En premier lieu et indépendamment de ce qui pourrait se passer par la suite, une sorte de mise sous tutelle s'imposait de toute évidence et il était essentiel de trouver le tuteur le plus qualifié. On pouvait évidemment faire appel à un organisme officiel — le gouvernement irlandais, sans doute — mais le résultat le plus probable d'une intervention de ce genre serait de créer immédiatement la confusion, et il n'était pas exclu que cela aboutisse à l'exploitation à des fins mercantiles de Greta et de ses compagnons. Il y aurait des décisions à prendre et l'on ne pouvait espérer des décisions rapides et raisonnables de la part des organismes gouvernementaux.

— « A mon avis, » dit Waring, « nous avons besoin d'une personne désintéressée, capable d'étudier la situation intelligemment et sans passion, ayant une notoriété indiscutable, une renommée mondiale pour pouvoir faire face aux politiciens et aux fonctionnaires. En dépit de certains préjugés d'ordre passionnel... » (la voix de Waring se fit soudain amère) « ... j'estime qu'une personnalité scientifique serait l'idéal. »

— « Songez-vous à quelqu'un en particulier ? »

Waring haussa les épaules. « Pour l'instant, non. Et vous ? »

— « Aucune idée. Je connais mal le monde scientifique. »

— « Nous allons réfléchir. Il est inutile de se précipiter. L'essentiel est de tomber d'accord sur les principes généraux, vous et moi. Stefan étant ce qu'il est et Mat étant porté sur la bouteille, nous constituons un quorum, me semble-t-il. »

— « Sans doute. »

— « Ils sont fascinants, » enchaîna Waring, rêveur.

— « Absolument fascinants. »

— « Je suppose qu'ils ont bien été créés ainsi que Stefan nous l'a dit. Je ne suis pas assez ferré en biologie pour me faire une opinion. »

— « Je n'y connais pas grand-chose, moi non plus, mais j'en sais quand même suffisamment pour ne pas douter que ce soit possible. C'est la glande pituitaire qui assure le contrôle de la croissance et le fœtus est entièrement formé lorsqu'il atteint une taille de sept centimètres environ. A l'exception des ongles et de certains détails du même ordre. En outre, la tête est démesurée par rapport au corps, ce qui est jusqu'à un certain point le cas

pour nos petits amis. Il y a eu des exemples de naissances miniatures accidentelles, quoique les nouveau-nés fussent plus grands. Si l'on accepte la motivation de base, l'expérience n'est pas fondamentalement irréalisable. »

— « Le tout est d'accepter cette motivation ! »

— « En effet. »

— « C'est encore un des aspects troublants de l'esprit allemand. »

— « De l'esprit nazi, » rectifia Waring.

— « Il y a une différence ? »

— « Einstein était allemand. »

— « Oui... mais il a été expulsé de son pays. »

Waring sourit. « Vous avez la haine tenace, vous autres Anglais. » Il se leva. « Je vais aller jeter un nouveau coup d'œil à nos lilliputiens. Vous m'accompagnez ? »

— « Je vous rejoindrai plus tard. »

La porte se referma derrière Waring. Daniel se retrouva seul. Et il en était satisfait. Etre seul dans une grande pièce confortable par une journée pareille était bien agréable. Il y avait quelques nuages dans le ciel mais, aussi, de belles éclaircies. Justement, le soleil brillait actuellement. Les fenêtres à la française étaient ouvertes à la brise mais celle-ci était trop légère pour faire frémir les lourds rideaux. Il faisait chaud et la douceur de l'air prédisposait à la sensualité, songeait Daniel avec plaisir. Bridget lui avait promis de le retrouver lorsque Mrs. Malone et Mary, qu'il était nécessaire de surveiller, auraient fini leur travail, et c'était là une perspective qu'il savourait avec délice. Ils pourraient faire une promenade au jardin tous les deux, suivre les méandres des allées qui conduisaient aux oasis herbeuses des marais. Comme Daniel imaginait allégrement cet avenir immédiat, il perçut quelque chose qui bougeait à la limite de son champ de vision. Il tourna la tête.

C'était Emma. Il avait cru qu'elle était avec les autres mais ils étaient tous si petits, ils se déplaçaient si prestement et si légèrement, qu'il était malaisé de ne pas perdre leurs traces. Emma avait dû s'éclipser après le déjeuner et se réfugier dans la bibliothèque où elle était restée, immobile et silencieuse, pendant tout le temps de son entretien avec Waring. Elle s'approcha de lui et, à nouveau, Daniel s'extasia sur sa beauté. Après s'être creusé la cervelle pour retrouver quelques mots d'allemand, il murmura :

— « *Komm, Emma. Komm zu mir.* »

Elle se planta à côté de son siège. Sa chevelure de miel lui tombait presque jusqu'aux pieds. Elle tendit les bras et Daniel la souleva de terre. Il la posa sur sa poitrine en se carrant confortablement au fond du fauteuil club. La chaleur du corps d'Emma et son poids infime le charmaient ; sa beauté était un enchantement pour l'œil. Tout en la maintenant doucement, il lui toucha le visage du bout du doigt.

— « *Schön,* » dit-il. « *Sehr schön.* »

D'abord, la réaction d'Emma le surprit, puis elle l'amusa. La femme miniature détacha sa robe et, d'un geste fort féminin, la fit passer par-dessus sa tête, libérant ses bras des manches. Comme une petite fille puérilement fière de la grâce de son corps et désireuse de montrer sa beauté à qui veut l'admirer, se dit Daniel. Mais, en même temps, il était déconcerté : Emma était nue et il constatait qu'elle était presque asexuée — quoique pas entièrement...

« *Schön,* » répéta-t-il en ramassant la robe abandonnée et en la lui tendant. « Mais rhabille-toi, maintenant, mon petit. »

D'un mouvement prompt, Emma se laissa glisser sur les cuisses de Daniel. Elle allait sauter par terre, songeait-il, et, avec un entêtement enfantin, s'obstinerait à s'exhiber. Peut-être pour danser telle une petite fée mutine et innocemment voluptueuse. Le choc qu'il éprouva quand il sentit les doigts minuscules le palper, quand il se rendit compte des intentions réelles d'Emma, dépassa en violence tout ce qui l'avait précédé.

« Mon Dieu, » fit-il en se redressant brutalement, le souffle coupé. « Mon Dieu ! »

Il la déposa sur le tapis et lui lança sa robe. Il tremblait. « Rhabille-toi. Remets cette robe. »

Elle ne pouvait comprendre ce qu'il disait, évidemment, mais la sécheresse de son intonation ne laissait pas de place à l'ambiguïté. Elle leva vers lui ses yeux indéchiffrables, sombres sous la masse lumineuse de la chevelure, puis, docile, enfila sa robe en se tortillant et la rattacha. Et elle resta immobile à le regarder, grave et patiente.

Ce fut à ce moment seulement que Daniel prit conscience d'avoir noté un détail quand Emma s'était dénudée. Son dos... la peau délicate en était intacte. Elle ne portait nulle marque de fouet.

La tête penchée, il contempla la petite créature qui attendait. Cela et... une telle beauté, une telle sérénité... Comment était-ce possible ?

14

EMPÊCHER Mrs. Malone de sombrer dans l'hystérie était une tâche plus ardue et plus absorbante que Bridget ne l'avait pensé. Quand elle lui avait parlé pour la première fois des lilliputiens, la femme de charge, si elle avait laissé paraître du doute et de l'inquiétude, n'avait pas eu de réactions extrêmes. Elle avait décliné l'offre de Bridget lorsque celle-ci lui avait proposé de lui faire voir Greta. Quand Daniel était entré dans la cuisine, Emma dans les bras, Mrs. Malone avait visiblement été bouleversée et effrayée mais Bridget avait espéré qu'un moment de réflexion et une goutte de fine pour l'aider lui permettraient de surmonter le traumatisme.

Quand elle était revenue de la bibliothèque, force lui avait été de constater qu'elle avait péché par excès d'optimisme. Mrs. Malone s'appliquait tant bien que mal à sa besogne mais elle était pâle comme un linge et tremblait de la tête aux pieds. Bridget la fit asseoir, lui parla longuement et avec circonspection. Quand elle eut fini, la brave femme murmura :

— « Mais ce n'est pas naturel, mademoiselle. Pas naturel, pas du tout naturel. Je ne peux pas... »

Sa voix se perdit.

— « Non, ce n'est pas naturel, » répondit Bridget. « D'accord, ils sont anormaux. Mais, et c'est l'essentiel, ils sont absolument inoffensifs. Ils ne vous feront aucun mal. Vous n'avez rien à craindre d'eux. »

— « Mon oncle Ben, quand il était petit garçon, a vu un jour quelque chose à côté d'un cimetière. Et, depuis, il n'a plus jamais proféré un mot. Et il aura soixante et onze ans à Pâques. » Mrs. Malone frissonna. « Je ne peux pas m'empêcher de penser à eux. »

— « Voulez-vous rendre votre tablier ? » demanda Bridget après une pause.

C'était du bluff, elle se l'avouait, et un bluff pas très honnête. Elle avait compris que cette maison, et maintenant elle-même, représentaient pour Mrs. Malone une garantie de sécurité dont cette

dernière avait désespérément besoin. L'irascibilité, le bagoût et l'impudence qu'avait affichés Mrs. Malone lorsque Bridget était venue visiter le château en février n'avaient été que le masque de la crainte de l'Irlandaise à l'idée qu'on la chasserait peut-être et qu'elle perdrait sa place. Une crainte qui n'était pas fondée mais qui avait sa source dans un passé où elle avait plus souvent rencontré la dureté et le mépris que l'affection. A treize ans, elle avait quitté sa famille pour s'engager comme domestique ; à dix-sept ans, elle avait épousé un palefrenier qui lui avait fait faire une fausse couche à force de sévices, la privant de l'espoir d'une nouvelle maternité. Le mari était mort cinq ans plus tard, et elle s'était à nouveau placée. Elle s'était ensuite remariée avec un individu d'une cruauté froide et vindicative plutôt que brutale qui avait systématiquement miné le peu de confiance qu'elle avait en elle avant de l'abandonner. Pour la troisième fois, elle s'était engagée comme domestique. Elle n'avait pas été plus heureuse qu'auparavant — ses patrons découvraient vite sa timidité et l'exploitaient — jusqu'au jour où elle était entrée au service de Seamus Chauncey à Killabeg. L'attitude de celui-ci (son indifférence était totale pourvu que la cuisinière lui préparât ses repas et ne le gênât pas) avait été pour elle comme la pluie providentielle après la sécheresse et, plus tard, la patiente supervision de Bridget, sa bienveillance sans façons, avaient été un rayon de soleil. A présent qu'un peu de chaleur était entrée dans son existence, l'univers extérieur semblait à Mrs. Malone d'autant plus froid et plus lugubre.

— « Ah ! non, » s'exclama-t-elle. « C'est la dernière chose que je ferais ! » Elle garda un instant le silence avant d'ajouter avec une franchise désarmante : « Où voulez-vous que j'aille si je pars ? »

— « Eh bien, cessez de vous faire du mauvais sang. Ce sont des créatures étranges mais il n'y a aucune raison de les redouter. Au contraire, il faut avoir pitié d'elles. Elles ont subi de rudes épreuves. »

— « Vous allez les garder longtemps ici ? »

— « Non, pas très longtemps, je pense. »

Mrs. Malone hocha la tête. « J'essaierai de prendre sur moi, mademoiselle. Je sais que je suis une sotte. »

— « Après tout, il y a un moment qu'ils sont dans la maison. Ils y étaient déjà avant votre arrivée. »

— « Et c'était avec eux qu'il s'amusait tous les jours dans la

tour, Mr. Seamus ? » Elle haussa les épaules. « Je savais bien que c'était un original mais j'aurais pas cru qu'il l'était tant que ça. Et puis, les lutins, je ne savais pas qu'ils étaient là, moi, n'est-ce pas ? Il y a des tas de choses au milieu desquelles on peut vivre sans s'en faire tant qu'on ne sait pas qu'elles existent. »

— « Mais c'est la preuve qu'ils n'ont pas envie de vous faire de mal. S'ils avaient voulu vous assassiner dans votre lit, ils auraient eu mille fois l'occasion de le faire depuis quatre mois. Au lieu de cela, ils se sont contentés de voler de malheureuses bribes de nourriture et des objets innocents dans la cuisine. »

Quand Bridget avait mentionné son hypothétique assassinat, un frisson encore plus violent avait secoué Mrs. Malone mais la force de l'argument parut avoir enfin raison de ses réticences. « J'essaierai de prendre sur moi, mademoiselle, » répéta-t-elle. « Je vous le promets. »

Pourtant, Mrs. Malone perdit pied, peut-être au spectacle des sept petits êtres déjeunant sur la table de bridge. Quand Bridget entra dans la cuisine, la pauvre femme, affalée sur une chaise, sanglotait en proie à une crise de nerfs, tandis que Mary lui tapotait la main et émettait de petits bruits consolateurs d'une totale inefficacité. La cuisinière leva vers Bridget des yeux brouillés de pleurs et hoqueta :

— « J'ai honte de moi, mademoiselle. Seigneur, ce que j'ai honte ! Surtout que Mary, elle, ça ne lui fait ni chaud ni froid. C'est seulement que... oh ! ce que j'ai honte ! »

— « Allez donc desservir, Mary, » ordonna Bridget. « Maintenant, Mrs. Malone, vous allez vous calmer... et tout de suite. »

— « J'ai peur, mademoiselle, c'est plus fort que moi. Et quand je les regarde, c'est encore pire. »

— « Tenez... buvez ceci. »

Bridget avait eu la main lourde en remplissant le verre de Mrs. Malone qui protesta sans montrer une énergie excessive et finit par se résigner à boire. Peu à peu, sous les effets conjugués des exhortations de Bridget d'une part, de la fine d'autre part, elle finit par s'apaiser et, au bout de dix minutes, on put la laisser seule. La cuisinière n'était peut-être pas dans un état de parfaite sobriété : du moins sa crise de nerfs était-elle jugulée.

Bridget se rendit alors chez les Morwitz. Stefan avait tenu à monter le plateau lui-même et affirmé que son épouse allait bien,

qu'elle avait seulement la migraine, mais la propriétaire du château considérait tout de même qu'elle était responsable de ses hôtes. Elle frappa à la porte. Ce fut Hanni qui lui répondit d'entrer. L'Allemande était couchée ; son mari était allongé, tout habillé, sur le second lit. Le plateau était sur la table : on n'avait pas touché à son contenu.

— « Je suis désolé que nous ayons gaspillé de si bonnes choses, » dit Hanni sur un ton d'excuse en suivant la direction du regard de Bridget.

— « Comment vous sentez-vous ? »

— « Mieux. Je vous demande pardon pour... tout cela. Je crois que je me suis mal... conduite. »

— « Je vous en prie ! » Bridget hésita. « Le choc a dû vous être pénible. »

— « Ce n'est pas facile à expliquer. Sauf que... » La voix d'Hanni était calme ; tout son émoi s'était réfugié dans son regard. « Beaucoup de mes proches sont morts pendant la guerre ; J'ai perdu toute ma famille. Une foule de femmes jeunes. Ils... ces petits hommes... ils pourraient être mes cousins. »

Jusqu'à présent, Bridget n'avait pas fait grand cas d'Hanni. Stefan paraissait si visiblement être l'élément dominant du couple qu'elle avait concentré son attention sur lui. Mais elle prenait subitement conscience de la force secrète qui habitait Hanni et transparaissait dans sa détresse. Une force qui avait affronté et surmonté le désespoir. « Ils pourraient être mes cousins. » Cette phrase jetait une lueur fugitive dans un abîme dont Bridget n'ignorait pas l'existence mais dont les vertigineuses profondeurs défiaient ses capacités d'imagination.

— « Inutile de vous faire mal en parlant de cela. »

— « Penser est suffisant et on ne peut s'empêcher de penser. Mais je sais que parler ne fait pas de bien. Evoquer ces horreurs ne sert à rien. »

— « Ce n'est pas la question. Si en parler vous soulage... »

Hanni secoua la tête. « Non. Il n'y a rien à dire. Sinon réciter une litanie de noms. Et, à eux seuls, les noms sont dépourvus de sens. »

Il y eut un silence.

— « Puis-je faire quelque chose pour vous ? » s'enquit Bridget.

— « Non, je vous remercie. Avez-vous besoin de Stefan comme interprète ? »

Stefan, tourné vers sa femme, demeurait muet. Son regard était

malaisé à déchiffrer. On y lisait de la tristesse, un appel à l'aide. Mais il y avait autre chose encore. Beaucoup d'autres choses.

— « Cela ne presse pas. »

— « Il descendra un peu plus tard. »

— « Si vous voulez vous en aller... si vous jugez préférable de quitter Killabeg... »

Cette fois, c'était en toute honnêteté que Bridget avait fait cette suggestion mais Hanni la repoussa avec autant de vivacité que Mrs. Malone — et sa réponse fut la même que celle de la femme de charge :

— « Non. Où voulez-vous que nous allions ? »

Elle avait promis à Daniel de le rejoindre à la bibliothèque dès qu'elle serait libre mais, d'abord, elle monta dans sa chambre pour se rafraîchir et se faire une beauté. Elle songeait à Stefan et à Hanni, à la croix qu'ils portaient depuis un quart de siècle et continueraient de porter leur vie durant, mais c'était là un exercice futile. Se mettre dans la peau des gens pour compatir à leurs tourments avait quelque chose d'obscène. Bridget avait l'impression que c'était, en un sens, une insulte aux victimes. Elles avaient souffert, elles étaient mortes : mieux valait que leur souvenir s'efface. C'est ce qu'elle-même aurait souhaité si elle avait été parmi les victimes.

Quant à l'héritage, il en allait différemment et il était impossible d'y échapper — l'héritage fait des souvenirs que les Morwitz partageaient... ou ne partageaient pas. Il n'y avait rien à faire pour leur venir en aide. Et, bien sûr, Greta et ses compagnons étaient un héritage vivant, un mémorial de chair et de sang. Mais, là aussi, la question se posait d'une autre façon : il s'agissait d'un problème auquel il fallait trouver une réponse. Tout en passant un bâton de rouge sur ses lèvres, Bridget passa en revue les diverses éventualités, plus ou moins sérieuses, qui avaient été émises. Les laboratoires scientifiques, les baraques foraines, les agences de publicité : des solutions abstraites, antipathiques ou absurdes qui, en aucun cas, n'étaient susceptibles de contribuer au bonheur de ces petits êtres. Ils seraient encore mieux à Killabeg.

Elle se frotta les lèvres l'une contre l'autre pour égaliser le rouge. Pourquoi ne resteraient-ils pas à Killabeg ? C'était un endroit auquel ils étaient accoutumés, le seul qu'ils connaissaient. Maintenant que Seamus n'était plus là pour les martyriser, il n'y

avait pas de raison pour qu'ils ne fussent pas heureux au château. La maison était facile à protéger contre le monde extérieur, contre la télévision et les journalistes. Il faudrait mettre les gens au courant, certes — il était impossible de garder indéfiniment secrète une affaire de ce genre — mais cela ne signifierait pas que les petits êtres seraient forcément exploités. Bridget se rappelait avoir lu quelque chose à propos de deux groupes de quintuplés qui avaient sensiblement le même âge : l'un de ces groupes avait vécu dans un total anonymat. Aucune raison pour qu'une expérience similaire ne réussisse pas aussi bien. Et ce serait, à l'évidence, conforme à l'intérêt de Greta et de ses amis, ce serait en vérité le seul moyen pour eux de mener une existence à peu près normale. Pour leur propre bien...

Leur propre bien... Bridget prit brusquement conscience de son reflet dans le miroir. Des cheveux auburn aux vagues légères, des sourcils bien dessinés, des yeux gris dans un visage large, un fort gracieux visage... et, derrière cette aimable façade, tout un grouillement de pensées mesquines, égoïstes et hypocrites. Un arrangement permettant de se réserver l'exclusivité des lilliputiens pour leur propre bien... Mais sous quel patronage ? Et qui en serait le premier bénéficiaire ? Quelqu'un qui aurait besoin que le château continue de fonctionner en tant qu'hôtel afin de pouvoir subvenir à leurs besoins et d'assurer leur protection, naturellement. Un établissement tout ce qu'il y aurait de sélect. Quels que soient les tarifs qu'on y pratiquerait, la difficulté consisterait à trier sur le volet les élus qui auraient le privilège de payer.

Avec un sursaut de mépris, Bridget se rappela que, la veille, Waring avait avoué qu'il avait soupçonné, avant la capture de Greta, Daniel et elle-même d'avoir monté de toutes pièces une mystification à des fins publicitaires. Ce qu'elle venait d'envisager était encore pire.

Furieuse à son propre égard, elle se hâta de mettre la dernière touche à son maquillage et sortit en faisant bruyamment claquer la porte de sa chambre. S'étant assurée que Mrs. Malone était à son poste dans la cuisine, elle regagna la bibliothèque. Daniel était assis dans un fauteuil club, seul à l'exception de la petite Emma, immobile à quelques pas de lui. En descendant, Bridget s'était dit que, comme elle s'en voulait, Daniel risquait, dans l'état de nerfs où elle était, de tenir des propos la mettant aussi en colère contre lui. C'était ridicule mais elle se connaissait assez bien pour sentir qu'il y avait là un danger certain.

Mais ses appréhensions se dissipèrent à la vue de Daniel. Il avait l'air malheureux et un flot de compassion et de tendresse submergea Bridget. Pauvre Daniel ! Il s'en était passé des choses depuis le jour où était arrivée la fameuse lettre de O'Hanlon & O'Hanlon et où il lui avait suggéré de passer le week-end à Dublin ! D'abord, sa fiancée l'avait abandonné à son triste sort. Puis, après qu'il l'eut finalement rejointe, il s'était vu mis hors du lit de sa belle sans autre forme de procès. Et maintenant, voilà qu'il était enfoncé jusqu'au cou dans cette affaire, ce qui devait mettre à rude épreuve sa conscience de juriste scrupuleux. Pas étonnant qu'il semblât quelque peu déprimé ! Son énergie discrète et sans ostentation faisait contraste avec l'exaltation de Mat. Les Anglais avaient du bon, même si leur manque d'imagination était parfois exaspérant.

Bridget s'avança et, se penchant vers lui, l'embrassa. Le baiser qu'il lui rendit était contraint et elle comprit qu'il avait la tête ailleurs. Ce n'était pas elle que Daniel regardait : c'était Emma. Effectivement, ils étaient sous surveillance, encore que ce ne fût pas là une surveillance que Bridget pouvait prendre au sérieux. Mais tout de même... Elle posa sa main sur la nuque de Daniel et murmura :

— « Sortons. »

Il se leva docilement et, la main dans la main, tous deux se dirigèrent vers la porte. Mais, au bout de deux pas, Daniel fit halte.

— « Qu'y a-t-il ? »

— « Et Emma ? »

— « Eh bien quoi, Emma ? Tu ne veux pas qu'elle nous suive, quand même ? »

— « Non ! » s'exclama-t-il avec véhémence. « Absolument pas. Mais je me demandais... devons-nous la laisser là ? Avec la porte ouverte ? »

— « Et alors ? Nous avons décidé de ne pas les traiter comme des prisonniers. »

— « Oui, bien sûr. » Il se remit en marche. « Mais comment les traitons-nous ? Comment devrions-nous les traiter ? »

— « Oublions toute cette histoire pour une demi-heure. » Elle gonfla ses poumons. L'air tiède avait une odeur d'herbe, de fleurs et de tourbe. « Cela nous fera du bien de penser à autre chose. »

Ils traversèrent la pelouse qui avait besoin d'un bon coup de

tondeuse. Quand Danny Moore viendrait du village, il faudrait lui demander de s'en occuper. Mat s'en était chargé la dernière fois mais il était fort improbable qu'il proposerait à nouveau ses services.

« J'ai réfléchi, » dit Bridget.

— « A quoi ? A eux ? »

— « Non, » répondit-elle avec impatience. « Non, pas à eux. Quel serait le meilleur support publicitaire pour le château ? Sans doute le *Irish Times*. Mais quoi encore ? *Country Life ?* Existe-t-il une revue spécialisée dans l'hôtellerie à l'intention des hôtes payants ? »

Elle avait pensé que l'idée séduirait Daniel mais celui-ci se borna à répondre distraitement :

— « Je suppose qu'il y en a. Je m'informerai en retournant au bureau. »

Abandonnant sa main, la jeune femme le prit par le coude.

— « Dis-moi... Y a-t-il quelque chose qui te tracasse ? »

Après quelques instants de silence, Daniel demanda :

— « Que sont-ils ? »

— « Je ne comprends pas ta question. »

— « Ce n'est pas seulement leur taille. Ni même le fait qu'ils aient été conditionnés par ces deux fous. Non... il y a autre chose. Quelque chose de très bizarre. »

— « Quelle importance ? Ne pouvons-nous pas les oublier un moment ? Ce n'est pas notre problème. »

— « C'est le problème de qui ? »

— « Je ne sais pas. » Elle réfléchit. « Si, c'est notre problème, hélas ! Mais accordons-nous un répit. C'est la récréation. Ma demi-heure de congé ! Regardons l'herbe pousser ! »

— « Waring estime qu'il conviendrait de les confier à quelqu'un de compétent plutôt que d'entrer en contact avec les autorités, la presse ou la télévision. J'incline à partager son avis. »

— « Vous avez raison tous les deux, j'en suis persuadée. On va dans le jardin ? »

Le jardin embaumait la rose et le chèvrefeuille. Les abeilles festonnaient le silence et Bridget se demanda où était leur nid. Installer quelques ruches pour récolter du miel serait peut-être une bonne idée. Tous deux s'enfoncèrent au gré des allées sinueuses. Ils étaient seuls. Enfin, ils atteignirent le berceau de verdure qui formait un écran impénétrable ; mais, à l'intérieur, on pouvait surveiller le chemin entre les feuilles et les ramures. Il était d'ail-

leurs vide. De plus, s'il venait des importuns, on entendrait de loin le gravier crisser sous leurs semelles.

Sous la charmille, on ne risquait pas de se faire surprendre par des indésirables. Bridget s'étendit sur le dos et attendit langoureusement que Daniel profite de l'occasion.

Mais le jeune homme n'était pas d'humeur entreprenante. « Ils ne sourient pas, ils ne rient pas, » murmura-t-il. « Le sens de l'humour n'est-il pas l'une des caractéristiques essentielles de l'homme ? Je les crois incapables de rire. »

— « Je n'en sais rien, » dit Bridget en se levant. « Quand tu auras trouvé la réponse, ne manque surtout pas de me le faire savoir. »

— « Excuse-moi. Tu ne pars pas déjà ? »

— « Si. Mais, toi, reste. Et médite à loisir. »

Il saisit la main de Bridget et attira la jeune fille à lui. Elle retrouvait cette force familière qui lui plaisait tant. Il l'embrassa. Cela aussi lui plaisait. Mais pas entièrement... En s'en rendant compte, Bridget éprouva un sentiment de frustration et de contrariété. En même temps, elle était résolue à ne pas laisser voir qu'elle était vexée. Au bout de quelque temps, elle se dégagea doucement de l'étreinte de Daniel et lui sourit. Le sourire était peut-être une caractéristique essentielle de l'humain. Mais ce n'était pas forcément l'extériorisation du sens de l'humour...

— « Je suis désolée, mon chéri, mais il faut que je m'en aille. Je viens de me souvenir... J'ai l'esprit tellement préoccupé par cette histoire que je n'ai pas dit à Mrs. Malone de commencer à préparer le stew pour demain. Si je ne le lui rappelle pas, elle n'y pensera jamais toute seule. »

— « Je t'accompagne. »

Elle le repoussa. « Non. Reste là. Si je peux, je m'échapperai à nouveau. »

Et souris, s'adjura-t-elle. Souris même si tu grinces des dents !

Comme elle faisait mine de s'éloigner, Daniel reprit :

— « Il y a quelque chose que je veux te dire. »

Elle se retourna.

— « Quoi donc ? »

Un long moment, il la regarda sans desserrer les lèvres. « Non, » laissa-t-il finalement tomber. « Cela peut attendre. Tu n'es pas la seule à avoir les idées qui s'embrouillent à l'heure qu'il est, tu vois... »

— « Ça ne fait rien. » Réapparition du sourire. Un sourire ou une grimace ? « Dans quelque temps, nous nous sentirons sans doute plus en forme, tous les deux. »

Sur le chemin du retour, Bridget aperçut Mat et Cherry qui se dirigeaient vers le lac. Ils formaient un beau couple et, de loin, ils paraissaient heureux et détendus. Vénus à sa proie attachée, songea-t-elle. Et elle ajouta intérieurement : Bon appétit !

Elle n'avait pas menti à Daniel : c'était vrai, il y avait un certain nombre de choses dont il fallait qu'elle s'occupe. Et il était souhaitable de s'assurer que Mrs. Malone n'avait pas oublié le stew. Elle entra dans la bibliothèque par l'une des portes-fenêtres. Emma était invisible mais la porte donnant sur le couloir était béante. Quelqu'un avait dû l'ouvrir. Pauvres petits êtres ! Les boutons de porte étaient trois fois trop haut pour qu'ils puissent les atteindre et ils n'avaient pas, loin de là, la force suffisante pour les faire jouer. Ils méritaient qu'on ait pitié d'eux et si Daniel était ainsi obnubilé, c'était tout à son honneur. Tandis que toi, ma petite, tu n'es qu'une garce égoïste et nymphomane ! Abattue par cette introspection peu flatteuse, Bridget entra dans la cuisine.

Du premier coup d'œil, elle vit que Mrs. Malone n'était pas là. Mary, occupée à l'évier, ignorait où était passée la femme de charge : la jeune bonne était allée cueillir des petits pois dans le potager et, à son retour, il n'y avait personne.

Le stew avait été mis en train. Sur la planche à découper, il y avait des oignons émincés, des carottes coupées en dés, un navet ; un morceau de saindoux attendait au fond de la cocotte posée sur le fourneau. A cette vue, Bridget éprouva un vague malaise. L'une des vertus majeures de Mrs. Malone était la faculté qu'elle avait de se concentrer sur le travail en cours ; laisser inachevée sa tâche du moment ne lui ressemblait pas. L'explication la plus vraisemblable était que ses nerfs l'avaient à nouveau lâchée. En ce cas, où avait-elle pu chercher refuge ? Dans sa chambre ? A moins qu'elle ne se fût enfermée dans la salle de bains ? Il fallait aller à sa recherche, Bridget n'avait pas le choix.

Elle visita toute la maison en commençant par l'étage et en appelant Mrs. Malone à cor et à cri : aucune trace de la cuisinière, aucune réponse. La salle de bains était vide, sa chambre aussi. Au salon, Bridget tomba sur les Selkirk en train de discuter. Ils n'avaient pas vu Mrs. Malone, eux non plus. Waring de-

manda à Bridget s'il pouvait lui être utile ; elle le remercia mais déclina l'offre.

A présent, elle était vraiment inquiète. La première idée qui venait à l'esprit était que Mrs. Malone, prise d'un accès de panique, s'était enfuie de la maison. Elle aurait sûrement pris la route, elle ne serait pas partie en direction du marais. Jamais une personne saine d'esprit ne s'y serait aventurée. Mais une femme en proie à la terreur était-elle une personne saine d'esprit ?

Bridget estima que le mieux était de poursuivre ses recherches à l'extérieur. Cependant, elle se rappela qu'elle n'avait pas encore fouillé la cave. Il y avait peu de chances pour que Mrs. Malone y soit descendue : depuis qu'on avait découvert les lilliputiens, les souterrains cristallisaient toutes ses terreurs et, le matin même, Bridget avait été obligée d'aller en personne chercher les provisions dans le cellier. Néanmoins, une brève vérification pouvait toujours être faite.

Elle ouvrit la porte donnant sur l'escalier, alluma. Et elle s'immobilisa, figée par l'horreur, à la vue du corps inerte qui gisait recroquevillé au bas des marches.

Traduit par Michel Deutsch.
Titre original : The little people.

LA FIN AU PROCHAIN NUMERO

A nos lecteurs

Au cours des récents mois, les charges qui se sont accrues sur l'ensemble de la presse ont conduit la plupart des périodiques à augmenter leur prix de vente.

Nous avions jusqu'ici reculé cette décision pour **Fiction.** Il nous était malheureusement impossible de continuer de le faire.

Le prix de vente de la revue, à partir du présent numéro, est donc porté à 3,50 F.

Mais attention : le prix des abonnements reste **pour un mois encore inchangé.** Si vous voulez donc profiter de l'occasion qui vous est ainsi offerte de bénéficier pour une année de l'ancien tarif, vous pouvez nous retourner le bulletin d'abonnement qui se trouve en page 160.

LA REDACTION.



★★ EXIGEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE "FLEUVE NOIR" ★★ UNE COLLECTION SIGNÉE FLEUVE NOIR ★
UNE GARANTIE DE QUALITÉ ★ EXIGEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE "FLEUVE NOIR" ★ UNE COLLECTION SIGNÉE FLEUVE NOIR ★ UNE GARANTIE DE QUALITÉ
LE PLUS FORT TIRAGE DU ROMAN ANTICIPATION
ANTICIPATION
PARAÎTRE DECEMBRE
PETER RANDA
LES AVENTURIERS DE L'ESPACE
FLEUVE NOIR
J.&D. LE MAY
AREL D'ADAMANTE
FLEUVE NOIR
MAURICE LIMAT
ICI L'INFINI
FLEUVE NOIR
GROUPE PRESSES DE LA CITÉ
Editions FleuveNoir
Allemagne, Bénélux, Canada, Espagne, France, Pays d'Outre-Mer, Suisse ★
69, Boulevard Saint-Marcel
PARIS 13e
Tél. : 707.57-49 (5 lignes groupées)
★★ EXIGEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE "FLEUVE NOIR" ★★ UNE COLLECTION SIGNÉE FLEUVE NOIR ★

Revue des films

LETTRE D'ANGLETERRE

Il est bon de revoir les films, de réexaminer l'œuvre d'un metteur en scène à la lumière d'une réalisation récente. De nombreuses erreurs peuvent ainsi être corrigées, des jugements malencontreux réparés. Ainsi, je tenais comme presque tout le monde Michael Powell pour l'auteur d'un film miraculeux, prodigieux, mais unique : *Le voyeur* de célèbre mémoire. En cherchant bien, on pouvait découvrir dans *Le voleur de Bagdad* quelques qualités à répartir entre Korda, Tim Whelan, Ludwig Berger et Powell... Et puis, plus rien. Or j'ai découvert à Londres, cet été, plusieurs chefs-d'œuvre indéniables qui éclairent d'un jour nouveau cet auteur complètement méconnu : *Gone to Earth (La renarde), Black narcissus (Le narcisse noir), I know where I am going (Je sais où je vais),* sans parler du génial mais fort peu fantastique *Life and death of Colonel Blimp (La vie et la mort du Colonel Blimp).*

N'importe lequel de ces films démontre que *Le voyeur* n'est pas un accident, résultant d'un intérêt subit de Powell pour l'horreur et le morbide. Dès sa collaboration avec Emeric Pressburger, on sent une attirance vers l'étrange, le surnaturel, l'inexplicable. Cela se traduit tout d'abord par une volonté d'étudier, de décrire, ne serait-ce qu'en contrepoint d'une histoire, des coutumes, des religions, des superstitions. Fait assez rare pour un Anglais, Powell s'intéresse à des traditions, à des civilisations fort éloignées de la sienne. Même à l'intérieur de l'Angleterre, il essaie de sentir ce qui est *différent : Je sais où je vais* comprend un grand nombre de séquences parlées en gaëlique et sur tout le film plane l'ombre d'une légende maléfique. *La renarde* d'après Mary Webb décrit certaines superstitions encore présentes dans le Pays de Galles. Le film retrouve d'ailleurs un lyrisme gothique extrêmement dépaysant.

Le cas du *Narcisse noir* est encore plus curieux : des nonnes sont envoyées dans une région perdue du Tibet pour fonder un monastère dans une ancienne lamaserie, aimablement prêtée par le seigneur local. Au début tout se passe bien, malgré l'hostilité de l'agent anglais, mais peu à peu, une série d'événements imprévisibles va arriver. Dans ce lieu où souffle un vent perpétuel, où la lumière est d'une pureté exceptionnelle, les nonnes vont se faire « envoûter ».

Sans que personne intervienne, sans que les indigènes manifestent la moindre hostilité, elles vont lentement céder devant une puissance invisible et mystérieuse : l'une va s'apercevoir qu'elle n'était pas faite pour cette vie, une autre devient folle, jette son voile et finira par se tuer, une troisième se met à planter des fleurs au lieu des légumes prévus... Bref elles vont être obligées d'abandonner la lamaserie, vaincues par la religion tibétaine. Tout au long du film, nous sentons la présence d'un vieux sage, qui reste assis dans le jardin du monastère, sans dire un mot. Dans les annales du cinéma, *Le narcisse noir* représente une œuvre unique où l'on voit le catholicisme se faire dominer par une autre croyance.

Mais l'intérêt du film est également d'ordre formel ; entièrement tourné en studio, ce qui en augmente l'atmosphère étrange, *Black narcissus* s'impose comme l'un des chefs-d'œuvre du film en couleur. Chaque plan est admirablement composé, avec un goût inouï, et la photographie de Jack Cardiff arrache à la moindre image des contrastes miraculeux. On retrouve la même splendeur

plastique dans *La renarde,* notamment dans les scènes de nuit où Jennifer Jones va évoquer les esprits, au cœur de la forêt. Leur lyrisme visuel dénote chez Powell un sens prodigieux de l'atmosphère, une passion pour les effets étranges, picturaux ou sonores, qui l'apparentent aux romanciers anglais du XIXe siècle. On retrouve en lui ce même romantisme aristocratique, cette même passion pour les traditions obscures, les actes maléfiques qu'essaie de dissimuler un vernis de respectabilité (ce qui dans les mauvais jours nous donne *La bataille du Rio de la Plata).* Même un film aussi simple, aussi émouvant, aussi original que *Je sais où je vais* est troué par quelques plans vertigineux de maelström et baigne dans une ambiance à demi fantastique. Il y a du Kipling chez Powell, un Kipling que l'on aurait débarrassé de certains défauts (la plupart du temps dûs à l'époque). Il est à noter que Powell adore des nouvelles comme *Eux* et que l'on sent dans ses films cette même diversité qui permettait à l'écrivain de se passionner tout aussi fortement pour l'histoire anglaise *(Puck),* les conquêtes coloniales, les coutumes indiennes (*Kim*), la vie contemporaine. La parenté qui existe entre les films de Powell est tout aussi stupéfiante et nous révèle, très éloigné du cinéma anglais traditionnel, un véritable auteur. A suivre, je l'espère, pour peu que des distributeurs aient du courage et de l'intelligence... (1)

Il était intéressant après ces films anciens de prospecter le cinéma anglais traditionnel. Je voulus joindre Nigel Kneale, le scénariste des *Quatermass,* sans aucun succès. Il paraît qu'après le phénoménal succès de la série à la TV, Kneale eut quelques problèmes... Il était obsédé par des légumes et leur vue le terrifiait, mais peut-être est-ce une invention... Ce serait extraordinaire de voir un scénariste de SF obsédé par les monstres qu'il a créés. J'eus une courte conversation téléphonique avec Roy Baker, qui admire beaucoup Kneale et revendique avec une fierté légitime les deux tiers des *Monstres de l'espace.*

La seule découverte notable que je fis à Londres est *Witchfinder general,* troisième film de Michael Reeves. J'avais déjà signalé l'intérêt de *The sorcerers* (avec Boris Karloff) dans *Fiction,* mais *Witchfinder* marque des progrès considérables : le scénario est basé sur des faits authentiques : l'histoire de Matthew Hopkins, qui durant la Guerre Civile, sous Cromwell, se promenait de village en village pour faire avouer les personnes soupçonnées de sorcellerie. Il n'hésitait pas à employer la torture et savait raffiner sur les méthodes. Interprété par Vincent Price, avec une dignité hautaine et une froideur aristocratique, Hopkins fait violer la fiancée d'un jeune soldat et tuer le père de la jeune fille. Le jeune homme jure de se venger et poursuit le chasseur de sorcières, tandis que la guerre fait rage. La lutte entre les deux hommes sera terrible, ponctuée de supplices d'une sauvagerie insensée.

En fait, *Witchfinder general* est un film prodigieusement sadique, non seulement à cause des nombreuses tortures, toutes sanglantes, mais surtout par la sensation de violence qui se dégage du moindre geste. Il faut avoir vu Vincent Price jeter des suspects dans une rivière, repêcher ceux qui bougent et qui sont donc coupables et se pencher sur le corps d'une vieille femme qui s'est noyée en disant : « Elle était innocente. »

Reeves nous montre Hopkins comme un fanatique impitoyable, mais jusqu'à un certain point honnête. Plus honnête que le bourreau qui l'accompagne et les villageois qui font appel à ses services. Il s'est créé un monde et ne veut pas en sortir. Sa mort sera épouvantable... Avec ce film, Reeves démontre des qualités encore plus évidentes que dans *The Sorcerers.* Il transforme une patrouille dans un bois en un long moment d'angoisse, traversé de bruits étranges, photographie une chevauchée avec un sens westernien du paysage, dirige Price de main de maître et signe une succession de plans que ne désavouerait pas Freda. Ce professionnel enragé est en fait un jeune de 23 ans, une sorte d'Yves Boisset britannique. Sa connaissance et son amour du cinéma fantastique sont proprement fabuleux. Il s'amusa dans son premier film (qu'il juge exécrable), *Revenge of the*

---

(1) Aux films de Michael Powell cités ici, on peut ajouter **A matter of life and death (Une question de vie ou de mort),** étonnante œuvre sur le thème du mort en sursis, qui nous offre une vision de l'au-delà à la fois dantesque et satirique. (N.D.L.R.)

blood beast, à imiter Corman avec un tel bonheur que ce dernier pensa qu'on lui avait volé des *stock shots.* Reeves connaît sur le bout du doigt les films de Corman, de Tourneur, les classiques du fantastique et de la SF et il avoue une admiration démesurée pour Don Siegel. Surveillez donc ce nom, il risque de nous offrir quelques œuvres mirobolantes.

Les films vus la même semaine que *Witchfinder general* paraissaient des plus pâles. Leurs péripéties semblaient anémiques et leur violence inconsistante. *Blood beast terror,* de Vernon Sewell, dont les prémisses sont acceptables, sera vu par l'amateur comme un duel entre le professeur Hichcock et Frankenstein, puisqu'il groupe dans le même générique Robert Flemyng et Peter Cushing. Le résultat est, hélas, déplorable et le scénario devient rapidement inepte, encombré d'invraisemblances injustifiables, le tout filmé à la va-vite. *Haunted palace,* de Corman, adapte un conte de Lovecraft (*Charles Dexter Ward*) avec une désinvolture plutôt ridicule. Les personnages y sont très mal dessinés et les péripéties font cruellement défaut. Pour combler les nombreux trous du script, Corman lance Debra Paget à plusieurs reprises dans de longues déambulations, se terminant toutes de la même manière, et nous ressert tous les clichés de la série Edgar Poe. Il n'utilise qu'avec parcimonie les monstres qui hantent le village, ces personnages mi-poisson mi-homme que l'on croise parfois dans les rues (c'est d'ailleurs la meilleure séquence du film) et semble déjà avoir terminé son film avant le générique : la première séquence est, en effet, très efficace et bien photographiée. Passé dix minutes, l'action s'enlise et les poncifs envahissent l'écran, ce qui est fort dommage car Corman tenait là une occasion de se renouveler. Price, très décevant, se rattrape dans la dernière séquence, où il peut donner libre cours à l'humour sépulcral qu'il affectionne : quand il laisse entendre que rien n'est fini... (1)

Je préfère nettement *Man with the X ray eyes,* qui sur un scénario banal accumule les péripéties distrayantes, les mouvements de caméra élégants. Seul point noir au tableau, les effets spéciaux, déplorables. Chaque fois que le spectateur doit subir des plans subjectifs, censés nous montrer ce que voit Ray Milland, l'intérêt tombe tant les trucages sont sommaires, hideux et monotones. Heureusement, le reste du temps, Milland se heurte à tellement d'imprévus et les ellipses fonctionnent avec une telle rapidité que l'on ne peut bouder son plaisir. La fin notamment est une excellente idée, qui fait entrer Milland en plein dans une congrégation religieuse. Il se met à monologuer, puis s'écroule. Quand il se relève, ses yeux sont rouges : il est devenu aveugle...

Je me contente de signaler brièvement, pour finir, que Ralph Nelson vient de réussir une excellente adaptation de la magnifique nouvelle de Daniel Keyes, *Des fleurs pour Algernon* (1), qui s'intitule *Charlie.* Produit par Cliff Robertson qui interprète de manière bouleversante le principal rôle, le film de Nelson évite les principaux écueils et parvient à concrétiser à plusieurs reprises une indéniable émotion. Les rapports entre Charlie et la doctoresse, très finement jouée par la géniale Claire Bloom, atteignent sans effort au pathétique. Le scénariste Sterling Siliphant, plus inspiré qu'avec *Dans la chaleur de la nuit,* invente plusieurs épisodes qui ne déparent nullement la nouvelle et donne au personnage une dimension sociale augmentant encore la portée du conte. A voir absolument quand ce film sortira à Paris.

Bertrand TAVERNIER

P. S. J'ai trouvé l'article d'Alain Garsault un peu sévère pour *La guerre des cerveaux,* l'un des meilleurs films de SF de ces dernières années, que la critique a ignoré avec un brio magnifique. *Les Cahiers du Cinéma,* ce sanctuaire de l'imbécillité bouffonne, va jusqu'à consacrer cinq lignes à la pénible pitrerie de Jean Rollin, *Le viol du vampire,* pour mieux passer sous silence ce film dont le scénario est l'un des plus passionnants, des plus subtils jamais écrits. Une reprise en V.O. s'impose dans un cinéma d'essai.

(1) On trouvera dans **Fiction** n° 131 (page 148) une opinion divergente sur ce film inédit en France de Corman. (N.D.L.R.)

(1) Parue dans **Fiction** n° 69.

The premature burial appartient aux nouvelles d'Edgar Poe que Baudelaire ne traduisit pas, et par conséquent peu connues en France (1). Est-ce bien une nouvelle ? Poe nous en avertit lui-même : « *Il est certains sujets dont l'intérêt est indiscutable, mais que rend impropres à l'affabulation littéraire l'horreur qui en émane.* » Il présente d'abord une compilation de cas authentiques d'ensevelissement prématuré, puis cède la parole à un narrateur anonyme. Cet homme, atteint de catalepsie, vit dans la crainte d'être enterré vif et s'est fabriqué un cercueil s'ouvrant de l'intérieur et muni d'une cloche d'appel. Enterré effectivement dans ce curieux appareil, il découvre que ces précautions n'auront servi à rien. Et son effroi provoque son réveil ; ce n'était qu'un rêve qui le débarrasse à jamais de ses frayeurs.

Les scénaristes Charles Beaumont et Ray Russell ont utilisé au mieux ces données fragmentaires pour créer le personnage de Guy Carrell, digne en tout point de Poe. Ce médecin, obsédé par l'image de son père dont il croit qu'il a été enterré vivant, est persuadé d'être cataleptique. Une nuit, il s'est joint à son futur beau-père, médecin également, pour récupérer un cadavre aux fins de dissection. L'homme avait été enterré vif, et depuis cette découverte l'air que sifflait l'un des profanateurs de sépultures plonge Carrell dans un état de terreur maladive.

Les éléments semblent se liguer, d'ailleurs, pour susciter en lui de nouvelles frayeurs. Il se bâtit un splendide tombeau soigneusement équipé en cas d'enterrement prématuré. Mais sa femme le contraint à s'en débarrasser. Et pour le guérir définitivement, un ami lui propose de vérifier que son père n'a pas été enterré vif ainsi qu'il le croit. Carrell finit par accepter ; en ouvrant la porte du caveau, il reçoit un squelette dans les bras. Le choc provoque la crise de catalepsie tant redoutée. Et Carrel est enterré vivant.

(1) L'une des traductions françaises est parue chez Gallimard en 1934 dans un volume de nouvelles d'Edgar Poe intitulé **Le Sphinx et autres contes.** C'est à cette traduction que nous empruntons nos citations.

L'horreur croît progressivement chez le spectateur en même temps que la folie de Carrell et le pressentiment d'une machination. Celle-ci, atroce, s'appuie fort habilement sur la maladie de Carrell. Un incident fortuit (un chien frappé par la foudre) en amène un autre, provoqué cette fois (la chatte dans le mur). Corman recourt à la psychanalyse d'une façon ouverte et adroite pour expliquer la folie et pour en peindre le développement. Son goût personnel l'y pousse, et Poe est là pour le justifier. « *Débarrassé pour toujours de mes craintes macabres, je vis aussi disparaître la maladie cataleptique, dont elles avaient peut-être été moins les conséquences que la cause* ». La psychanalyse aide à concrétiser le personnage de Carrell. Entraîné dans un processus logique irrépressible, que l'on retrouve chez Poe et chez certains malades mentaux, il crée, non sans lucidité, son propre malheur. Le dénouement, amené ainsi sur le double plan de la psychologie et du drame, survient comme un ouragan qui libère soudain les forces du mal et balaye les plans trop bien conçus.

Le décor, la maison de style néo-gothique, isolée dans des landes envahies d'un brouillard perpétuel, apparaît comme le prolongement extérieur et le cadre idéal de ces fantasmes. La course saccadée de Carrell qui se rythme sur un sifflement accéléré transpose d'une manière frappante son errance intérieure.

Certains détails ont été empruntés à la nouvelle de Poe : la batterie galvanique, par exemple, ou les insomnies que Carrel soigne au laudanum. D'autres s'accordent très bien avec le personnage : sa profession de médecin ou ses talents de peintre, qui le rattachent aux autres héros de Poe.

La situation prend parfois des aspects plaisants, judicieusement traités en demi-teinte. Carrell lui-même fait preuve d'un humour macabre, quand il offre une démonstration des perfectionnements imaginés pour son tombeau.

Il n'est pas nécessaire de revenir sur le travail d'une équipe bien rodée et consciencieuse (décors et photo soignés). Mais, dans chaque film de la série Edgar Poe, Corman nous offre une nouvelle

preuve de son talent par quelques trouvailles frappantes. Le décor est ici envahie de bougies rouges (plus de vingt dans un plan) dont la présence intrigante et symbolique importe plus que le sens. Avec le cauchemar de Carrell, traité en bleu et vert, il nous donne, par une gradation savante de l'horrible à l'ignoble, une étonnante image de la mort. L'enterrement de Carrell, vécu de l'intérieur du cercueil, prend toute son atrocité. Corman utilise remarquablement le son : le sifflement qui obsède Carrell devient suspect et effrayant par sa netteté.

Corman fait preuve de beaucoup de doigté dans la distribution des rôles et la direction des acteurs. Ray Milland rend très bien l'élégance ironique et l'état de frayeur chronique de Carrell. Hazel Court, à la fois limpide et sensuelle, câline et calculatrice, est toute d'ambiguïté et de charme. Heather Angel fait de la sœur de Carrell un être attachant, torturé et mystérieux. Alan Napier campe un médecin insupportable de fatuité. Le visage buriné de John Dierkes, l'un des profanateurs de sépultures, se suffit à lui-même.

Par le souci constant du détail aussi bien que par l'élégance et la subtilité de sa mise en scène, Corman restitue en termes visuels un univers entièrement imaginaire et littéraire, celui d'Edgar Poe. Sa réussite n'est pas mince, le plaisir qu'on prend au film non plus.

Alain GARSAULT

GUNGALA, VIERGE DE LA JUNGLE de Mike Williams

L'amoureux des Tallandier bleus ou des Ferenczi rouges ne trouve plus désormais sa pâture en librairie. Le roman feuilleton raciste et colonialiste ne s'est pas perpétué jusqu'à nos jours et la difficile remontée dans le passé n'est pas souvent à la portée de celui qui cherche au cinéma ces désinvoltes soubresauts de l'imaginaire, petits coïts oubliés qu'on trouvait autrefois dans les livres et les gravures. Aujourd'hui est venu le temps de l'intelligence, chacun veut élucider tous les points de l'obscur. Ce soir, je suis allé dans ma chambre noire feuilleter certaines images oubliées de l'ancien temps, non parues dans les collections d'aventures des époques paléo-universitaires.

Cette verve réactionnaire dont je me fais soudain le chantre est née d'un petit film subitement effacé des écrans, à peine entrevu par cette race d'hommes qui ne vit qu'entre midi et six heures et que l'on peut apercevoir dans toute bonne salle des boulevards : *Gungala, vierge de la jungle.* Il est un mythe qui ne peut qu'exciter le voyeur mental, apte à se déplacer sur ses planètes intimes, et le transformer en un brutal agresseur optique, c'est celui de la jeune adolescente nue, déposée dans la jungle, si sauvage qu'on ne peut l'approcher, même par la pensée. Elle vit entre ses fauves, protégée des humains par une discrète légende qu'une tribu défend. Hélas, ces créatures sont rares, l'ère est à la virilité, aux sentiments de pédérastie westernienne qui dépeuplent les écrans de leur faune féminine.

Donc cette vamp candide, Gungala en l'occurence, a chu jadis d'un avion en compagnie de ses parents ; ils sont morts. Seule rescapée, elle porte à son cou un diamant gros comme le Kohinoor. C'est son père qui jadis l'a volé au gros homme méchant, tavelé de vérole, étrange prospecteur des terres inconnues, dont il était le compagnon. Cette phrase est destinée à restituer la simple ligne du scénario et la façon zigzagante de la déchiffrer à travers les images du film. Gungala est accompagnée d'une panthère noire, d'un lion, d'un jaguar, d'un puma et d'un tatou rose. Lorsque nous la surprenons, elle est intégralement nue et se déplace au ralenti dans une savane brumeuse et blonde, elle est ferme et brune, souple dans ses mouvements de course. La fille a le museau carré d'une sauvageonne, les yeux bleus, les seins ronds et lourds, la jambe un peu lourde ; elle ne correspond pas aux différents prototypes définis jadis par Aloha ou Liane. L'abominable prospecteur la vise avec son fusil : Gungala possède sur sa poitrine ce diamant gros comme le Kohinoor dont tout homme se voudrait le propriétaire. La cruauté de ce

canon d'acier pointé sur ce mouvement de chair, sur cette nymphe heureuse accompagnée de ses fauves amis, est si évidente que l'amoureux des Taillandier bleus ne peut retenir un cri. Mais ce canon n'est pas un symbole habituel, il est avidité, non sexe ; la balle zèbre la chair d'une cuisse.

Plus tard de baroques guerriers, barbouillés de couleurs phosphorescentes, vont capturer l'affreux prospecteur et certaines de ses victimes. Ici, il faut faire un retour en arrière pour expliquer que ledit prospecteur a mijoté une expédition-alibi pour découvrir de l'uranium en compagnie d'une femme blonde et d'un ingénieur capitaliste. La blonde se dénude parfois dans sa tente et chasse ensuite le porteur noir qu'elle a convié à son déshabillage. Chœur monophonique, elle commente l'aventure qu'elle vit afin d'expliquer combien cela est passionnant. On la croit volontiers, on la suit dans sa tente.

Par la suite les porteurs noirs s'enfuient ; ils craignent la malédiction de Kombo. Notre œil se détourne de la créature civilisée pour retrouver le corps harmonieux de Gungala qui vibre dans la jungle. Elle regarde le spectacle merveilleux du fleuve en agrandissant ses yeux si beaux.

Le lecteur m'excusera du peu de continuité dans ma transcription du scénario, mais je restitue fidèlement ce que j'en ai compris ; les ellipses et les raccords brutaux, l'absence de liant entre les scènes, ne permettent pas de retrouver le fil de l'histoire. Par ailleurs le projectionniste, peu attentif, oubliait parfois de donner le son ou filtrait l'image à travers des gélatines rouges. Des ouvreuses surgissaient d'une petite boîte située à gauche de l'écran.

Comme toute aventure onirique, celle-ci ne peut se vivre que si le spectateur est préparé par de puissantes pulsions internes à s'évader des rigueurs de l'analyse ; il pénètre alors dans le monde de jouissance optique pure de Gungala, vierge de la jungle.

Le prospecteur a ficelé une antilope au pied d'un arbre (?) ; les créatures sujettes de Gungala rôdent. Le prospecteur armé est dissimulé à quelques mètres de l'appât. Il s'en va, probablement lassé par son attente. La vierge à son tour s'approche, avec dans les yeux l'éclat d'une larme ; elle va délivrer l'antilope. Un filet la soulève du sol ; elle est captive. Gungala se débat ; ses mouvements laissent entrevoir, à travers l'étrange vêtement de fibres qu'elle a passé au milieu du film, son joli corps musclé. Il n'y a pas de suite ni d'explication à ces images.

Mike Williams, le réalisateur, oublie qu'il vient de tourner la scène quelques jours auparavant et nous convie à retrouver l'ingénieur et la blonde qui cherchent à apprivoiser Gungala. Ils miment l'amour devant elle, blottie derrière un baobab. Ils se livrent à des ébats sans fin devant la vierge ; puis la femme blonde se retire sous les palétuviers. Gungala se montre et entame avec le chercheur blond une danse de la provocation. Elle retrouve inconsciemment les figures primitives, les rythmes sexuels, déplaçant ses membres avec une raideur exquise. L'ingénieur se tend, se recule, il la craint, l'espère. Il s'approche et la touche, elle se couche, attire l'homme sur un lit de mousses technicolores.

Le prospecteur tire sur Gungala et la blesse. Alors commence un grand combat général dans lequel s'affrontent tous les protagonistes. Gungala parvient à s'enfuir et les images que l'on a vues au commencement du film repassent, subtilement transformées. C'est encore une belle course de Gungala à travers la jungle et la savane, accompagnée de plans alternés sur toute sa fauverie bienheureuse. Ailleurs le méchant agonise et raconte l'histoire de Gungala et du dieu Kombo.

La scène ultime montre l'ingénieur et la blonde sur le fleuve ; la bulle sonore qui sort de leurs lèvres conclut : « On ne voudra jamais croire à notre histoire, et pourtant... ! »

Et pourtant cette bande si peu regardée par la faune cinématique, déjà survivante d'un cinéma qui ne se fera plus, peut encore ravir bien des amateurs d'Edgar Rice Burroughs, de Rider Haggard ou de Gustave Le Rouge ; c'est pourquoi je la conseille aux lecteurs de *Fiction,* en leur recommandant de ne pas confondre avec *Luana, fille de la jungle*, qui est une infâme parodie.

Philippe CURVAL

LE VAMPIRE, CREATURE DU DIABLE et LE CREATEUR DE MONSTRES de Sam Newfield

Sam Newfield appartenait (il est mort en 1964) à cette catégorie de metteurs en scène cantonnés, pendant toute leur carrière, dans les séries B ou Z. Il débuta par des *serials* muets en deux bobines avant de réaliser un nombre imposant de petits westerns (avec Tim McCoy en particulier). Il tourna aussi des films d'aventures et quelques bandes fantastiques : *The mad monster* (avec George Zucco) en 1942. Deux succédanés de *King Kong : Nabonga* (avec Buster Crabbe et Julie London) en 1945, et *White Pongo* (avec Richard Frazer) en 1946. Mais c'est sans doute avec *Le vampire, créature du diable (Deadmen walk)* en 1943 et *Le créateur de monstres (The monsters maker)* en 1944, qu'il connut ses plus gros succès commerciaux.

Le scénario du *Vampire,* signé Fred Myton, collaborateur de Newfield pour plusieurs westerns, démarque sans vergogne le *Dracula* de Tod Browning. Un médecin (George Zucco) a tué son frère qui se livrait à des expériences diaboliques. Devenu vampire, ce frère revient sucer le sang de sa nièce qui se meurt de consomption. Les deux frères s'affrontent à nouveau et périssent dans un incendie.

Le vampire est flanqué d'un serviteur bossu et fou qui sort tout droit du *Frankenstein* de James Whale (c'est d'ailleurs le même Dwight Frye qui interprète le rôle), auquel on a emprunté aussi l'idée d'une révolte de paysans.

Aucun souffle n'anime cette production pauvre et étriquée, entièrement tournée en studio. L'éclairage vieillot, la photo noirâtre, le nombre très limité de cadrages soulignent cruellement la naïveté, pour ne pas dire le simplisme de la mise en scène.

La grandiloquence théâtrale et la gesticulation gourmée de George Zucco dans un double rôle, font sombrer le film dans le ridicule.

La Cinémathèque présentait ce mois-ci *Le créateur de monstres,* réalisé par Newfield un an après *Le vampire.* Cette bande tout aussi courte (60 minutes) est relativement plus intéressante. Par son sujet d'abord : le film traite de l'acromégalie, maladie qui provoque un accroissement monstrueux des pieds, des mains et de la tête. Par son personnage principal ensuite : on a rarement vu un savant fou aussi cruel que le docteur Markoff (J. Carrol Naish). Par jalousie, il a inoculé le virus de l'acromégalie à sa femme qui a préféré se suicider. Il infecte de la même maladie le père d'une jeune fille dont il est tombé amoureux et offre de le guérir à condition que la jeune fille l'épouse. Il n'hésite pas à envoyer un gorille qu'il garde, on ne sait trop pourquoi, dans son laboratoire, déchiqueter son assistante qui menace de le trahir.

La réalisation, un peu plus soignée que celle du *Vampire,* n'est guère plus vivante et plus imaginative. Heureusement, le jeu de J. Carrol Naish sauve quelques scènes.

Ces deux films apparaissent comme une exploitation et une vulgarisation de quelques grands thèmes et gros succès du cinéma fantastique. Ils ne visaient qu'à émouvoir, par des moyens grossiers et mécaniques, un certain public. Privé de cette audience, ils perdent toute valeur autre qu'historique.

Alain GARSAULT

LE CIMETIERE DES MORTS-VIVANTS de Ralph Zucker

Le film fantastique italien semble maintenant posséder ses canons ; en Angleterre ou en Europe Centrale, un château ou une maison hantée, un drame familial, un serviteur difforme, un orage au moins, voilà pour les thèmes. Côté réalisation, les décorateurs provoquent des rencontres architecturales parfois plus fantastiques que le film même, les interprètes masculins sont généralement très laids, surtout le jeune premier, les décors fauchés et poussiéreux, les effets très grossiers.

Le jeune réalisateur Ralph Zucker,

dont c'est là le premier film (1), a réussi à composer avec tous ces éléments. Il a ravivé le scénario par quelques nouveautés judicieuses. La maison hantée est construite sur un ancien lazaret où des graisseurs furent exécutés pour avoir répandu volontairement la peste dans toute la région. Plutôt qu'un mal mystérieux, l'idée est excellente d'avoir fait appel à une maladie réelle qui provoque le dégoût. Zucker inverse le procédé du récit d'apparence fantastique qui se révèle n'être qu'une machination criminelle : c'est bien d'une machination qu'il s'agit, mais elle s'exerce d'outre-tombe, avec l'aide des forces du mal. Avec la charrette des morts aux roues grinçantes, Zucker fait preuve d'une double habileté : il joue sur le folklore traditionnel et il dispose d'un effet sonore très efficace. Resserrée dans le temps, l'action gagne, par ailleurs, en force et en cohérence.

Enfin Zucker ne montre jamais les monstrueux revenants, mais seulement leurs traces ou l'horreur qui se reflète sur le visage des personnages, principe cher à Jacques Tourneur et aussi à Lovecraft auquel ce lieu de pestilence où les fleurs meurent empoisonnées fait plus d'une fois penser. Dernière astuce : l'orage traditionnel, au lieu d'être un simple accessoire, s'intègre dans l'action ; l'eau pure, la pluie devient l'instrument du destin, qui délivre des graisseurs.

Le film flotte un peu au début, car les personnages principaux manquent de caractère. On sent, par contre, un effort pour mieux situer les personnages secondaires. Certains effets paraissent encore bien superflus (gros plan de poignée de porte, etc.) par rapport à d'autres, plus réussis (les pendules qui se remettent en marche toutes seules, par exemple). La photo, joliment grise, crée, en extérieur, une atmosphère légèrement brumeuse qui renforce le mystère. Les mouvements de caméra, très souples et élégants, lient entre eux les acteurs avec beaucoup d'habileté, surtout dans l'avant-dernière séquence.

A l'exception de Barbara Steele, les acteurs jouent médiocrement ; Walter Brandt et Marilyn Mitchelle, les jeunes premiers, sont exécrables. Les décors, très pauvres et très laids, constituent un autre handicap. Gêné à l'évidence par les conditions de production, Ralph Zucker se tire de l'entreprise tout à son honneur, grâce à un sens réel du cinéma et du fantastique.

Alain GARSAULT

(1) Du moins pour le grand écran, car Zucker avait déjà travaillé pour la télévision américaine avant son arrivée en Italie.

L'ODYSSEE DU COSMOS de David Lane

A cause d'un scénario informe et stupide, signé par les producteurs, et d'une réalisation primaire, voilà une tentative intéressante complètement gâchée. Ce film de marionnettes voudrait nous conter les aventures d'une équipe de secouristes spatiaux, les Thunderbirds. Dans un premier épisode, ni fait ni à faire, les Thunderbirds démasquent les saboteurs de la fusée Zéro-X. Après une séquence ridicule et insupportable sur un orchestre de guitares électriques, le second épisode nous les montre sauvant des astronautes.

Le budget et l'ingéniosité paraissent avoir été absorbés par les maquettes luxueuses et parfois amusantes. Les marionnettes et l'animation sont des plus pauvres : corps médiocres et immobiles, visages tous semblables, bouches fort mal dirigées. Le film de marionnettes offre des possibilités très étendues, à condition de posséder un peu d'idée, d'imagination, d'esprit créateur et de sens du cinéma.

Alain GARSAULT

LE FANTOME DE BARBE-NOIRE de Robert Stevenson

Où l'on voit le fantôme de Barbe-Noire, invoqué malencontreusement par un jeune entraîneur sportif, venir en aide à un bataillon de vieilles dames, sauver l'honneur d'un collège, assommer quelques margoulins et se gagner le repos éternel grâce à toutes ces bonnes actions.

Ni l'histoire, ni les rebondissements, ni les personnages ne réservent de surprise. La réalisation sèche et terne de Stevenson ne parvient pas une seule fois à retrouver la magie des rêves d'enfance, le sens du « merveilleux naturel » qui faisaient le charme de *Mary Poppins*. Les truquages, peu nombreux, servent surtout pour des gags, faciles certes, mais parfois drôles, qui rappellent un peu les meilleurs Abbott et Costello.

Aux côtés du couple des productions Walt Disney, Dean Jones, toujours aussi horripilant, et Suzanne Pleshette, qui aurait mieux à faire ailleurs, Peter Ustinov campe un Edward Teach braillard, boudeur, geignard, cabotin, incapable d'effrayer un nourrisson.

Alain GARSAULT

Courrier des lecteurs

Je me permets, pour la première fois aujourd'hui, de vous donner quelques opinions personnelles, dans la rubrique **Courrier des lecteurs.**

A ceux qui vitupèrent contre la SF (sans même la connaître !), je répondrai simplement : il n'y a pas de mauvais genre littéraire, il y a seulement de la bonne et de la basse littérature.

L'éducation du public français ne dépend que de quelques critiques influents. La preuve : la publicité faite autour de **La planète des singes** et de **Fahrenheit 451** (enfin deux bons films de SF) a assuré un net succès commercial.

Il est une autre idée bien établie : les Français ne sont pas doués pour la SF. Carsac et Wul ont montré pourtant qu'ils étaient au moins capables d'égaler les « maîtres » anglo-saxons. Et ne pensez-vous pas que des auteurs tels que Marcel Aymé et André Maurois, par exemple, n'auraient pas pu se spécialiser dans le fantastique et y réussir ?

Il faut enlever à tout prix le « tabou » de médiocrité qui entoure la SF. Certes, ce ne sont pas les chefs-d'œuvre dont le Fleuve Noir, perpétuellement en crue, nous inonde qui y contribueront.

Au contraire, c'est par une recherche constante de la qualité que les collections dignes de ce nom verront un jour triompher leurs idées progressistes. Je pense, en particulier, à **Galaxie-Bis** (malgré un rythme de parution un peu lent !), à **Présence du Futur** et au C.L.A.

Ne rééditera-t-on pas Wull ? Ni la plupart des ouvrages du regretté Rayon Fantastique ?

La SF enfin m'apparaît comme un diamant aux multiples facettes, qui devrait combler tous les auteurs un peu imaginatifs : psycho-sociologie (Asimov), poésie (Bradbury), nouvelles, romans (Brown, Vance), philosophie (Simak), science (Clarke), action (Williamson)...

De plus, la SF apparaît comme un organisme capable de se modifier, de se transformer pour pouvoir survivre et ne pas se scléroser (cf. Harlan Ellison). On ne peut qu'approuver ces tentatives pour trouver de nouvelles voies de pensée.

C'est le rayon de soleil conduisant à l'avenir, sur les ailes de l'imagination.

Christian SEIGNALET
Béziers

***

Etant assez récemment converti à **Fiction** et à **Galaxie,** je n'ai pas pu résister au plaisir d'utiliser l'inestimable possibilité que nous offre le courrier des lecteurs de participer activement en correspondant.

Je voudrais apporter ma modeste contribution au débat qui semble opposer les tenants de la fiction scientifique à ceux de la fiction fantastique. J'avoue que je préfère lire un texte franchement fantastique, même s'il n'a ni queue ni tête (si l'on s'en tient seulement aux apparences, c'est-à-dire au premier degré de la lecture).

A dire vrai, les œuvres fictives basées sur les données scientifiques m'ont toujours laissé sceptique. Comment ne pas voir que, la plupart du temps, les



PORTO CRUZ - MADÈRE - TRÈS VIEILLES BOUTEILLES
1860 - 1935 - Sélection 50 Noces d'or
...avec le foie gras, le fromage... SOMPTUEUX !

explications scientifiques insérées dans des œuvres d'imagination relèvent d'une haute fantaisie, pauvre en couleurs et faiblement évocatrice, qui surpasse largement celle des soi-disant délires fantastiques en se masquant sous une pellicule plus ou moins farfelue de lois scientifiques ? J'avoue que j'ai beaucoup de mal à concevoir ce scientisme à tout prix dont la nature est si éloignée du véritable esprit scientifique. N'est-ce pas se donner à peu de frais une bonne conscience de petit scientifique avorté ?

Je ne comprends pas non plus ce parti pris souvent affiché à l'encontre des auteurs français. On leur reproche de trop donner dans le psychologique, comme si les aventures spatiales pouvaient avoir lieu sans les réactions psychologiques des aventuriers ! (Je soupçonne un lien avec le scientisme.) Je reconnais qu'il est difficile de demander aux auteurs français d'imaginer comme leurs confrères américains (petits naïfs !), qu'ils seront forcément les maîtres des planètes et qu'ils transplanteront dans plusieurs siècles et sous tous les cieux la bonne petite civilisation qu'ils sont à même de fabriquer en 1968 ! Heureusement, il n'y a pas de place pour notre esprit coquardier dans la science-fiction. Très peu pour moi également ces pseudo-civilisations du futur qui ressemblent comme deux gouttes d'eau à nos vieilles petites civilisations antiques ou moyennâgeuses, comme si l'univers ne nous réservait que d'éternels recommencements !

En vérité, dans les autres mondes décrits par les auteurs de SF, je cherche de nouvelles formes de vie et d'adaptation à des conditions physiques, chimiques et psychiques différentes. Seuls subsistent les inévitables rapports de cause à effet qui constituent un retour discret à l'investigation scientifique et l'unique lien qui me paraît devoir être conservé. **Galaxie** ne publiant que des auteurs anglo-saxons et **Fiction** y adjoignant quelques trop rares auteurs d'expression française vont tous deux dans ce sens, et c'est la raison pour laquelle j'ai décidé de lire fidèlement ces magazines... ce qui m'arrive pour la première fois !

G. PAQUIRRI
Bordeaux

⁂

Dans une revue telle que **Fiction,** le problème de la rubrique préférée ne me semble pas devoir se poser : rubrique littéraire, artistique, cinématographique sont également nécessaires, parce qu'il y a des expositions, des films, des livres dont il faut rendre compte. Le courrier des lecteurs est indispensable aussi pour soutenir la contestation et le dialogue dont on sait maintenant qu'ils sont la base de la culture. Si on peut préférer une fois la chronique des livres, une fois celle des films, etc. cela ne veut nullement dire que l'une est plus indispensable que l'autre, mais simplement que, d'un mois à l'autre, l'objet critiqué est intéressant ou pas, et que pareillement, d'un mois à l'autre, le critique a des idées ou pas...

Le seul problème de fond me semble être (tout de même) la Revue des Livres, qui devient de plus en plus maigre ou qui, plutôt, s'écarte du fantastique pour vadrouiller du côté de **La Bretagne insolite** ou autres bouquins de bibliothèque dont la présence dans vos colonnes ne s'impose pas. Il me semblerait préférable de revenir aux trois **Fleuve Noir** mensuels (comment reconnaître, sans une critique, fût-elle de dix lignes, le bon grain du mauvais ? Car on ne peut tout acheter, tout lire !) et de rendre compte aussi, de temps en temps, des fanzines et des bandes dessinées ressortissant au genre qui nous intéresse (**Mandrake, Spectre, Batman,** etc.). C'est là, et non pas du côté du **Folklore de la Provence,** que se situe le fantastique populaire, changeant, en un

mot authentique. Il ne faudrait pas négliger cet aspect vivant de la littérature qui nous intéresse. Les rubriques de **Fiction**, sinon, deviendraient bien austères... et ennuyeuses.

A. BRUTSCHE
Grenoble

*
**

Je suis un lecteur ancien, d'abord par l'âge et ensuite parce que je possède presque tous vos numéros, ce qui m'autorise à vous écrire. Vos lecteurs se divisent en deux groupes, ceux qui aiment la fiction, ceux qui préfèrent la science, et je suis de ces derniers. Vous me permettrez donc quelques remarques, quelques « pinailleries », quand vous saurez qu'ancien administrateur d'outre-mer, j'enseigne aujourd'hui l'ethnologie avec quelques rappels d'anthropologie et de préhistoire.

1) Prenez le numéro 178 d'octobre 1968 et ouvrez-le page 133 ; on y lit : **« Un administrateur colonial** (les fit)... **expulser à cause d'une affaire de gisement d'argent »** (quel français !)... Et plus loin : **« L'administrateur emménagea »**... Daniel Walther ignore vraiment tout du métier d'administrateur colonial, qu'il ait été français, anglais, belge ou hollandais. L'administrateur était un petit préfet, chef d'un bureau administratif complexe, assisté d'un nombreux personnel local ; il ne s'occupait pas des gisements miniers (affaire des géologues ou des sociétés privées d'exploitation). L'administrateur n'avait aucune fonction d'ordre commercial ou industriel, tout au plus faisait-il respecter le code du travail. Quant à occuper la maison d'un indigène après l'avoir expulsé, cela ne s'est jamais vu ; les fonctionnaires européens avaient un logement de fonction et, encore une fois, avec tout un personnel, des archives, des machines à écrire, des comptables, des interprètes, etc.

2) Prenez le même numéro 178, page 65. Vous y trouverez une description des hommes de Néanderthal absolument aberrante : en réalité, ces paléanthropes marchaient debout comme vous et moi quand nous n'avons pas bu ; ils parlaient (comment je le sais ? eh bien, lisez **Le geste et la parole** de Leroi-Gourhan et **La horde de Gor** de Froelich) ; ils taillaient de superbes lames de silex, habitaient des abris de peaux, enterraient leurs morts, donc avaient un embryon d'idées religieuses ou philosophiques. Bref, des hommes qui auraient bien surpris Miriam Allen DeFord.

3) Page 76, je lis : 30 000 ans. Or, selon les datations modernes (toutes relatives d'ailleurs), les paléanthropes auraient disparu à cette époque, remplacés par les néanthropes (vous-même ou votre secrétaire êtes des néanthropes) ; l'homme de Néanderthal a vécu de 100 000 à 40 000. Enfin, page 77, le comportement du professeur Gundlichen est absolument incompréhensible et antiscientifique : pourquoi faire partir les témoins, que craint-il ? Ne va-t-il pas rédiger une passionnante communication ? Pourquoi est-il pâle ? Il devrait être rouge d'excitation.

On n'introduit pas les doigts sous un crâne fossile comme cela, on le dégage au pinceau, on le consolide avec un vernis spécial, et il faut de longues heures pour le dégager de sa gangue.

J. C. FROELICH
Paris

*
**

Difficile de rester froid à la lecture de votre catégorique critique Jacques Goimard. Posséder l'art du verbe et de la démolition ou bien encore celui de justification « à tout va » est une bien merveilleuse chose mais...

J'ai lu pratiquement l'ensemble de

ses enthousiasmes et déceptions ; je fus d'accord assez souvent, encore que surpris de sa prétention à connaître toutes les données et tous les aboutissants d'une œuvre, ainsi que les pensées intimes de l'auteur ! Les petites croix du festival de SF et le contenu de la critique de **Boom** (n° 178) m'ont fait « tiquer ». C'est la raison de ma lettre :

Métropolis (monument inégalé, tout au moins dans sa première partie et ses trois croix ont dû faire bondir nombre de cinéphiles, alors que **Le village des damnés** (film moyen) a bénéficié du maximum ! (Ceci n'est qu'un exemple.) Il est regrettable de laisser un seul homme étiqueter tant de réalisations. Votre critique manque-t-il à ce point d'humour pour condamner inconditionnellement **Modesty Blaise** ? Certes, je conçois qu'on puisse ne pas apprécier mais il y a des limites au massacre pour des œuvres qui se classent au-dessus des productions moyennes. Il n'est pas pensable, de la même façon, de parler de « chichis » pour **The servant** qui est considéré comme un film assez génial.

Mais mon propos n'est pas d'entrer dans les détails d'une polémique. La qualité première d'un critique est de prendre du recul par rapport à l'œuvre (quel que soit le degré de passion déclenché par sa vision.) Une analyse n'est valable que dans la « mesure », car elle s'adresse à un nombre « x » d'amateurs n'ayant pas forcément les mêmes préoccupations esthétiques, épidermiques ou intellectuelles dans les salles obscures.

J'aimerais savoir si vos lecteurs souhaitent que les critiques de Monsieur Goimard continuent à être aussi subjectives.

Christian GRAU-STEF
Paris

⁂

Abonné à votre revue depuis un peu plus de six ans, je me permets de vous écrire pour soulever une question qui me préoccupe. Votre revue est la seule revue sérieuse qui consacre régulièrement une rubrique aux films et aux livres de science-fiction (études, critiques, comptes-rendus, etc.) Or, j'ai constaté, depuis un an, que cette rubrique s'amenuisait très sérieusement (en quantité surtout, mais aussi dans une certaine mesure en qualité : où sont les longues critiques cinématographiques de Jacques Goimard ?). Nous avons maintenant entre huit et vingt pages en moyenne, sur un total de plus de cent cinquante pages de texte. De nombreux films et livres n'ont pas été analysés dans vos colonnes.

Or, si je fais un sondage rapide en arrière, je trouve en avril 1963 une rubrique de quarante-trois pages et en septembre 1962 une rubrique de vingt-sept pages (alors que la revue en comptait au maximum cent quarante.) Je pense que si cette rubrique s'amenuisait encore ou disparaissait, cela serait une raison suffisante pour ne plus acheter **Fiction.** Vous me direz que **Fiction** est avant tout une revue **populaire** (sans rien de péjoratif), qu'il y a beaucoup de nouvelles, etc. Mais les nouvelles, surtout les meilleures, on finit toujours par les retrouver dans les anthologies. Alors que si vous ne défendez pas la science-fiction, les éditeurs la négligeront encore plus (cf. Présence du Futur et Hachette.)

Claude COSTES
Toulouse

⁂

Je viens de lire un roman de SF qui me paraît remarquable à beaucoup de points du vue : **Gabriel, histoire d'un robot,** de Domingo Santos, collection « Présence du Futur », chez Denoël. Et à ce propos je dénoncerai bien haut une pratique révoltante, propre à dé-

courager les amateurs comme à rebuter les néophytes : je veux parler de la traduction indigne. Le scandale me paraît d'autant plus grave, d'autant plus exemplaire, qu'il atteint une collection qui, à maints égards, ne manque pas de mérites (choix souvent judicieux, éclectisme de bon aloi, présentation typographique soignée).

Voici un ouvrage « traduit » de l'espagnol — c'est-à-dire d'une des cinq grandes langues de la planète — et qui se trouve à la lettre défiguré. L'incohérence, l'incongruité, la maladresse sont les traits constants de ce texte « français » (?), où fleurissent en outre les barbarismes (**cibernético,** au sens de cybernéticien, rendu par : « un cybernétique » !), les solécismes (pas de « ne » après les verbes de crainte dans un contexte qui a manifestement de la tenue ; « nous les lui avons gravées » pour : nous les avons gravées en lui ; « juré » employé pour : jury), les expressions embarrassées (« la place de commandement » désigne le poste de pilotage ; « seulement existe la volonté... » pour : seule compte la volonté...). Et que dire de quelqu'un qui prétend posséder deux langues et qui traduit pas « pour autant » l'espagnol **por tanto** — quand il signifie tout simplement : donc — plus de trente fois dans le volume ? Pas une seule page qui soit dépourvue d'une faute plus ou moins agaçante, et de tournures de style qui laissent à croire que la traductrice connaît peut-être l'espagnol, mais n'a certainement jamais appris à s'exprimer dans notre langue, par écrit en tout cas. Je renvoie, pour sondage, aux pages 72-78 ou 127-129, qui sont des colliers de « perles »...

Résultat désastreux, donc : l'ouvrage est pratiquement illisible, le lecteur abusé (il ne peut se faire rembourser pour une raison aussi « futile » !), l'auteur trahi (à sa place, on porterait plainte), l'éditeur disqualifié (n'y a-t-il pas un code de déontologie touchant ces sortes de choses ?). Les usagers du livre ne disposent pas, contre de tels abus de confiance, d'un recours autre que le boycottage de la collection ; mais ils sont pris au piège, car toutes les traductions ne sont pas déshonorantes et, pour en juger, il faut s'être procuré le volume... Je demande donc aux collaborateurs des revues qui rendent compte de ces livres de ne pas hésiter à annoncer très vite, très clairement, très régulièrement, avant même d'aborder les problèmes de fond, ce qu'ils estiment devoir dire de cet aspect non négligeable ; qu'on félicite l'écrivain, mais qu'on stigmatise les responsables de sa défiguration.

En attendant, bien sûr, que les maisons d'édition puissent se procurer, à bon marché, des traducteurs non seulement compétents mais impeccables, c'est-à-dire, peut-être, certains de ces robots merveilleux que nous fréquentons quotidiennement dans le monde de la fiction !

J. BELLEMIN-NOEL
Morsang-sur-Orge (Essonne)

RESULTATS DU REFERENDUM SUR LE N° 175

1 — **Qu'avez-vous pensé de ce numéro ?**
Excellent ou très bon : 13 %.
Bon ou intéressant : 34 %.
Assez bon ou moyen : 36 %.
Médiocre ou mauvais : 17 %.

2 — **Classement général des nouvelles.**
1er **Je vois un homme assis dans un fauteuil, et le fauteuil lui mord la jambe** de Robert Sheckley et Harlan Ellison : 31 % des points totalisés.
2e **Le rêve et l'envol** de Daniel F. Galouye : 18 %.
3e **Les sculpteurs de nuages de Corail D** de J. G. Ballard : 16 %.
4e **Trouver la Ville** de Georges Gheorghiu : 15 %.
5e **De l'autre côté de la porte** de Kate Wilhelm : 12 %.
6e **La femme forcée** de Thomas Owen : 8 %.

3 — **Rubriques préférées :**
Chronique littéraire : 40 %.
Revue des films : 21 %.
Revue des livres : 12 %.

COMMENTAIRES

1 — Sur le numéro

Excellent ! Un des meilleurs à mon avis. Depuis quelque temps, la qualité des textes va en augmentant. Etablir un choix fut presque une gageure (Charles ROTH, Colmar). — Agréable à lire, mais déroutant si on y cherche la SF « traditionnelle. » Ce n'est d'ailleurs pas un reproche ! (J. AUJEAN, Chartres). — Le pire depuis le n° 171 de sinistre mémoire. Un seul texte tranche sur la médiocrité (pour ne pas dire plus) générale : celui d'Ellison et Sheckley (Dominique JOUVE, Rennes). — La science-fiction et le fantastique devraient être distribués équitablement. Car ici, c'est le fantastique qui l'emporte au détriment de la SF. Cependant, il ne me rebute pas, car c'est un bon numéro de fantastique très réussi (Michel CHAFFOTTE, Chenôve, Côte-d'Or). — Numéro un peu poussif, avec une surenchère de textes où poésie (?) et climat prennent trop de place par rapport à des intrigues inexistantes. Y manque la vraie SF, par trop sous-représentée dans un numéro mal équilibré (Jean-Pierre ANDREVON, Grenoble).

2 — Sur les nouvelles

JE VOIS UN HOMME ASSIS DANS UN FAUTEUIL, ET LE FAUTEUIL LUI MORD LA JAMBE

Bonne nouvelle. On songe à Boris Vian à cause de certains passages (l'attrape-touriste, le fourre-la...) Mais les auteurs ne savent pas faire passer l'érotisme. Ils n'ont pas le don de faire admettre une situation de renversement de tabou sexuel. Chez Vian, c'est mignon ; chez eux c'est vulgaire. Le reste par contre est excellent : l'humour noir et le rire jaune sont maniés avec talent. (Jean-Yves LE ROUX, Gentilly). — Enfin un sourire ! Cynique, et même cruel, certes, mais le véritable humour n'est-il pas toujours noir ? Bravo en tout cas. Voilà qui change agréablement (Régine ROBERT, Limoges). — Incohérent et d'intérêt inégal. Les passages « osés... » (soi-disant) sont en réalité grotesques et trop invraisemblables. Style feuilletonnesque (Robert DU-

CROCQ, Fontenay-sous-Bois). — Grande fantaisie + humour + pointe de sadisme + imagination débordante = nouvelle complète en elle-même, distrayante, qui laisse une impression, à l'encontre de beaucoup de nouvelles ternes (Armelle SIGNE, Chilly-Mazarin, Essonne). — Récit parfois agaçant parce que donnant l'impression d'être fait de pièces et de morceaux. Mais cette entité dont la haine n'est qu'un amour frustré, c'est intéressant (J. AUJEAN, Chartres). — J'avoue avoir été un peu déçu. L'anticonformisme de la nouvelle (inférieure à *Je n'ai pas de bouche et il faut que je crie)* ne m'est point apparu (Gilles PROU, Vanves).

LE REVE ET L'ENVOL

Quelle vengeance ! Du suspense, de l'ambiance lourde à souhait, c'est habilement troussé... surtout la « chute » (Marc DUMONT, Avon, Seine-et-Marne). — Sympathique à la lecture, irritant après coup : c'est quand même exagérément gentillet ; en somme c'est le *Un homme et une femme* de la SF pour vieilles filles (Jean-Pierre ANDREVON, Grenoble). — Remarquablement bien mené, un très beau conte de fées doublé d'un suspense très hitchcockien (M. BARONNE, Marseille). — Après un début un peu lent, un envoûtement progressif et une fin magistrale (Régine ROBERT, Limoges). — Atmosphère réussie, excellent exemple d' « insolite » ; on marche (Gérard BROUILLOU, Boulogne).

•

LES SCULPTEURS DE NUAGES DE CORAIL D

La deuxième coupe de champagne est toujours moins bonne que la première. Un climat, une ambiance, des personnages, une très bonne nouvelle mais qui ressemble trop à *La dame aux albatros* (Pierre-Jacques MORINIERE, Paris). — Ce n'est pas un récit de SF, ce n'est pas non plus du fantastique, mais c'est excellent. Au début, j'ai regretté de voir apparaître des mots comme voiture, circuits électriques, qui effacent l'impression du monde sans moteurs laissé par *La dame aux albatros*. Dans ce récit, notre monde apparaît (Dali, etc.). Vermilion Sands n'est plus une contrée inaccessible... Le récit y perd un peu de poésie, mais en contrepartie il devient plus déroutant et plus étrange (Jean-Yves LE ROUX, Gentilly). — Assez bon, mais comme pour *La dame aux albatros* on pense irrésistiblement à un pâle démarquage des *Chroniques martiennes* de Bradbury. C'est au fond assez décevant (Robert DUCROCQ, Fontenay-sous-Bois). — Parce qu'il devient agaçant à l'exagération, le fantastique de « charme » n'est pas toujours prisé à sa juste valeur. Mais ici la marge de poésie des idées n'est pas dépassée. Car la frontière entre le génie et la folie est bien mince. J'ai seulement été fortement mais joyeusement grisé (Michel CHAFFOTTE, Chenôve, Côte-d'Or).

TROUVER LA VILLE

Allégorie simpliste au fond : les mythes chrétiens ou grecs conviennent mieux à des Robbe-Grillet, des Butor, des Joyce qu'à des auteurs de SF qui ont pourtant devant eux, tracée, la Voie Lactée (Jean-Claude MEYER, Paris). — J'ai beaucoup aimé cette nouvelle à l'atmosphère étonnante, qui n'est pas sans rappeler les récits symboliques de la chevalerie, l'idée de la quête, idée éternelle quel que soit l'objet de cette recherche (Johanne MARSAIS, Paris). — Il faut nous donner plus souvent des textes de Gheorghiu. La nouvelle est avant tout bien contée, malgré la signification un peu ambiguë. A la lecture, on a l'impression que sa « campagne » pourrait coexister avec celle de Deblander (Charles ROTH, Colmar). — Ecriture très belle, images pures, touches discrètes, vraiment une bonne nouvelle (Marc DUMONT, Avon, Seine-et-Marne).

DE L'AUTRE COTE DE LA PORTE

Référence à la psychanalyse, atmosphère de cauchemar. On pense à Jean Ray (Catherine SKIBINSKI, Choisy-le-Roi). — Une nouvelle pas très vigoureuse. Mais je suis toutefois assez sensible à ce fantastique en pantoufles que l'on déguste en buvant du thé (Pierre-Jacques MORINIERE, Paris). — Style naturel, sensible, concentré. Beaucoup de retenue bien féminine. Expression nuancée du fantastique travesti dans la réalité. Le « heurt » se fait sans distorsion extravagante. Le drame est tout en soi (Charles ROTH, Colmar). — Cette nouvelle m'a fait penser à nos grands hallucinés : Rimbaud, Nerval surtout. Il serait intéressant de lire le ou les romans de Kate Wilhelm (Jean-Claude MEYER, Paris).

ENTRE LECTEURS

Rubrique de petites annonces strictement réservée aux recherches, échanges ou offres entre particuliers. LA LIGNE : 2,40 F (Taxe incluse). (3 lignes gratuites et remise 10 % pour tous nos abonnés.)

VENDS *Rayon Fantastique* n°s 28, 30, 38, 49, 55, 58 de van Vogt, Heinlein, Simak, Rayer.

ACHETE OU ECHANGE contre *Rayon Fantastique* nombreux titres dans la collection *Présence du Futur.* Faire offre à Monsieur BRUNEEL, 14 boulevard Gouvion St-Cyr, 75 - PARIS 17e.

ACHETE tout livre de Lord Dunsany - *Le masque du Fu Manchu, La fille de Fu Manchu, Sur la piste de Fu Manchu, Le Saint détective n° 124, Le portrait de génie* de Robert Nathan, *Le puits du templier* collection le Masque, *La croisière dans le temps* collection Anticipation, *La cité des asphyxiés* de Régis Messac, *Les hommes de fer* d'Alexandre Dumas, *Les chevaliers du Lansquenet* de Xavier de Montépin, tout livre de Rider Haggard sauf *She* et *Les mines du roi Salomon.* Ecrire à Jean SILVE de VENTAVON, 190 avenue Aristide Briand, 92 - ANTHONY.

RECHERCHE *Les cavernes d'acier* d'Asimov. Ecrire à Monsieur MASSON, Lycée Mixte, 47 - NERAC.

RECHERCHE *Hara-Kiri* nos 1 à 40 en bloc ou séparément. Faire offre à Monsieur Richard AESCHLIMANN, 7981 - FENKEN/Würt, Allemagne.

POSSEDE très important stock livres et revues SF, fantastique, bandes dessinées, cinéma, policier, ayant nombreux correspondants France et étranger. Peux vous procurer presque tout. Envoyer liste de recherche à Monsieur Yves CARIOU, 22 rue Scaliero, 06 - NICE.

TUNISIE. Pour l'édition d'un fanzine dont la formule définitive reste à débattre, recherchons collaborateurs, chroniqueurs, auteurs de nouvelles, dessinateurs, critiques locaux - Tunisiens, européens, coopérants. Science-fiction, bandes dessinées, fantastique, cinéma... Ecrire à Pierre GIULIANI, 3, rue Victor-Hugo, CARTHAGE, TUNISIE.

A NOS LECTEURS PARISIENS

A la demande de nombreux clients de notre boutique de vente, 24, rue de Mogador - Paris 9e, nous y avons ouvert un rayon général de science-fiction et de fantastique, où figurent les ouvrages de toutes les maisons d'édition. Il vous est donc désormais possible, en passant à notre boutique, d'acheter sur place toutes les nouveautés et les ouvrages récents dans ces deux domaines. Nous ne pouvons malheureusement pas, pour l'instant, accepter de commandes par correspondance.

Signalons d'autre part qu'on peut trouver en vente à la même adresse un certain nombre de dessins originaux américains ou français utilisés pour de récentes couvertures ou illustrations intérieures de **Galaxie** et **Fiction.**

FICTION

Directeur : Daniel DOMANGE.
Rédacteur en chef : Alain DOREMIEUX.
Secrétaire de rédaction : Michel DEMUTH.
Rédaction et administration :
Editions OPTA, 96, rue de la Victoire, Paris-9e (744 87-49).
Vente et abonnements :
24, *rue de Mogador, Paris*-9e (874 40-56).
La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous.
ÉDITION FRANÇAISE DE « THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION »
Publié avec l'accord de Mercury Press, Inc. New York N. Y. (U. S. A.)
Le no : France, 3 F ; Belgique, 42 FB ; Algérie, 345 F ; Maroc, 3,45 DH
ABONNEMENTS. — 6 mois : France, 16,70 F ; Etranger, 18,50 F
1 an : — 32,40 F ; — 36 F
C.C.P. 1848-38

Dépôt légal : 4e trimestre 1968 — Le Gérant : D. DOMANGE.
Imprimeries Riccobono - 83 Draguignan